

HISTOIRE DE SIENNE

HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

DE

LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE

I

LES ÉTUDES D'ART A L'ÉTRANGER

Collection de volumes in-8° raisin illustrés.

Déjà parus :

Saint François d'Assise et les origines de l'Art de la Renaissance en Italie, par Henry Thode. Traduit de l'allemand par Gaston Lefèvre. 2 volumes illustrés de 64 planches hors texte.

L'Art Chinois, par S. W. Bushell. Traduit de l'anglais par H. D'Ardenne de Tizac, conservateur du Musée Cernuschi. 1 vol. illustré de 208 planches hors texte.

Constantinople, De Byzance à Stamboul, par Djelal Essad. Traduit du turc par l'auteur. 1 vol. illustré de 56 planches hors texte.

L'Art Classique, par le professeur Wolfflin. Traduit de l'allemand par Conrad de Mandach. 1 vol. illustré de 126 gravures.

VUE PRISE DU CAMPANILE DE LA CATHÉDRALE

LANGTON DOUGLAS

HISTOIRE DE SIENNE

HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

DE

LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE

Traduit de l'anglais par

GEORGES FEUILLOY

LICENCIÉ ÈS LETTRES

I

VINGT-SIX PLANCHES HORS TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON, 6

1914

AVANT-PROPOS

Il ne nous paraît pas nécessaire de justifier la publication de ce livre. La république de Sienne a joué un rôle important en Italie au Moyen-Age, ainsi qu'aux xve et xvie siècles ; pourtant, alors que sa voisine, Florence, compte de nombreux historiens, l'histoire complète de Sienne n'existe en aucune langue.

Notre dessein primitif était de donner d'abord aux lecteurs un abrégé de l'histoire de Sienne, et de rédiger plus tard un récit plus circonstancié de sa vie tourmentée et batailleuse ; mais, avec le temps, nous nous sommes rangé au parti d'écrire un livre utile à celui qui étudie l'histoire en détail et présentant en même temps quelque intérêt pour le grand public.

Nous nous sommes efforcé de tracer un tableau complet de la vie de Sienne, pendant la durée de son existence indépendante, en l'embrassant dans toutes ses manifestations. On remarque en effet une tendance, aussi bien chez les écrivains d'histoire poli-

tique ou sociale que chez les historiens d'art, à considérer dans le domaine de la vie une série de compartiments étanches, si l'on peut dire, soit aux idées, soit aux émotions. Profondément pénétré, pour notre part, de la solidarité de l'art et de la vie, nous nous sommes attaché, dans le présent ouvrage comme dans notre *Fra Angelico*, à réagir contre cette tendance. Dans notre monographie du maître, nous croyons avoir démontré comment des idées erronées sur l'artiste et son œuvre étaient arrivées à prévaloir parce qu'historiens et critiques avaient négligé d'étudier l'histoire de l'architecture de la Renaissance en Italie et n'avaient pas saisi le véritable caractère du mouvement religieux, au sein de l'Église catholique, dont le moine de saint Dominique fut le plus grand représentant artistique. Dans le présent volume, nous avons voulu montrer que l'on ne saurait pleinement comprendre l'histoire politique ou artistique de Sienne, si l'on concentre son attention sur l'une au détriment de l'autre.

Il n'est pas possible, à notre sens, de se faire une juste idée de l'œuvre d'un peintre et de marquer sa place exacte dans l'histoire de son art, si l'on ne possède une connaissance approfondie de celle des autres arts à la même époque, ainsi que de la vie politique et sociale du peuple d'où ce peintre est sorti. Un artiste n'a rien d'un être exceptionnel : il est la résultante d'un milieu. Pas plus que le com-

mun des mortels il ne saurait échapper aux influences de l'hérédité et de l'ambiance. Et puisque, même en politique, les hommes se laissent guider plus encore par leurs passions que par leurs idées, il est également impossible de comprendre l'histoire politique d'un peuple sans étudier cette expression harmonieuse de ses émotions à laquelle nous donnons le nom d'art.

En ce qui concerne Sienne, aucune considération matérielle n'empêchait l'historien d'envisager sa vie dans son ensemble, tellement l'histoire de la petite république toscane est ramassée, complète par elle-même. Pour rassembler, passer au crible et mettre en ordre tout ce que l'on sait de son passé, quelques années de travail ont suffi.

Au cours de notre tâche, nous avons reçu l'aide la plus obligeante de M. le chevalier Alessandro Lisini, Directeur des Archives siennoises, de M. le professeur Zdekauer et de feu le professeur Cesare Paoli, dont l'extrême bienveillance égalait la rare érudition. Dans la phase préparatoire de notre livre, des notes manuscrites de M. Heywood, touchant l'histoire politique de la Commune de Sienne avant la bataille de Montaperti, nous ont épargné beaucoup de besognes préliminaires. Cependant nous assumons la responsabilité de tout ce que contiennent ces pages, car nous n'avons jamais admis, sans les vérifier, les assertions d'aucune

autorité moderne, si éminente fût-elle, et nous avons exclusivement étayé nos conclusions sur le témoignage des écrivains originaux et des documents de l'époque.

L. Douglas.

Septembre 1902.

PRÉFACE DE L'ÉDITION FRANÇAISE

Cette nouvelle édition de notre Histoire de Sienne *ne diffère que très légèrement de l'édition originale publiée il y a douze ans. Nous avons seulement intercalé deux ou trois passages nouveaux au chapitre III de la seconde partie et ajouté un appendice traitant d'Andrea di Bartolo, artiste méconnu sur l'œuvre duquel nous avons été le premier à attirer l'attention, en 1904*[1].

Le but que nous avons poursuivi en écrivant ce livre a été, principalement, de mettre en lumière cette vérité que les mouvements politiques et sociaux résultent en grande partie de conditions économiques et que celles-ci dépendent, à leur tour, en grande partie de la situation géographique des États, de la conformation de leur sol et de leurs produits naturels. Notre tâche s'est également inspirée de cette conviction que, pour comprendre une société d'autrefois, et

[1] Je tiens à remercier ici M. Henry Cochin, M. Prophétie et M. Charles Mathon du concours qu'ils m'ont prêté dans la préparation de cette édition, et à remercier tout particulièrement M. Georges Feuilloy du soin qu'il a apporté à donner de mon livre une traduction fidèle et précise.

son histoire sociale et politique, il importe non seulement de compulser les documents manuscrits et les livres, mais encore de ne négliger aucune source susceptible de fournir sur elles une information authentique : notamment cette expression harmonieuse de la sensibilité d'un peuple que nous appelons son art, les maisons à l'intérieur desquelles il a vécu, ses meubles et les ustensiles dont il se servait, les portraits de tous ceux, hommes ou femmes, qui ont tenu une place dans son histoire.

Ces aspirations pourront sembler banales aujourd'hui : dans le domaine de l'histoire et de la géographie, il est en effet survenu en ces dix dernières années de grands changements. Déjà en 1901, la partie du public français qui s'adonne aux études historiques n'aurait sans doute pas eu l'impression de trouver à ces idées quelque chose de nouveau, car en histoire, comme à bien d'autres égards, les Français, tant au point de vue des travaux que de l'enseignement, ont ouvert les voies. Mais, à cette Université d'Oxford dont nous avons reçu les leçons, tout le monde, historiens et professeurs d'histoire moderne, à part une brillante exception, considérait le document écrit ou imprimé comme seul digne de l'étude sérieuse d'un sérieux étudiant d'histoire. Nous en voulions un peu à notre Université de ce que, au temps où nous suivions ses cours, nos maîtres d'histoire étaient enclins à tenir, chez l'étudiant, le fait de visiter les

musées et les galeries artistiques d'Oxford, ainsi que les églises, châteaux et champs de bataille du voisinage, pour une marque de dilettantisme et de frivolité. Voilà certes longtemps déjà qu'Oxford possède une grande Faculté d'histoire moderne ; mais jamais, au cours de nos longues années de séjour dans la vieille ville universitaire, il ne nous est arrivé de voir un étudiant arrêter ses regards sur les portraits gravés de la Collection Hope, jeter un coup d'œil sur les tableaux et les dessins de la Bibliothèque de Christ Church, ni examiner les sculptures, les bronzes ou les terres cuites de la Collection Drury-Fortnum ; et nous ne sachons pas que jamais un professeur ait attiré l'attention de ses auditeurs sur ces collections.

Mais tout évolue, même à Oxford. Et peut-être tout cela a-t-il changé depuis. Certains professeurs d'histoire ont prêté, nous le savons, leur concours à l'organisation d'une exposition de portraits historiques. Mais l'Université compte encore dans son sein des historiens qui jugent indigne de la Muse de l'Histoire de demander assistance à ses sœurs et qui ne regardent pas sans une nuance de dédain un ouvrage historique, s'il est illustré. Notre conception de la tâche de l'historien s'oppose, à cet égard, diamétralement à la leur. Nous estimons en effet que tous les livres d'histoire devraient au contraire être illustrés, non certes d'évocations imaginaires des faits passés, mais de gravures possédant

une réelle valeur documentaire. Nous considérons en outre que celui qui se livre aux études historiques, devrait tirer ses conclusions de tous les témoignages qu'il peut rencontrer et ne pas s'en tenir à ceux d'un seul ordre. Et nous souhaiterions vivement gagner à cette manière de voir certains de nos confrères assurément mieux partagés que nous tant au point de vue du talent que des facilités dont ils jouissent pour leurs recherches.

Langton Douglas.

HISTOIRE DE SIENNE

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

DE LA RÉPUBLIQUE DE SIENNE

CHAPITRE PREMIER

SENA VETUS

Des murs et des tours qui se teintent de rose vif à l'aurore et au coucher du soleil, dominant une mer de fraîche verdure, tachetée de gris d'argent : île escarpée surgissant d'un océan moutonneux ; des toits roux escaladant en gradins inégaux le flanc abrupt de collines, que couronne une svelte flèche blanche, noire et or ; des rues étroites et sinueuses, bordées de palais que Dante vit peut-être ; des places spacieuses dont le pavé de briques, empourpré du sang chaud des Salimbeni et des Tolomei, a renvoyé l'écho des sarcasmes et des anathèmes de saint Bernardin et des vaticinations du « fou du Christ », Brandano, ce Savonarole en haillons ; des fenêtres gothiques aux barreaux serrés, par l'une desquelles Angelica Montanini contempla peut-être son amant, ennemi héréditaire de sa race ; enfin des jardins à terrasses, semblables à celui où, au soleil couchant, venait se blottir Ippolito Saracini, tandis que la belle Cangenova se penchait à son balcon, ses yeux trahissant un amour que ses lèvres n'avaient jamais avoué. Voilà Sienne, Sena Vetus !

Sena Vetus ! C'est le nom que, pendant huit cents ans au moins, ses fils fidèles ont aimé à lui donner. Sena Vetus ! Nous le voyons gravé sur ses monnaies et sur ses

sceaux, de même que sur les façades de ses églises et de ses palais ; et Sienne peut à bon droit revendiquer une antiquité respectable. Pourtant, il en est peu parmi les cités voisines qui n'aient de justes raisons de se dire plus vieilles qu'elle ; on en compterait moins encore qui n'aient connu en Italie une plus grande importance pendant ou avant l'époque romaine. En fait, Sienne est une ville médiévale : elle ne joua guère de rôle dans l'histoire avant le XIII[e] siècle ; puis, pendant un peu plus de cent ans, elle atteignit la vraie grandeur : le renom de ses prouesses guerrières retentissait par la chrétienté; ses princes du négoce possédaient des comptoirs dans toutes les grandes villes de l'Occident.

Mais son heure d'énergie, de richesse et de gloire est brève. Une longue et lamentable période de décadence la suit, où elle se déchire au dedans en luttes honteuses, tandis que, sans honte, elle entretient la paix avec ses rivales du dehors; sauf un brillant épisode, lorsque, retrouvant un peu de son ancienne fierté, elle fait pleurer de rage et de frayeur un Empereur qui l'aurait voulu mettre dans les fers, elle s'efface dans l'histoire, jusqu'au moment de sa lutte suprême pour l'indépendance, où revivent une dernière fois son courage et son patriotisme de jadis, mais en vain.

Sienne est située au cœur même de la Toscane ; la croupe qui la porte fait partie d'une chaîne d'éminences qui se détachent des monts du Chianti. Florence se trouve à une cinquantaine de kilomètres au nord; Arezzo, un peu plus près au nord-est ; à soixante-quatre kilomètres à l'ouest, la Méditerranée baigne les grèves mornes de la Maremme.

Sur ses origines, nous ne possédons pas de données certaines ; il ne nous est parvenu que peu de matériaux

sur quoi édifier son histoire primitive : quelques vestiges étrusques, une assez pauvre collection d'inscriptions, deux ou trois allusions brèves, dans l'œuvre des historiens ou des géographes, voilà toutes les sources dont nous disposons sur l'enfance de la ville.

Mais, où l'histoire se tait ou presque, la légende parle d'abondance. Les brouillards qui enveloppent l'origine de Sienne n'arrêtent pas les chroniqueurs : ceux-ci nous donnent de la fondation de la ville des relations détaillées, qui seraient amusantes si celui qui étudie l'histoire n'avait déjà lu tant de fois pareil fatras. Ces récits dont la variété égale la précision se divisent forcément en deux groupes : d'un côté, ceux qui attribuent la fondation de la ville aux Romains ; de l'autre, ceux qui la font remonter aux Gaulois envahisseurs. Les récits du second groupe l'emportent en ancienneté ; mais, de ceux parvenus jusqu'à nous, aucun, sous sa forme présente, n'appartient à une date plus reculée que le XIIe siècle. Le plus vieux est celui de Jean de Salisbury[1], qui donne à la ville une origine gauloise et, peut-on dire, britannique : il rapporte qu'elle fut fondée par Brennus, chef des Sénons, né en Grande-Bretagne, qui y laissa ses vétérans et ses invalides ; il ajoute que, de corps et de visage, les Siennois ressemblent beaucoup aux Bretons. Inutile de dire que, malgré l'ancienneté que revendique l'écrivain pour cette légende, il n'existe pas l'ombre d'un témoignage en sa faveur ; en outre, le caractère du récit donne du poids à la supposition, émise depuis, d'après laquelle elle aurait été inventée de toutes pièces à Florence ou dans une autre cité rivale de Sienne.

Cette hypothèse n'en paraît que plus vraisemblable

[1] Jean de Salisbury, *Policraticus, sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum; Patrologie* de Migne, vol. CXCIX, lib. VI, cap. 17, c. 612, 613.

quand on se reporte au texte de Villani. Lui aussi se prononce pour l'origine transalpine de Sienne ; mais, désireux de dépouiller celle-ci autant que possible de sa grandeur, il assigne à sa fondation une date très tardive. La première fois qu'il la mentionne, il s'abandonne à cette haine et à ce parti pris enracinés communs à tous les Florentins qui ont écrit sur Sienne et les Siennois, depuis Dante jusqu'à Vasari ; au seul nom de la cité rivale, il oublie tout respect de la vérité historique : il s'ingénie à échafauder une version de ses origines qui, sans perdre toute apparence de vraisemblance, soit aussi blessante et désobligeante que possible pour un peuple fier de son ancienneté et de sa force.

« La cité de Sienne, écrit-il, est une ville relativement nouvelle, qui fut fondée en l'an du Christ 670, lorsque Charles Martel, père du roi Pépin de France, se rendit avec les Francs dans le royaume d'Apulie, au service de la sainte Église... Et la dite armée de Francs et d'ultramontains, se trouvant à l'endroit où s'élève aujourd'hui Sienne, y laissa tous les vieillards et les malades, et ceux qui ne pouvaient porter les armes... Et en ce lieu ces gens établirent leurs demeures...

« Et plus tard, Sienne s'étant développée au cours des temps, il s'y trouva une hôtelière influente et riche, appelée Madonna Veglia. Et un certain grand cardinal-légat, qui revenait de France à la cour de Rome, séjournant dans son hôtellerie, elle lui fit grand honneur et ne souffrit pas qu'il lui payât rien pour l'avoir hébergé. Le légat, devant une telle marque de courtoisie, demanda à Madonna Veglia s'il pouvait lui rendre quelque service à la cour papale. Sur quoi, cette femme le supplia, s'il voulait lui être agréable, d'obtenir que Sienne possédât un évêché en propre. Et il promit de l'obtenir si faire se

pouvait... Et c'est ainsi que Sienne reçut un évêché et fut élevée au rang de cité..., et pour honorer la dite Madonna Veglia... on l'a toujours appelée Siena la Veglia[1]. »

Naturellement ce récit n'est pas entièrement l'invention de Villani. Au contraire, l'histoire de Madonna Veglia circulait à Florence avant son époque [2] et, avant qu'il eût jamais écrit, ses compatriotes se délectaient à répéter la légende qui prêtait pour ancêtres aux Siennois des vieillards et des infirmes. Mais Villani est le premier historien qui ait appelé Sienne « une cité relativement nouvelle » et assigné à sa fondation une date aussi récente que 670 après J.-C. Il fut le premier aussi à revêtir d'une forme littéraire, en les condensant en un seul paragraphe, court et venimeux, tous les plus méchants racontars que ses ennemis eussent jamais répandus sur son compte.

Les légendes relatives à l'origine romaine de la ville appartiennent, du moins sous leur forme actuelle, à une époque plus tardive, à l'époque de la Renaissance. Il devait exister cependant une tradition ancienne établissant la filiation de Sienne et de Rome, car, dès le XIIIe siècle, la louve et les jumeaux constituaient déjà l'emblème de la Commune [3], emblème qu'au siècle suivant Ambrogio Lorenzetti popularisa davantage.

La plus accréditée peut-être de ces légendes de la Renaissance est celle que l'on attribue maintenant à Agostino Patrizi, évêque de Pienza, qui vivait au

[1] Villani, *Historie*, Venise, 1559, cap. lvi, p. 32.

[2] C. Paoli, *Di un libro del Dott. O. Hartwig, estratto dall' Arch. Stor. Ital., Quarta Serie*, t. IX, 1882, pp. 8-9. Aussi *Arch. Stor. Ital., ad. ann.*, p. 74.

[3] Ce n'est qu'en 1344 que la louve et les jumeaux figurèrent pour la première fois sur le sceau communal. Cf. les *Miscellanea Storica Senese*, vol. III, 1895, p. 195.

xve siècle : il rapporte que Senio et Aschio, fils de Rémus, fuyant la cruauté de leur oncle, emportèrent de Rome avec eux l'image de la louve et des jumeaux. Ils prirent, dit-il, la route de Toscane, et, se voyant serrés de près, firent vœu d'élever un temple à Apollon s'ils échappaient aux émissaires de Romulus. Sur quoi le dieu leur envoya deux coursiers, l'un noir comme la nuit, l'autre du blanc le plus pur, et ils réussirent à fuir.

Arrivés sur les rives de la Tressa, ils se mêlèrent aux bergers du pays et, au lieu dit aujourd'hui Castelvecchio, édifièrent un château-fort auquel ils donnèrent le nom de Castel Senio. Ayant triomphé de l'opposition fomentée contre eux par leur oncle, ils ordonnèrent de grands sacrifices à Apollon et à Diane ; et de l'autel d'Apollon s'élevaient des tourbillons d'un noir intense, tandis qu'une fumée blanche s'échappait de l'holocauste offert à Diane. Sur ce, les deux frères prirent pour emblème la *balzana* [1].

Quelques auteurs modernes voudraient attribuer des origines médiévales à cette légende plutôt que de la dater de la Renaissance. Cette question n'a, au point de vue historique, qu'une importance minime. De même que les légendes que nous avons citées d'après Villani tiraient leur source de la haine de Florence pour Sienne, de même des récits comme celui de Patrizi s'inspirent du désir qu'éprouvaient les Siennois de donner à leur ville le prestige d'une seconde Rome, d'une fille aînée de la Ville Éternelle. Le fond de vérité sur lequel repose tout cet édifice fabuleux et fantaisiste, est le fait que Sienne fut en effet quelque temps une Rome en

[1] L. Banchi, *Le origini favolose di Siena, secondo una presunta cronaca di Tisbo Colonnese*, Sienne, 1882. Aussi G. Rondoni, *Tradizioni popolari e leggende di un comune medioevale e del suo contado*, Florence, 1886, pp. 13-27. La *balzana* est un écusson dont la moitié supérieure est blanche et l'autre noire.

miniature; et, de cela, les témoignages, quoique assez peu nombreux, sont probants.

Abandonnons maintenant la légende pour l'histoire. Voyons ce que l'on peut raisonnablement déduire, touchant l'histoire primitive de la ville, des restes étrusques et romains, des inscriptions, enfin des assertions des historiens et géographes anciens.

Les documents les plus reculés que nous possédions, nous les trouvons dans les urnes cinéraires, les cruches, les flacons à huile, les lampes et les lacrymatoires d'une nécropole étrusque. Il s'agit de la nécropole, assez peu importante d'ailleurs, découverte à Sienne, près de la porte Camollia, au milieu du siècle dernier et dont les restes ont été, pour une partie, recueillis dans l'immeuble de l'Accademia dei Fisiocritici. Ces reliques prouvent l'existence, à une certaine date, d'une colonie étrusque sur cet emplacement, et leur témoignage se trouve confirmé par le fait que, dans les chroniques comme aux Archives de Sienne, nous notons l'indication de découvertes analogues effectuées, dans la ville et aux environs, à des époques anciennes. Toutefois, des vestiges conservés actuellement à Sienne, nous ne saurions déduire rien de décisif en ce qui concerne soit l'origine de cette colonie, soit son caractère d'antiquité. Nous devons donc nous en rapporter aux inscriptions romaines susceptibles de jeter de la lumière sur l'histoire primitive de la ville.

Nous ne relevons dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* que dix-neuf inscriptions relatives à Sienne[1] et,

[1] Il fut un temps où l'on discutait sur la question de savoir si certaines de ces inscriptions se rapportaient à Sienne ou à Senigallia (Sena Gallica) : il ne subsiste plus de doute à cet égard. L'antique dénomination de Senigallia diffère de celle de Sienne, tant au point de vue de l'orthographe que de la prononciation et de l'origine. Dans la *Géographie* de Ptolémée, la Sienne étrusque s'appelle Σαὶνα, et dans les inscriptions trouvées dans la ville

parmi celles-ci, une seule subsiste dans la ville même. Malgré leur petit nombre, ces épigraphes suffisent à établir que, dans les premiers temps, Sienne possédait un territoire en propre et était indépendante de ses voisines plus puissantes : en effet, elles nous apprennent qu'ayant reçu de Rome la franchise, elle fut attribuée à la tribu oufentine[1], à laquelle ne fut donnée aucune autre ville étrusque.

C'est probablement en 90 avant J.-C. que ses habitants reçurent les droits de citoyens romains. C'est l'année, on le sait, où les Italiens, qui ne jouissaient pas de cette qualité, se soulevèrent pour obtenir la franchise et l'abolition d'injustices intolérables. Un nombre considérable de bourgades d'Ombrie et d'Étrurie restèrent fidèles à Rome pendant toute la durée de la guerre : la métropole leur octroya à toutes, écrit Mommsen, les droits civiques, par une loi, dite *Lex Julia*. Il paraît probable que Sienne en faisait partie.

Mais, en dehors du fait qu'elle constituait déjà une communauté indépendante cent ans avant l'ère chrétienne, nous ne trouvons rien à glaner sur les inscriptions touchant son histoire primitive. Il est à présumer que, pendant plusieurs siècles, la colonie continua à exister sous forme de canton[2], c'est-à-dire une agglomération

même, Saena. les inscriptions sur lesquelles le nom de Saena se trouve l'objet de mentions ou d'allusions se réfèrent à Sienne et non à Senigallia. Cf. P. Rossi, *Le origini di Siena*, I ; dans les *Conferenze della Com. Sen. di stor. patria*, Sienne, Lazzeri, 1895, pp. 42-47 ; enfin dans un article du même, dans le *Bulletino Senese di storia patria*, 2[e] année (1895), fasc. I, II, *Le iscrizioni romane del territorio senese*, I. *L'iscrizione dell'Augustale di Porta Romana*, p. 74.

Sur la carte d'Italie de l'exemplaire manuscrit de la *Géographie* de Ptolémée au Mont Athos, Σαῖνα est au sud de Fæsulæ et à l'est de Volterra. Cf. *Géographie de Ptolémée ; reproduction photolithographique du manuscrit grec... au Mont Athos, précédée d'une introduction historique sur le Mont Athos... par Victor Langlois*, Paris, Didot, 1867, pl. LXXII.

[1] *Corpus inscript. Lat.*, VII, 1345 ; III, 5538 ; XI, 1804, 1805, 1815.

[2] Cf. l'article du Prof. U. Pedroli, dans la *Rivista di Storia antica*, Messine, D'Amico, 1897, intitulé *L'origine della Colonia romana in Siena*.

de petits villages patriarcaux groupés autour d'une position très fortifiée, servant à la fois de lieu d'assemblée et de refuge. Ces points de concentration étaient généralement établis sur des sommets : avec le temps, des maisons s'étageaient entre les enceintes extérieures et la forteresse, et ainsi se formait un noyau de ville. En Étrurie, à cause des instincts commerciaux de la race, des cités apparurent à une époque plus ancienne que dans d'autres régions de l'Italie ; mais pendant longtemps, là comme ailleurs, nombre de ces agglomérations en restèrent au stade cantonal, et, comme les premiers auteurs qui écrivirent sur l'Étrurie ne mentionnent pas Sienne, nous en concluons qu'elle ne différait pas d'elles à cet égard. Il ne paraît pas non plus sans fondement de supposer que le réduit fortifié de la communauté pastorale se trouvait sur la colline abrupte qui porte, de temps immémorial, le nom de Castelvecchio et que la petite ville grandit progressivement autour de la forteresse. Quoi qu'il en soit, aux derniers jours de la République, et probablement, comme nous l'avons vu, par la *Lex Julia*, les droits civiques romains furent octroyés au peuple de Sienne.

Soixante ans environ plus tard, Sienne fut érigée en *colonie* romaine. Dans l'*Histoire Naturelle* de Pline, nous la voyons mentionnée parmi d'autres colonies d'Étrurie datant de l'époque d'Auguste. Sous le nom de Saena Julia, elle figure sur la Table de Peutinger, document tenant, comme l'on sait, le milieu entre une carte et un itinéraire, et exécuté probablement au IVe siècle, peut-être d'après le modèle de cartes plus anciennes du temps d'Auguste et des Antonins. Il est maintenant prouvé que le titre de *Coloniæ Juliæ* s'appliquait spécialement aux colonies fondées par Octave en 29 avant J.-C., après la bataille d'Actium ; destinées à apaiser le méconten-

tement des vétérans, elles furent pour la plupart établies dans des localités de quelque importance qui, avec cet accroissement de population, recevaient le *jus coloniæ*.

Comme les autres colonies, Sienne devint, autant que le permettait la conformation de son sol et de la ville primitive, une Rome en miniature. Nous pouvons donc nous représenter la Saena romaine, avec ses temples, ses thermes, ses théâtres, ses arcs de triomphe, ses fontaines et ses aqueducs[1]. Ces derniers font d'ailleurs l'objet d'une allusion sur une inscription de l'an 394 après J.-C. qui se trouve maintenant à la villa Mattei à Rome[2]. Elle célèbre les vertus civiques d'un habitant de Sienne qui, de ses deniers, restaura les anciennes canalisations et embellit les fontaines.

Ce fut sans doute le souvenir obscur et confus du grand aqueduc amenant l'eau à la vieille cité, qui donna naissance, au Moyen Age, à la légende siennoise d'après laquelle une rivière souterraine, abondante et pure, cours d'eau fabuleux appelé la Diana, aurait coulé sous la ville et son territoire vers la mer. Aux XIIIe et XIVe siècles, les Siennois dépensèrent maladroitement des sommes énormes à vouloir retrouver cette rivière perdue ; ils eussent été bien mieux avisés de se fier à de bons ingénieurs qu'à de nébuleuses traditions, en cherchant à amener dans la ville, à la mode romaine, l'eau si nécessaire au développement régulier de ces industries dont dépendaient sa prospérité commerciale et son succès dans sa lutte contre ses rivales. La croyance

[1] On trouvera un essai de reconstitution topographique de la Sienne romaine dans Rossi, *Siena, Colonia Romana*, II ; dans les *Conferenze della Com. sen. di Stor. patr.*, Sienne, 1897.

[2] *Corpus inscript. lat.*, VI, N° 1793. Cf. Rossi, *Le iscrizioni romane del territorio senese* ; II. *La iscrizione dell'acquedotto romano* ; *Bulletino Sen. di Stor. patr.*, IVe année, 1897, fasc. 1, pp. 136-154.

obstinée des Siennois en cette fable provoquait la dérision des Florentins et fit railler amèrement par Dante « l'espoir » qu'entretenait Sienne « de retrouver la Diana[1] ».

De même que par son aspect extérieur, la colonie, pour la forme de son gouvernement, rappelait Rome en miniature. Saena Julia possédait ses magistrats, son Sénat, ses prêtres, sa *plebs*. Des inscriptions nous ont conservé les noms de quelques dignitaires. Parmi les plaques découvertes il y a une trentaine d'années dans le vestibule du temple antique d'Ostie, s'en trouvait une en l'honneur de *Q. Petronius, Curator Reipublicæ Saenensium et Prætor Etruriæ XV. populorum*. A Sienne même, on voit maintenant, encastrée dans le mur de la porte Romaine, une tablette votive, offerte par un certain C. Vitricius, qui était, nous dit-elle, l'un des *sexviri Augustales*, fonction honorifique très recherchée par les riches parvenus des villes provinciales[2].

Il est impossible de déterminer à quel moment les Siennois se convertirent au christianisme. La légende attribue cette conversion à saint Ansanus, jeune Romain de noble famille dont les prédications et les miracles convainquirent si bien les habitants que beaucoup d'entre eux renversèrent leurs idoles et embrassèrent la foi chrétienne. Jeté par ordre du proconsul dans une chaudière d'huile bouillante, il en ressortit indemne ; il fut alors décapité en un lieu dit Dofana, tout près de l'endroit où devait se livrer un jour la bataille de Montaperti.

Au Castelvecchio, à Sienne, on montre la prison où, suivant la tradition, le jeune martyr fut incarcéré, et la

[1] Dante, *Purg.*, XIII, 151-3.

[2] Tacite fait allusion à un incident de l'histoire primitive de Sienne. *Hist.*, IV, 45.

fenêtre d'où l'on raconte qu'il baptisa des convertis[1].

Nous ne trouvons aucun document relatif à saint Ansanus avant le XIII[e] siècle, bien que l'*Ordo Officiorum Ecclesiae Senensis* de 1275 mentionne sa fête comme une antique institution. Mais, si vague et si fabuleuse que paraisse sa figure à l'historien et à l'étranger, les Siennois voient en lui un personnage très réel. Depuis leur enfance ils sont habitués à ce qu'on leur parle de saint Ansanus et leur enseigne à le considérer comme l'un des protecteurs de la cité ; et ce n'est pas seulement à la voir constamment aux murs des églises que son effigie leur est devenue familière : dans la grande rue de Sienne, au centre même de l'activité de la ville, au seuil de la *Loggia di Mercanzia*, se dresse la statue du saint, sculptée avec ce souci bien antique de la forme qui s'associe dans notre esprit à l'art d'Antonio Federighi.

Le dernier des vestiges de la Sienne romaine est cette inscription, actuellement à Rome, à la villa Mattei, à laquelle nous faisions plus haut allusion et qui appartient à la dernière décade du IV[e] siècle. Lorsque le Sénat siennois la fit graver, les hordes germaines se pressaient déjà aux frontières de l'Empire et les fils dégénérés de Rome se sentaient envahis par de vagues pressentiments de la ruine de leur ville.

[1] On trouvera d'autres légendes sur saint Ansanus dans Rondoni, *op. cit.*, pp. 79-81. Est-il besoin de faire remarquer que le bâtiment actuel est de beaucoup postérieur ?

CHAPITRE II

ORIGINES DE LA COMMUNE

C'est en 408 qu'Alaric, roi des Ostrogoths, envahit l'Italie en proie à la corruption : les habitants de la péninsule, énervés par le luxe, furent incapables de lui offrir une résistance effective. Rome, elle-même, la superbe « Reine du monde », fut enlevée de vive force par le barbare ; la métropole de la civilisation, le sanctuaire des lois et de l'ordre, profané et détruit. Beaucoup crurent à la disparition prochaine de la civilisation de l'Occident et à la ruine du monde, prédite par les prophètes et les sibylles [1].

Si une capitale aussi grandiose et vénérable se trouva, pendant quelque temps du moins, ébranlée et submergée par la marée montante de la barbarie, faut-il s'étonner que maintes petites villes d'Italie aient été presque balayées par elle. Sous ce flot irrésistible, il semble que Sienne ait presque complètement sombré. En tout cas, aucun document contemporain sur son histoire, du IVe au VIIe siècle, n'est parvenu jusqu'à nous ; nous savons seulement qu'avant cette époque elle avait déjà reçu son premier évêque et était devenue le siège d'un diocèse indépendant [2]. Il est probable que sa constitution municipale

[1] Gregorovius, *The History of the City of Rome in the Middle Ages*. Traduit de l'allemand par Annie Hamilton. Londres, G. Bell and Sons, 1894, vol. I, p. 163.

[2] Pecci rapporte que Sienne reçut son premier évêque en 306, trois ant après la mort de saint Ansanus ; Malavolti écrit que le siège épiscopal fus fondé au temps de Théodoric, par le pape Jean Ier, mais ni l'un ni l'autre

subsista intacte jusqu'à l'arrivée des Lombards, les plus néfastes des envahisseurs. Alors, non seulement son ancien gouvernement autonome, mais sa nouvelle juridiction ecclésiastique, tout disparut dans ce naufrage de l'ordre antique. Sienne fut incorporée aux États du roi des Lombards et gouvernée par un gastald, son représentant.

Mais, lorsque Rome eut conquis ses conquérants et les eut soumis à son autorité spirituelle, Sienne vécut de meilleurs jours ; sous Rotharis, son évêché fut rétabli, et nous voyons l'administrateur du roi se concerter avec l'évêque et ses ouailles pour défendre ce qu'ils considéraient comme les justes droits de Sienne et de son chef spirituel.

Un grand duel[1] s'engagea alors, dont les protagonistes furent les évêques de Sienne et d'Arezzo. Ce dernier, à ce qu'affirmaient les Siennois, avait profité de la disparition de leur épiscopat, pour étendre sa juridiction sur un certain nombre de paroisses ressortissant au diocèse de Sienne. Le siège une fois rétabli, l'évêque d'Arezzo refusa de les rendre : ce refus suscita naturellement le ressentiment de l'évêque de Sienne ainsi que de ses fidèles ; et cette usurpation leur paraissait d'autant plus pénible qu'elle repoussait les limites du diocèse d'Arezzo jusqu'à quelques kilomètres seulement des portes de leur ville.

Les Arétins, ne se contentant pas de soutenir leurs prétentions en paroles, recoururent bientôt à la force : Gondibert, juge royal de Sienne, fut traîtreusement assassiné par eux au cours de pourparlers à Pacina.

ne fournit de preuves suffisantes à l'appui de son assertion. Nous inférons néanmoins des documents relatifs à la querelle entre les diocèses d'Arezzo et de Sienne que l'évêché de Sienne devait exister déjà au VI[e] siècle. Cf. Pecci, *Storia del Vescovado di Siena*, Lucques, 1748, p. 1 ; et Malavolti, *Historia de' fatti e guerre de' Senesi*, etc. Venise, 1599, 1[re] partie, f. 16.

[1] Muratori, *Ant. It. Med. Aevi*, t. VI, Dissert. LXXIV, col. 367 *et seq.* Troya, *Codice diplom. Longobardo*, vol. IV, p. 3, 153-238.

Finalement, après de longues chicanes, l'affaire fut portée devant la cour royale de Pavie : Liutprand, siégeant en personne avec son évêque, et de nombreux juges pour assesseurs, rendit sa décision en faveur de l'évêque d'Arezzo.

Mais les Siennois ne se tinrent pas pour battus : après de nombreuses tentatives plus ou moins légales pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu, ils réussirent en 853 à obtenir annulation du jugement royal : après deux siècles de controverses, le Pape, siégeant à Saint-Pierre, assisté de l'empereur Louis II et de nombreux archevêques, rendit la sentence que les paroisses en litige appartenaient par droit ancien au diocèse de Sienne et devaient lui être restituées.

Cette querelle, d'une médiocre importance au point de vue historique, offre cependant un intérêt : en effet les documents qui s'y rattachent sont le seul témoignage que nous possédions sur la constitution du gouvernement de Sienne au cours des longs siècles d'obscurité qui suivirent la chute de l'Empire romain. Nous voyons dans ces archives conquérants et vaincus, gastald, évêque et peuple, travailler de concert dans un but commun, soutenir habilement et opiniâtrément leur cause devant les cours royale et papale. Ces circonstances exercèrent forcément une influence importante sur les citoyens, en leur donnant conscience de leur union, en tenant en éveil chez eux cet esprit de corps qui ne s'éteignit jamais complètement dans les municipalités italiennes, en y faisant naître enfin un esprit de jaloux patriotisme local. Mais, cinquante ans avant la fin de ce long différend, un événement était survenu, tel qu'on en a peu compté de plus considérables dans l'histoire de l'humanité. Le jour de Noël de l'an 800, Charles, roi des Francs, fut couronné empereur des Romains par Léon III,

au milieu de l'enthousiasme sans bornes de la multitude qui voyait de nouveau Rome reconnue comme la source légitime de l'empire, le centre de tout pouvoir politique.

Le seul effet immédiat de cet événement fut, pour Sienne, la substitution de comtes impériaux aux gastalds royaux, en qualité de premiers magistrats de la ville et de son territoire. Mais, là comme sur toute l'étendue de la chrétienté, cette renaissance de l'Empire devait avoir une répercussion considérable.

En premier lieu, elle fut la cause principale quoique non exclusive du développement notable que prit alors le pouvoir de l'épiscopat local.

Ceci est du reste facile à comprendre. Dans le nouvel ordre de choses, l'Église, royaume de Dieu sur terre, apparaissait sans contestation comme l'élément supérieur, spirituel, l'âme de la chrétienté, dont l'État ne constituait que le corps. « On reconnaissait le Pape comme le vicaire du Christ pour toutes les choses divines et éternelles; l'Empereur, comme son vicaire, seulement pour les choses transitoires et terrestres. » Le premier était l'astre du jour, qui donne la vie, le second, semblable à l'astre des nuits, ne faisait que renvoyer l'éclat du soleil[1]. Rien de surprenant donc à ce que le développement de cette théorie de souveraineté universelle ait provoqué à Sienne comme ailleurs un accroissement graduel du prestige et de l'autorité de l'Église et, par suite, de l'évêque, son représentant local.

Un autre changement, à peine moins important, qui dut son origine aux Francs, fut qu'ici, comme dans d'autres régions de l'Italie, le régime féodal commença lentement et progressivement à se substituer au régime allodial.

[1] Gregorovius, *éd. cit.*, vol. II, pp. 506, 507.

D'après ce nouveau système, le possesseur d'une terre, petite ou grande, est le seigneur et maître de ceux qui y habitent. Son devoir est de les protéger en père; par contre, ils lui doivent le service militaire et l'obéissance. Chaque vassal occupe à l'égard de son suzerain la même situation que ses propres vassaux par rapport à lui-même; au sommet de cette hiérarchie sociale se trouve l'Empereur de qui, en leur qualité de grands vassaux, les grands seigneurs tiennent leurs territoires.

Aux alentours de Sienne les idées féodales prirent vite une grande influence : plusieurs fils et descendants de comtes impériaux réussirent à acquérir des fiefs importants dans cette partie de la Toscane; graduellement le nombre des alleutiers décrut, et des châteaux féodaux s'y élevèrent dans toutes les directions.

Ces donjons commandaient la route de Sienne à Rome et celles qui conduisaient à travers la Maremme toscane vers la mer; et tous ceux qui circulaient sur ces routes devaient acquitter des droits draconiens. Et encore ces exactions ne contentaient-elles pas ces seigneurs : ils razziaient fréquemment le bétail sur le territoire de Sienne et pillaient les convois de ses négociants. En outre, eurs continuelles escarmouches entretenaient un sentiment général d'insécurité et entravaient les progrès de la jeune communauté marchande.

Contre des nobles aussi puissants que les Aldobrandeschi de Santa Fiora, les Ardengheschi et les Pannocchieschi, les comtes de Sienne ne possédaient guère de moyens de défense. Le marquis de Toscane intervenait rarement dans les affaires du pays, et il s'écoulait parfois des années sans qu'on pût songer à demander justice à l'Empereur trop éloigné. Il n'existait ainsi qu'une puissance de qui les citoyens et la petite noblesse du *contado*

pussent implorer le secours, c'était l'Église, en la personne de son chef local, l'évêque.

L'épiscopat siennois grandit donc en autorité et en prestige durant tout le IXe et le Xe siècle. Au XIe, son pouvoir temporel fut reconnu et validé par l'Empereur lui-même, à qui il ne répugnait pas de voir à Sienne un gouvernement assez solide pour contrebalancer ses turbulents feudataires des alentours, pourvu que ce gouvernement admît sans restriction sa souveraineté.

De 1053 à 1056, Henri III, ne faisant en partie que confirmer d'anciennes donations, conféra officiellement à l'évêque, en même temps que des domaines, certains privilèges notables. Il lui octroya Castelvecchio, ancien siège de l'autorité civile, et lui attribua en outre juridiction sur toutes les personnes résidant sur son territoire épiscopal, avec faculté d'y élever des forteresses sans que nul, archevêque ou duc, marquis ou comte, pût intervenir. C'est ainsi que l'évêque de Sienne devint un prince temporel puissant[1].

Les ouailles se tournèrent désormais vers leur pasteur lorsqu'elles virent leurs terres ravagées par les grands seigneurs. En sa qualité de grand feudataire, il disposait d'armes temporelles redoutables : lorsqu'à ses nombreux vassaux se joignirent les milices siennoises et les gens de la petite noblesse, les plus grands seigneurs féodaux du voisinage trouvèrent en lui un rival en mesure de leur tenir tête les armes à la main. Mais ce n'est pas sur ses forces matérielles qu'il comptait le plus : il disposait d'autres armes terribles qu'il ne se fit pas scrupule d'employer pour défendre et accroître les droits et les privilèges des citoyens et de son siège ; et il arriva ainsi

[1] Pecci, *op. cit.*, p. 120 *et seq.* Pecci reproduit le document qui existait encore de son temps.

à ses fins. Les grands feudataires, Ardengheschi et Soarzi, Mancnti et Guglieschi, cédèrent « à la bienheureuse Vierge et à leur seigneur évêque » ce que la force brutale n'aurait pas réussi à leur arracher.

Ainsi, en mai 1137, les Soarzi abandonnèrent certaines terres et une partie d'un château à l'évêque de Sienne[1]; et nous inférons d'autres actes, établis dans des cas analogues, que le prélat reçut ce don au nom de la ville. Cette cession fut d'ailleurs effectuée en présence du peuple de Sienne assemblé en parlement sur la place San Cristoforo.

Dix ans plus tard, une partie de Montepescoli fut donnée à l'église Santa Maria de Sienne, et les donateurs s'engagèrent, si jamais ils s'avisaient de vouloir reprendre une portion de ce domaine, à faire retour du double à l'église, à ses recteurs et à la Commune de la ville[2].

De même Ranuccio Soarzi de Staggia, ainsi que ses fils et frères, remit en gage le château de Strove « à Rainerio, évêque de Sienne, à l'église Santa Maria et à tout le peuple de l'État de Sienne », promettant de secourir et défendre les habitants en temps de guerre et surtout contre les Florentins. Par contre, il refusait de s'engager à les soutenir en cas de conflit avec l'Empereur, le marquis de Toscane, l'évêque de Volterra ou les abbés d'Isola et de Marturi. Enfin il s'obligeait à résider à Sienne deux mois par an en temps de paix, et six en temps de guerre. A ces conditions, il jura fidélité à l'évêque[3]. Les Guglies-

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 4[t]. Les références indiquées par Rondoni sont inexactes; mais nous n'avons pas eu de peine à les identifier dans les *Caleffi*, grâce à l'admirable *Inventario* de Lisini.

[2] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 17. Le principal donateur était Gualcherino di Tignoso.

[3] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, 5, 5[t], et *Caleffo dell' Assunta*, c. 308, 308[t].

chi, en 1159[1], et les Soarzi, en 1163[2], effectuèrent des cessions analogues.

Et ces actes de soumission ne constituaient pas simplement un aveu solennel de la souveraineté du Christ sur tous les membres de l'Église, le texte des documents officiels ne saurait autoriser cette interprétation : l'évêque n'exerçait pas seulement une suzeraineté spirituelle sur ces nobles, il occupait également le rang de comte d'Empire, et les formules usitées en pareil cas ressemblent à celles qui revenaient dans les actes de soumission à un seigneur laïque. On ne saurait en effet aboutir à une autre conclusion : l'évêque était considéré comme le représentant politique aussi bien que spirituel du peuple de Sienne ; c'était en qualité de chef temporel qu'il le convoquait en parlement sur la place San Cristoforo pour assister à ces professions de vassalité.

Un régime mixte, mi-laïque mi-clérical, s'établit donc graduellement à Sienne. D'abord les comtes impériaux se partagèrent avec l'évêque le gouvernement de la ville et de son *contado* ; plus tard, des consuls remplacèrent dans l'enceinte de la cité les comtes qui ne continuaient à administrer que le territoire extérieur. C'est ainsi qu'au milieu du XII[e] siècle nous voyons les consuls de la Commune naissante et les évêques figurer conjointement dans les actes publics en qualité de premiers magistrats.

Mais ce régime dualiste ne dura guère. Au point de vue temporel, l'évêque eut en effet rapidement réalisé ses desseins : grâce à son intervention, la puissance malfaisante des grands feudataires fut bientôt sinon détruite, du moins sérieusement entamée ; convaincus de l'inutilité

[1] Arch. di Stato, Sienne, *Caleffo Vecchio*, c. 23[t].

[2] Arch. di Stato, Sienne, *Caleffo Vecchio*, c. 5[t], 6.

de la résistance, beaucoup vinrent solliciter l'amitié et la protection de la ville. Alors l'aristocratie de la cité, continuellement renforcée par des arrivants du *contado*, ne tarda pas à s'aviser qu'en se perpétuant, l'autorité temporelle de l'évêque pourrait nuire sérieusement au développement de Sienne. De même qu'auparavant elle s'était unie à son pasteur pour briser la puissance des grands seigneurs terriens, elle se ligua à présent avec le peuple contre l'autorité temporelle, maintenant surannée, de son chef spirituel.

Pour cimenter cette alliance, les nobles consentirent à accorder au peuple une part dans le gouvernement communal, et, en 1147, il fut stipulé que, des trois consuls, un serait choisi dans son sein. C'est ainsi que la Commune de Sienne remporta sa première et modeste victoire, en se faisant reconnaître comme un pouvoir politique dans l'État.

Le parti ainsi constitué était, dans une certaine mesure, gibelin, sinon officiellement encore, du moins de tendance. Composé presque entièrement de marchands (les plus vieilles familles de la noblesse siennoise commençaient alors à s'adonner au négoce), il nourrissait pour deux raisons, l'une politique, l'autre économique, une hostilité particulière à l'égard de la cité rivale des bords de l'Arno, qui professait des sympathies guelfes et ne manquait jamais une occasion d'entraver l'expansion du commerce siennois. De ces deux motifs principaux de dissension, le second, comme nous le verrons bientôt, était de beaucoup le plus impérieux : c'est la jalousie à l'égard de Florence, beaucoup plus que son dévouement à la cause impériale, qui amena finalement, en 1167, le nouveau parti à se déclarer ouvertement contre son évêque.

Jusque-là, Rainerio, le prélat vénérable qui avait rem-

porté tant de victoires en défendant la ville et son diocèse contre les grands feudataires, avait réussi à conserver intacte sa situation puissante à Sienne. Le parti impérial aurait probablement pris plus tôt l'offensive si le trône papal n'avait été occupé par un Siennois, d'un courage et de capacités remarquables, envers qui ses concitoyens, malgré leur adhésion à la cause impériale, professaient une ardente admiration. A la longue cependant la haine des Siennois pour leurs concurrents commerciaux triompha du respect que leur inspirait personnellement le Pape : la trêve tacite entre l'évêque et le parti au pouvoir fut rompue.

L'incident qui suscita le conflit fut le refus opposé par le Pontife à une requête, pourtant assez raisonnable, de ses concitoyens : ceux-ci lui demandaient de rattacher au monastère de Vallombreuse un établissement religieux important, situé sur le territoire siennois et jouissant de nombreuses immunités, qui dépendait d'un couvent de Florence et qu'ils semblent avoir considéré comme un foyer d'insubordination contre leur gouvernement. Le refus du Pontife irrita vivement les Siennois et contribua à fortifier le parti impérial à Sienne, tandis que Barberousse cherchait à les attacher davantage à sa cause par l'octroi de nouveaux privilèges.

En 1167, le chancelier impérial, à titre de concession aux Siennois, fit défense aux seigneurs d'Orgiale, forteresse importante au sud de Sienne, de réparer ou bâtir tous châteaux forts dans un rayon de vingt kilomètres autour de la ville. En même temps l'Empereur ratifia officiellement en qualité de suzerain la plupart des soumissions et dons antérieurement effectués au profit de la Commune par l'intermédiaire de son évêque[1].

[1] Boehmer, *Acta Imperii selecta*, n° 1130.

Enhardis par ces faveurs, les consuls de Sienne se déclarèrent ouvertement pour l'Empereur et voulurent contraindre le clergé local à soutenir l'anti-pape. C'est en vain que Rainerio anathématisa les premiers magistrats et leurs partisans. en vain qu'Alexandre mit sa ville natale en interdit[1], la victoire resta aux impériaux : le vieil évêque, « expulsus a scismaticis », dut finir ses jours en exil. Et ce n'est qu'à la date mémorable du 24 juillet 1177, où, sur la place Saint-Marc à Venise, Barberousse vaincu se prosterna aux pieds du successeur de saint Pierre, que Sienne se réconcilia complètement avec le Pape.

Dix ans plus tard un orage vint troubler pour quelque temps l'amitié des Siennois et de l'Empereur. Frédéric, s'il faut en croire certains chroniqueurs, enleva aux communes toscanes tous les territoires qu'elles possédaient hors de leurs murs ; Villari a mis en doute cette allégation, et il est certain qu'on ne trouve aux archives de Florence ou de Sienne nulle trace d'une telle confiscation : ce qui se produisit probablement, c'est que l'Empereur, en qualité de suzerain, refusa de reconnaître toutes prises de possession ou cessions non encore agréées et de ce fait validées par lui. Cette décision menaçant les jeunes et ambitieuses communes de graves préjudices, quelques-unes, nous le savons, protestèrent, et même Sienne, malgré son habituel loyalisme, encourut les remontrances de son maître. En 1185, Frédéric s'y rendit pour y affirmer ses droits impériaux ; un an plus tard, comme les habitants résistaient à ses

[1] Arch. di Stato, Florence, *Diplomatico, Provenienza di Passignano, copia sincrona*. Classé par erreur au 20 févr. 1257. Daté de Bénévent. Cf. R. Davidsohn, *Siena interdotta sotto un papa senese*, *Bull. Sen. di stor. patr.*, ann. V, 1898, fasc. I, pp. 63-70. Rondoni, qui est généralement bien informé, ignorait ce document, ce qui l'empêche de bien saisir le sens des événements qui amenèrent l'exil de Rainerio.

exigences, son fils Henri vint mettre le siège devant la ville [1]. Si, comme on l'a conjecturé, les grands feudataires voisins de Sienne cherchèrent en sous-main à échauffer l'irritation de l'Empereur contre la Commune, pour l'amener à abattre son pouvoir, ils furent cruellement désappointés dans leurs machinations, car Henri leva bientôt le siège, et le gouvernement conclut une paix stable et avantageuse avec l'Empereur.

Cet accord stipulait notamment que les citoyens renonçaient à tout ce qu'ils avaient pris ou usurpé au détriment de l'héritage légitime de la comtesse Mathilde et du margraviat de Toscane ; ils reconnaissaient sans restriction toutes les prérogatives impériales, juraient fidélité à Henri, et promettaient de ne pas rassembler d'armée sans le consentement de leur seigneur. Restituant toutes les terres dont ils s'étaient illégitimement emparés, ils se soumettaient sur ce point à la décision de l'Empereur.

En retour, Frédéric octroyait à la Commune le droit d'élire ses consuls, de battre monnaie et lui accordait la juridiction sur la ville et son *contado*, ainsi que sur les vassaux de l'évêque. Sous certaines conditions, il lui reconnaissait aussi le droit de frapper d'impôt ses administrés, à charge de verser chaque année à Pâques un tribut fixe au trésor impérial de San Miniato al Tedesco. Enfin, il ordonnait aux Ardengheschi et aux Guglieschi de détruire leurs forteresses à Lucignano, sans pouvoir jamais les rétablir [2].

On a comparé ce pacte à la Grande Charte : il régularisa et fortifia la situation de Sienne. D'ailleurs ses

[1] Villani (lib. V, cap. XI) et Tizio (t. I, c. 56) relatent que Frédéric assiégea la ville en personne, mais voir *Annales Senenses* dans Pertz, *Mon. Germ.*, t. XIX, 226.

[2] Muratori, *Ant. It. Med. Ævi*, t. IV, *Dissert.* L., col. 469-70, cf. Arch. di Stato, Sienne. *Arch. Diplomat.*, *Riformagioni*, ann. 1186.

habitants surent entretenir leurs bonnes relations avec l'Empereur : de même qu'ils s'étaient servis de leurs évêques, lorsqu'ils luttaient pour l'existence même de leur gouvernement contre les grands nobles terriens, ils tenaient à se ménager maintenant la faveur du chef temporel de la chrétienté pour défendre et accroître les libertés acquises. Ils ne se firent pas scrupule de jurer tour à tour fidélité à des empereurs rivaux, changeant de parti selon qu'ils y trouvaient leur intérêt. En 1208 nous les voyons prêter serment à l'empereur gibelin, Philippe de Souabe[1] ; l'année suivante, prendre parti pour son adversaire, Othon IV, et le prier de les confirmer dans la possession des territoires et forteresses dont « l'empereur Henri de bien aimée mémoire » les avait dotés[2].

Le légat impérial les admonesta assez vertement, leur disant qu'ils n'honoraient leur maître que des lèvres, sans avoir aucun attachement réel pour lui, qu'ils ne songeaient qu'à leurs propres intérêts et non à la gloire et à l'honneur de l'Empereur. Toutefois, en octobre de la même année, Othon lui-même vint à Sienne et pardonna aux habitants toutes les offenses commises contre son autorité. Peu après son départ, il leur fit officiellement remise de toutes les sommes dues au trésor impérial et, quelques semaines plus tard, confirma tous les privilèges accordés à Sienne par Frédéric Ier et Henri VI, avec le droit pour les citoyens d'élire leurs consuls, à condition de verser chaque année soixante-dix marcs d'argent au bailli impérial à San Miniato[3].

Sienne constituait donc maintenant, sur des bases

[1] Arch. di Stato, Sienne, n° 77. Daté du 3 juin 1208.

[2] Boehmer, *Acta Imperii Selecta*, n°s 1136 et 37.

[3] Arch. di Stato, Sienne, *Arch. diplomatico*, *Riformagioni* — *Balzana*, ann. 1209, et *Caleffo dell' Assunta*, C. 610^t^, 611^t^.

solides, un fief important de l'Empire en plein cœur de la Toscane ; et, bien qu'elle eût encore mainte lutte à soutenir contre l'aristocratie territoriale et les communes rivales, ses bourgeois jouissaient désormais d'une liberté et d'une sécurité suffisantes pour développer leur commerce et édifier une puissante république.

CHAPITRE III

UN PEUPLE DE MARCHANDS

Nous atteignons maintenant la période la plus importante de l'histoire de Sienne, une période de guerres presque continuelles : la jeune Commune lutte opiniâtrément pour la suprématie en Toscane, l'obtient, puis la perd.

On s'est gravement mépris sur la nature de ce conflit. Suivant l'opinion la plus répandue, on y a vu un duel entre deux cités rivales, l'une profondément démocratique et sincèrement convaincue de la justice de la cause papale; l'autre, féodale et aristocratique, se dévouant tout entière à celle de l'Empereur : on ne saurait en réalité se faire conception plus erronée de la longue querelle qui mit aux prises les Communes de Florence et de Sienne. Tout d'abord le gouvernement de Florence ne fut jamais démocratique au vrai sens du mot. Régie d'abord par une oligarchie de la naissance, elle tomba ensuite aux mains d'une oligarchie financière. Il est exact que, dans l'ardeur de la lutte contre l'ancienne aristocratie, les riches bourgeois, — comme le fait s'est si souvent répété dans l'histoire, en des circonstances analogues, — lancèrent les cris de guerre de la démocratie et réussirent à obtenir le concours des classes inférieures ; mais, une fois la bataille gagnée, le peuple leurré s'apercevait qu'il avait simplement changé de maîtres, — constatation qu'en pareil cas il a eu maintes fois l'occasion de

faire, avant et depuis, — et que ses nouveaux tyrans étaient encore plus avides et impitoyables que les anciens.

D'autre part, à dater du début du XIIIe siècle, le gouvernement de Sienne ne revêtait, en aucun point essentiel, un caractère plus aristocratique que celui de Florence. Après avoir, dans les premiers temps, offert une analogie sensible avec ce dernier, en ce qui concerne la représentation des classes, il se démocratisa finalement bien davantage ; les artisans et les corporations inférieures acquirent plus de pouvoir politique qu'ils n'en conquirent jamais à Florence.

On est également mal fondé à voir dans l'alliance de Florence avec le parti du Pape, et celle de Sienne avec l'Empereur, respectivement autre chose que de simples « mariages de convenance ». Les Siennois recherchaient l'appui de l'Empereur pour lutter contre les grands feudataires, d'une part, et contre les Florentins, de l'autre, les deux puissances qui faisaient alors surtout obstacle à leur expansion commerciale. Les Florentins tenaient au contraire à se ménager la faveur du Pape, parce qu'ils voyaient en lui le plus sérieux adversaire de l'Empereur avec qui ils s'étaient âprement querellés et dont ils avaient méconnu les droits. Il ne leur échappait pas non plus qu'au point de vue financier, comme au spirituel, Rome était la capitale du monde.

De son côté, si le Pape s'allia avec Florence, ce n'est évidemment pas qu'il sympathisât vivement avec les communes, ou qu'il fût animé du désir désintéressé de voir un régime bourgeois établi dans la principale cité de Toscane : il cherchait simplement la coopération d'une jeune et vigoureuse commune, dans le but de maintenir et accroître son pouvoir temporel. De même, si l'Empereur comblait Sienne de privilèges, c'est dans la conviction que, par reconnaissance, elle soutiendrait sa cause

en Toscane, l'aiderait généreusement en hommes et en subsides tant que durerait sa lutte contre les Guelfes.

Au fond, la politique de Florence et, dans une plus grande mesure encore, celle de Sienne, s'inspira principalement de motifs commerciaux. On peut dire en particulier des Siennois, du moins au XIIIe siècle, qu'ils étaient une nation de marchands ; bien plus, de marchands adonnés au genre de négoce qui, dans les pays catholiques, a toujours été le plus décrié, celui de l'argent. A Sienne, en effet, ce n'était pas seulement la classe moyenne, mais les chefs des plus fières maisons de la noblesse, les membres des familles allemandes historiques, et les petits-fils des grands feudataires du *contado*, qui se livraient au commerce. Les Salimbeni et les Buonsignori, qui revendiquaient pour ancêtres des ministres impériaux entraient en rivalité avec les Juifs honnis sur les Bourses de Londres et de Troyes. Les Cacciaconti et les Squarcialupi, nobles descendants du grand Winigis, débitaient le drap et les denrées de l'Orient. Les Tolomei, qui se donnèrent pendant un temps comme de la lignée des Ptolémées d'Égypte, et les Piccolomini, qui se vantaient de tirer leur origine de Porsenna s'ingéniaient à gagner leur cent pour cent sur les marchés de France et d'Angleterre.

Dans leurs luttes contre les grands feudataires, dans leur alliance avec l'Empereur, dans leurs guerres contre Florence et lorsque finalement ils abandonnèrent la cause gibeline, les Siennois avaient toujours en vue un but commercial qu'ils poursuivaient avec toute la rouerie que développe le maniement de l'argent.

Ce n'est pas seulement dans les temps modernes qu'on a vu se lancer dans des expéditions des compagnies financières, entre les mains d'une direction aristocratique. Le brave chevalier siennois qui chargeait,

la lance en arrêt, sur les champs de bataille sanglants de Montalto et de Montaperti, obéissait certainement à un patriotisme ardent ; au temps de Manfred, il rêvait même d'une Italie unie sous un roi de sang italien et dont Sienne eût été l'une des principales cités ; mais, ne perdant jamais de vue les intérêts de sa *compagnia*, il brûlait du désir d'asséner de rudes coups à ses concurrents d'affaires. Impossible par conséquent de pénétrer la politique de Sienne, si l'on ne possède son histoire commerciale. Aussi, avant de rapporter la lutte qu'elle soutint pour l'hégémonie, nous proposons-nous d'exposer succinctement son développement à cet égard.

C'est dans les dernières années du XII[e] siècle que Sienne, dont la prospérité allait déjà croissant depuis quelque temps, se lança dans le grand commerce international ; c'est également à cette époque que les nobles qui étaient venus s'établir dans ses murs, au lieu de continuer à vivre dans l'oisiveté, passant leur temps à batailler et à chasser, commencèrent à s'occuper de constituer et de développer de grandes sociétés commerciales ayant pour objet les opérations financières à l'étranger.

Nous avons de bonnes raisons de penser que la compagnie Piccolomini des « milites et mercatores senenses » existait déjà en 1193[1]. La *compagnia* des Buonsignori, la fameuse *Grande Tavola*, fut fondée, suivant Andrea Dei, en 1209 ; et sept ans plus tard des négociants de Sienne trafiquaient déjà sur les foires de Champagne.

Les Siennois faisaient surtout commerce de draps et d'argent. Ils vendaient aussi la cire et le safran, de même que le poivre, le gingembre et d'autres denrées

[1] F.-B. Piccolomini, *Carte mercantili Piccolomini del secolo XIII*, dans *Misc. Stor. Sen.*, vol. V, 1898, p. 69.

venues de l'Orient[1]; mais, chez eux, les affaires financières étaient de beaucoup les plus importantes. On les connaissait surtout comme banquiers, changeurs et usuriers, possédant des maisons de banque dans les grandes villes de France et d'Angleterre, et probablement aussi en Flandre.

En raison des idées prévalant alors dans la chrétienté à l'égard de l'usure, le fait de devenir les banquiers de a papauté fut pour les Siennois de la plus haute importance. Dans leurs rapports avec les financiers, chrétiens ou juifs, tous, rois et seigneurs, évêques ou abbés, faisaient preuve en effet d'une conscience très accommodante : quand il ne s'agissait que d'emprunter, on ne se faisait pas scrupule d'encourager le péché d'usure, on allait trouver les *Lombardi canes* et l'on souscrivait à tous les engagements ; mais, lorsqu'arrivait le moment de rembourser l'argent, l'emprunteur, pris soudain de remords, s'avisait que prêter contre intérêt est chose damnable : décidant incontinent de cesser tout rapport avec ses vils créanciers, juifs ou italiens, et de se purifier de toute complicité, il finissait par déclarer que, l'usure étant défendue par l'Église, sa conscience lui interdisait de rembourser un seul *soldo* de l'emprunt.

En pareil cas le banquier siennois s'estimait heureux lorsque, soutenu par l'autorité papale, il réussissait à obtenir, moyennant espèces, une lettre menaçant son débiteur de redoutables sanctions ecclésiastiques s'il persistait à refuser de s'acquitter[2].

Au cours de la troisième décade du XIIIe siècle, le com-

[1] Les Siennois achetaient le poivre et le gingembre à Venise, sur des bateaux qui les apportaient d'Alexandrie et des ports de Syrie où des caravanes les amenaient de Damas. On trouvait du safran en différentes régions d'Italie.

[2] Paoli et Piccolomini, *Lettere volgari del sec. XIII*, p. 17 et 124. Les archives de la famille Tolomei contiennent plusieurs lettres analogues.

merce de Sienne se développa rapidement ; c'est précisément à cette époque qu'un certain nombre de ses financiers eurent la bonne chance de devenir banquiers de la Curie. Pendant près de trente ans, la majeure partie des affaires de banque de l'Église fut ainsi confiée aux Siennois. Plus que toute autre circonstance, c'est la clientèle du Saint-Siège qui assura à Sienne une situation prépondérante dans le monde de la finance.

On peut voir encore dans la ville un souvenir de ces relations avec la papauté. Dans la sinueuse via del Re, en face d'un vieux palais des Tolomei, devenu l'Albergo Toscana, subsiste sur une maison une inscription du XIIIe siècle, mentionnant qu'elle fut bâtie en 1234 par « Angelieri », banquier de Grégoire IX[1]. Or nous savons, par d'autres sources, qu'Angiolieri, — le grand-père de Cecco Angiolieri, le poète, — exerça la charge de banquier et percepteur du pape, avant et après la date que porte cette inscription.

Les négociants siennois n'étaient d'ailleurs pas seulement en bons termes avec la Curie ; ils se mettaient aussi en peine pour conserver l'amitié des citoyens de Rome. La Commune de Sienne ne tardait jamais à dédommager les marchands romains des pertes qu'il pouvait leur arriver de subir sur son territoire en temps de guerre ou du fait des maraudeurs. Bien plus, elle indemnisa entièrement certains citoyens romains, directeurs de compagnies commerciales, dont les marchandises avaient été saisies en mer par le capitaine des galères de son seigneur l'Empereur[2], tant son gouvernement

[1] Voici le texte de l'inscription : « Hanc domum cepit hedificare Angelerius Solafiche quando erat campsor domini pp : Gregorii VIIII. in A. D. MCCXXXIIII. »

[2] Cf. *Documenti dei secoli XIII e XIV riguardanti il Comune di Roma, conservati nel R. Arch. di Stato in Siena,* reproduits dans les *Misc. Stor. Sen.*, vol. III, 1895, pp. 146-151.

tenait à éviter toute affaire susceptible de froisser la Commune romaine. C'était d'ailleurs sagement agir, car il contribuait ainsi à assurer à Rome sécurité complète aux importants comptoirs de ses nationaux.

Après Rome, la Champagne était alors le marché financier le plus considérable de l'Europe occidentale. Les foires de Champagne sont, à vrai dire, un des phénomènes économiques les plus extraordinaires du Moyen Age. De tous les pays de la chrétienté, des marchands s'y donnaient rendez-vous et l'on y effectuait d'énormes opérations financières. Il se tenait six foires par an : une à Lagny, une à Bar, deux à Provins et deux à Troyes, et, comme chacune d'elles durait près de deux mois, leur succession remplissait pour ainsi dire l'année entière[1].

Les foires comprenaient trois phases bien distinctes. Pendant la première, les marchands installaient et exposaient leurs denrées en bon ordre ; la seconde, la plus importante, était celle de la vente ; durant la troisième, les banquiers faisaient des affaires prospères ; c'était en effet le moment où les commerçants venaient les trouver pour emprunter, placer ou changer de l'argent.

Sur ces foires, les Italiens, et parmi eux les Siennois, se distinguaient par leur activité. Là se retrouvaient chaque année les *grandi* de Sienne, fiers descendants des

[1] Sur les foires de Champagne, lire F. Bourquelot, *Études sur les foires de Champagne*, etc., dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, etc., 2e série, t. V, Paris, 1865. Sur la participation des Siennois à ces foires, lire Paoli, *Siena alle Fiere di Sciampagna*, l'une des *Conferenze della Comm. Sen. di Stor. Patria*, Sienne, 1898 ; Schaube, *Ein italienischer Coursbericht von der Messe von Troyes*, etc., dans la *Zeitschrift für Social- und Wirthschaftgeschichte*, Weimar 1897, vol. V, fasc. 3 ; la brochure de Zdekauer, *Documenti senesi riguardanti le Fiere di Champagne*, etc., Sienne, 1896, *Per nozze Sanesi-Crocini ;* Sanesi, *Il testamento di un prestatore senese nella Champagne* (1238), *Bull. Sen. di Stor. Patr.*, ann. IV, 1897, fasc. 1, pp. 115-128; aussi Mengozzi, *Il monte dei Paschi di Siena*, etc., Sienne, 1891, vol. I, ch. 1.

comtes impériaux, s'évertuant à triompher de leurs rivaux florentins sur le terrain des affaires et luttant contre eux avec toute l'âpreté qu'avive le voisinage continuel de concurrents ambitieux. Et là, comme partout ailleurs, le principal objet de leur négoce était l'argent. Comme banquiers, ils réalisaient de grosses sommes, tant au moyen de lettres de change que par le trafic des espèces sonnantes. Malgré les sympathies qu'il peut professer à l'égard de Sienne, l'historien doit ajouter à regret, s'il tient à rester impartial, qu'une partie de leurs bénéfices, et non la moindre, provenait de la vente de monnaies altérées, c'est-à-dire qu'ils écoulaient des pièces de mauvais aloi contre des bonnes.

Les Siennois brassaient aussi de grosses affaires en Angleterre. Le professeur Patetta[1] a en effet démontré que les *Caorsini*, ces percepteurs de la papauté[2] dont Mathieu de Paris dénonce les agissements avec tant d'amertume, étaient italiens et pour la plupart siennois. Le terme de *Caorsino*, comme l'explique Boccace, avait fini par prendre la signification d'usurier : dérivé à l'origine de la ville de Caorsa, c'est-à-dire Cahors, dont les habitants pratiquaient communément l'usure, on finit par appliquer ce surnom à tous les usuriers chrétiens. Plus tard, ces derniers étant presque tous italiens, il devint synonyme de *Lombardus*. Mathieu de Paris lui-même qualifie les Caorsini d'*Ultramontani* et de *Transalpini ;* en certains passages, il emploie ces deux mots

[1] Patetta, *Caorsini Senesi in Inghilterra nel sec. XIII, con documenti ine-Biti*, *Bull. Sen. di Stor. Patr.*, an. IV, 1897, fasc. II, III, pp. 311-344. Le professeur Patetta y passe en revue les arguments et théories de Huillard-Bréholles, Pitou, Blaize, Lacabane, Bourquelot, et Goldschmidt.

[2] Mathieu de Paris les dénomme « Caursini præcipue senonensibus ». Cf. l'édition Luard dans les *Master of the Rolls' Series*, Londres, 1872, vol. IV, p. 8. Il est maintenant évident que Senonensibus est une erreur de copiste pour Senensibus.

comme équivalents d'*Italiani*. D'ailleurs, chez lui, le verbe *transalpinare* signifie aller en Italie.

C'est précisément aussi à cette époque que l'on trouve des échos de l'arrivée des Caorsini en Angleterre, et que l'on voit des banquiers siennois y opérer en qualité de percepteurs de la papauté. En même temps le vocable anglais *sterlino* fait alors sa première apparition dans des documents siennois [1].

D'après Mathieu de Paris, c'est en l'an 1229 que les Caorsini débarquèrent en Angleterre avec Maître Étienne, chapelain et nonce de Grégoire IX, chargé de lever la dîme papale à l'occasion de la guerre contre Frédéric II. Enfin un acquit de la papauté, daté de 1233, nous apprend qu'antérieurement à cette année, Angiolieri Solafica de Sienne et sa société, opérant déjà en qualité de banquiers de Sa Sainteté, avaient perçu ses redevances en France et en Angleterre.

Mais la preuve la plus concluante à l'appui de la théorie d'après laquelle le terme de *Caorsini* englobait les Siennois, se trouve dans un document appartenant actuellement aux archives de Turin [2] : nous voulons parler d'une copie faite au XIII[e] siècle d'un modèle de contrat conclu entre un monastère du diocèse de Lincoln et Alexandre Salimbeni, banquier siennois, fils du célèbre Salimbene Salimbeni. Précédé de l'en-tête : « Obligacio cawarc (inorum) », bien que présentant des lacunes, il s'identifie pour ce que nous en possédons avec la *forma Caursinorum obligandi debitores* que donne Mathieu de Paris, pacte tellement rigoureux, dit-il, qu'en y souscrivant, le débiteur s'enchaînait en quelque sorte dans des fers dont il ne pouvait, quoi qu'il en eût, s'évader. Par

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Arch. generale*, 1228, 26 juin et 30 octobre ; aussi 6 mars 1229.

[2] Arch. di Stato, Turin. D. III, 21. Cf. n° DCCXXXVII du catalogue Pasini

d'autres sources nous savons aussi que les sociétés des Tolomei, des Buonsignori et des Cacciaconti, aussi bien que celle des Salimbeni, possédaient des agents en Angleterre.

C'est en vain que l'évêque de Londres tenta de maintenir les Caorsini hors de son diocèse ; ils étaient soutenus par la Curie : tous ses efforts, quoique bien intentionnés, échouèrent. Les banquiers italiens occupèrent d'importants palais dans la cité et prospérèrent puissamment. On conçoit qu'ils s'attiraient la haine cordiale de leurs rivaux, les juifs, naturellement jaloux de leurs privilèges. Les nobles et le clergé les détestaient encore davantage parce que, chrétiens et de plus protégés par le Saint-Père, il n'était pas facile de les duper ou de les intimider. Abhorrés à la fois des juifs et des chrétiens, les *Lombardi canes*, mandataires de la papauté, pouvaient sourire avec mépris de la rage de leurs ennemis : en fait, ces messieurs de Sienne, à ce que nous disent les contemporains, ne se faisaient pas faute de prendre de grands airs[1].

En 1240, Henri III d'Angleterre, profitant de leur impopularité, promulgua un édit d'expulsion contre les Caorsini. Comme d'autres souverains, avant lui et depuis, il s'efforça de mettre en avant que, s'étant subitement pris d'une grande horreur pour le péché d'usure, il avait décidé d'en purifier son royaume ; en réalité l'affaire fut arrangée par les plus riches banquiers de la manière habituelle : ils versèrent au roi de grosses sommes d'argent qui mirent un baume sur sa conscience endolorie.

Les grandes maisons siennoises poursuivirent donc leurs affaires en Angleterre après 1240 : le taux de l'in-

[1] Mathieu de Paris, *éd. cit.*, vol III, p. 332.

térêt y étant plus élevé qu'en France, on la considérait comme un excellent terrain de spéculation. Ce ne fut en effet qu'après la bataille de Montaperti, lorsque l'excommunication papale les laissa sans défense contre leurs ennemis, que les comptoirs siennois de Londres fermèrent.

Le courage, l'opiniâtreté et la prévoyance des négociants de Sienne commandent notre respect. Ce respect se teinte d'admiration lorsque nous nous rendons un peu mieux compte des dangers et des difficultés qu'ils devaient affronter. Nous voyons les longs convois de leurs entreprises commerciales, chargés des produits de l'Italie et de l'Orient, voyager par des chemins peu sûrs, franchir les hauts cols des Alpes, s'engager dans des vallées où s'embusquaient des bandits, passer près des forteresses où de grands seigneurs rapaces et impitoyables, comme les brigands, leur extorquaient de lourdes redevances, pour les laisser traverser leurs terres en sécurité.

Nous voyons ces commerçants, tels que nous les évoquent leurs lettres, adressées à leurs parents ou à leurs associés, offrir en présent des oranges à telle comtesse, une paire de souliers à tel fonctionnaire, dans le dessein de gagner leurs faveurs. Nous voyons ces mêmes nobles-marchands de la vieille Sienne, ces chevaliers hâlés qui conduisaient leur étendard à la victoire sur les bords ensanglantés de l'Arbia, nous les voyons débiter la cire et le poivre, négocier des lettres de change, vendre des monnaies de tout aloi sur les marchés de Troyes et de Provins, à Paris et à Londres. Puis nous les suivons du regard sur le chemin du retour, pliant sous le faix du bon argent et rapportant dans leurs convois les balles empilées de draps des Flandres. Enfin nous contemplons la lente cavalcade qui entre par la porte Camollia, s'engage dans les rues étroites et montantes de Sienne, pour

s'arrêter devant la façade de quelque palais gothique ; là, maris, fils, fiancés, retrouvent les femmes qui les ont attendus dans les veilles durant de longs mois d'inquiétude ; qui, pendant les nuits solitaires, tandis que le vent faisait rage autour de la ville escarpée, ou, les jours d'abattement, alors que des rumeurs angoissantes, échos de tragédies lointaines, leur revenaient à l'esprit, ont tremblé à la pensée des périls dont leurs maîtres étaient assaillis, périls sur terre et sur mer[1], du fait des voleurs, du fait de leurs concitoyens eux-mêmes !

Qui contesterait que ces *grandi*, *milites et mercatores*, de Sienne, qui, au XIIIe siècle endurèrent tant d'épreuves pour leurs familles, leurs compagnies et leur ville, ne servirent pas plus utilement la société que ces barons de France ou d'Angleterre qui passaient leur temps à chasser au faucon ou à courre, ou à pourfendre leurs adversaires ? C'eût été pour Sienne un grand bien que ses nobles poursuivissent leurs entreprises, accroissant sans cesse la richesse de leur cité, dotant ses institutions d'une partie du fruit de leur labeur et de leur activité, plutôt que de se prendre sur le tard d'un mépris ridicule pour le négoce et de laisser leur débordante énergie s'épuiser en vendettas et en interminables luttes de factions.

[1] On trouve aux archives de Venise la relation du meurtre, en pleine mer, d'un négociant italien revenant d'Angleterre ; il s'embarqua à Boston pour la Flandre et fut assassiné par les matelots anglais qui lui volèrent ses marchandises. Cf. *Calendar of State Papers, Venice*, vol. I, 1202-1509 ; Londres, 1864, p. 3, 4.

CHAPITRE IV

LA LUTTE CONTRE LES NOBLES

Les Siennois étant, comme nous l'avons vu, une nation de marchands, leur politique étrangère devait donc s'inspirer de raisons commerciales. D'une part, ils tenaient à mettre leurs négociants à l'abri des pillards le long des grandes routes conduisant, au nord et au sud, vers Rome, Pise et Grosseto ; de l'autre, ils aspiraient à libérer leur trafic du lourd fardeau des taxes écrasantes dont le frappaient les cités voisines et les grands seigneurs féodaux.

Pour atteindre ce double but, la Commune se vit obligée de réduire la grande noblesse terrienne dont les châteaux encerclaient son *contado*, et d'autre part de soumettre à sa suzeraineté les cités de Montepulciano, Montalcino et Grosseto.

Les grands feudataires, ainsi que ces villes, opposèrent, on le conçoit, une vive résistance à la politique de Sienne. Cependant, ni les uns ni les autres ne lui auraient tenu tête avec autant d'opiniâtreté, s'ils n'y avaient été incités, encouragés et aidés sans répit par sa jalouse rivale, Florence. Au cours de la longue lutte qui mit aux prises les deux républiques, Florence fut constamment l'agresseur. Il est certain que les Siennois n'aimaient pas les Florentins, mais l'hostilité contre Florence ne constituait pas le principe directeur de leur politique ; les Florentins au contraire eurent toujours en

tête cette idée, d'entraver par tous les moyens le développement commercial de Sienne, de déloger ses négociants de la position solide qu'ils occupaient sur les grands marchés de l'Europe et principalement à Rome. Pour arriver à ce résultat, ils cherchaient à commander directement ou indirectement la grande Via Francigena, au nord comme au sud du territoire siennois qu'elle traverse : ils s'efforcèrent de tenir la clé de la route qui va de Sienne à la vallée de la Chiana ; un moment ils tentèrent même, avec l'aide des Aldobrandeschi, de s'assurer la maîtrise des ports de la Maremme toscane. Cette politique ne les empêchait pas, malgré les principes démocratiques qu'ils affichaient, de défendre jalousement les privilèges de petits tyrans comme les Aldobrandeschi, les Ardengeschi, et les Visconti de Campiglia, et ils s'évertuaient sans cesse à frustrer les efforts faits par les Siennois pour rompre la chaîne féodale qui les enserrait.

Ce sont précisément ces efforts des Siennois que nous nous proposons de retracer à grands traits, avant d'aborder l'histoire des guerres des deux républiques rivales. Nous verrons comment Sienne finit par avoir raison de ces seigneurs, dont la puissance malfaisante, si hostile à ses intérêts commerciaux, avait été entamée mais non détruite au temps du régime épiscopal.

Sienne souffrit plus que toutes ses voisines du bon plaisir tyrannique des nobles terriens, cela à cause de sa position géographique. Au sud de son territoire s'étendait une contrée montagneuse et sauvage, beaucoup plus boisée qu'elle ne l'est de nos jours. A l'ouest et au sud-ouest, c'était la Maremme, fiévreuse, inculte et déserte. Aucune de ces régions ne possédait de plaines larges et riches, susceptibles de recevoir une population d'artisans importante. Ainsi advint-il que la féodalité, bientôt dis-

paruc de la plaine lombarde et de l'ample et fertile vallée de l'Arno, survécut longtemps sur les confins méridionaux et occidentaux du *contado* siennois. Sur les pentes abruptes du mont Amiata, au fond des vallées étroites de la Merse et de l'Ombrone, dans les bourgs désolés et en ruines du littoral toscan où sévissait la malaria, la féodalité trouva un refuge approprié. Là, pas de classe moyenne naissante qui pût tenir en échec les nobles ou les menacer; seule, une population rurale trop déprimée pour offrir une résistance aux brutales exigences féodales. On y pouvait chasser à cœur joie le daim et le sanglier. Et, dans ces vallées tortueuses, voleurs de chevaux et maraudeurs de noble naissance trouvaient un refuge sûr, au retour de leurs incursions dans les campagnes voisines. Enfin, c'était ce genre de pays si difficile à conquérir, lorsqu'il est défendu par un ennemi courageux et mobile, habitué à vivre au grand air, connaissant chaque pouce du terrain et qui apporte dans la lutte l'agilité et l'œil exercé du chasseur de carrière. Si l'Église n'avait employé les armes dont elle disposait contre la tyrannie des grands feudataires, la jeune Commune aurait bien risqué périr au berceau ; et même, une fois leur pouvoir malfaisant entamé par l'évêque, qui sait si ces nobles n'auraient pas triomphé encore, s'ils avaient su s'entendre entre eux.

Les Siennois envisageaient dans toute leur gravité les dangers et les difficultés de leur situation; tant que dura leur longue lutte contre la noblesse, ils agirent avec une opiniâtreté, une habileté et un sang-froid merveilleux. On ne saurait véritablement trop faire l'éloge de leur politique au XIIe et au XIIIe siècle jusqu'à la journée de Montaperti; de même qu'on ne peut guère la condamner avec trop de sévérité au cours des siècles suivants. Quelle infinie patience dans leur lutte contre des ennemis

toujours en éveil ! Quelle infatigable application à guetter et à saisir toutes les occasions d'accroître leur puissance ; satisfaits, un jour, d'acquérir une piazza dans telle ville seigneuriale, d'acheter, un autre jour, un lambeau de territoire à tel noble en mal d'argent, ou encore d'arracher un allègement de redevance à tel comte en quête de leur aide militaire ; ne poussant jamais trop loin leur avantage, endurant, le cas échéant, une injustice ou un dommage en silence, attendant l'occasion propice pour châtier l'offenseur ; se servant d'abord de l'évêque comme instrument pour arriver à leurs fins, puis de l'Empereur ; plus tard, quoique officiellement gibelins, s'alliant à une cité guelfe pour abattre la puissance de leurs plus terribles voisins, les fiers comtes de Santa Fiora. Dans le *Caleffo Vecchio* et le *Caleffo dell'Assunta*, ces inestimables archives de la politique siennoise qui ont survécu jusqu'à nos jours, on peut lire en détail le récit véridique des circonstances où la Commune déploya sa sagesse et sa patience.

Au nombre des nobles dont la puissance constituait un danger pour l'expansion du commerce siennois, les Ardengeschi comptaient parmi les plus importants. Leur frontière s'avançait originairement à quelques kilomètres seulement de la ville ; leurs turbulents partisans troublaient sans cesse de leurs incursions la sécurité des confins sud-occidentaux de son territoire. En outre, leurs forteresses commandant la route qui conduisait par la vallée de la Merse à Grosseto et aux ports de la Maremme, ils avaient accoutumé d'extorquer des marchands qui l'empruntaient d'onéreuses redevances. Au XIIe siècle donc, la jeune Commune se mit à l'œuvre pour refréner l'arbitraire des Ardengeschi. Les bourgeois gagnèrent un premier et modeste succès en 1156, lorsqu'avec l'aide de leur seigneur-évêque, ils contraignirent

cette famille à vendre la forteresse quasi inexpugnable d'Orgia. Deux ans plus tard, ils obtinrent que l'Empereur fit défense à tous seigneurs féodaux de réparer ou bâtir aucun château dans un rayon de 20 kilomètres autour de leur ville, interdiction qui visait spécialement les Ardengeschi. Enfin, en 1179, ils étaient devenus assez forts pour obliger ces puissants comtes à jurer fidélité à Sienne et à s'engager à ne construire aucun château ni aucune forteresse dans les vallées de la Merse et de l'Ombrone sans le consentement de la Commune.

Les Ardengeschi, n'ayant pas tenu leur parole, se trouvèrent dès le début du siècle suivant en guerre ouverte avec Sienne ; mais ils furent vite réduits à demander la paix et à accepter des conditions plus dures que celles qu'ils avaient subies auparavant. Même après cette humiliation ils lui causèrent encore des difficultés ; mais dorénavant ils ne furent guère mieux traités que des criminels vulgaires par les magistrats civiques. Les sentences augmentèrent toujours de sévérité, jusqu'au jour où un podestat de Sienne, « le noble Messer Barone dei Mangiadri », déclara que, s'il s'emparait d'un de ceux qui se rendraient coupables d'un vol ou d'un délit, il lui infligerait une amende ruineuse, sinon il l'exposerait plusieurs heures, enchaîné comme un mâtin, sur la place publique, pour le faire ensuite chasser à coups de fouet à travers la ville et finalement bannir du territoire. La houssine du bourgeois cinglait le dos du noble[1] !

Proches voisins des Ardengeschi, les Pannocchieschi empêchaient aussi le libre accès de la Commune à la côte toscane. C'était une race turbulente, jamais en repos ; le moins célèbre d'entre eux n'était pas « le magnifique chevalier » Nello, voleur, maraudeur, assassin, le mari

[1] Rondoni, *Sena Vetus*, Turin, Fratelli Bocca, p. 32.

ridiculisé [1] de cette Pia que le grand Florentin rencontra, avec d'autres « morts par violence » sur la montée escarpée du Purgatoire :

« Ricorditi di me, che son la Pia :
Siena mi fè, disfecemi Maremma :
Salsi colui che inannellata, pria
Disposata, m'avea con la sua gemma [2] »

Les Pannocchieschi, comme les Ardengeschi, se virent contraints de jurer fidélité à Sienne ; et, bien que souvent coupables de violences dans ce pays sauvage que dominaient leurs châteaux, ils nourrissaient une saine terreur de la Commune, dont ils étaient devenus obligatoirement citoyens, résidant à Sienne une partie de l'année.

Mais les plus puissants de tous les feudataires étaient de beaucoup les Aldobrandeschi, seigneurs de Santa Fiora et de maint autre château, issus d'un certain Ildeprando, qui fut comte de Roselle au xe siècle [3]. Leurs vastes domaines qui englobaient le mont Amiata et ses alentours, et tout le district qui s'étend à l'ouest jusqu'à la côte, comprirent même, un temps, Grosseto et Orbetello, Sovana et Pitigliano. La multitude de leurs forteresses faisait dire qu'ils en comptaient autant qu'il y a de jours dans l'année. Mais leur gîte habituel était Santa Fiora. Santa Fiora ! ce nid de vautours perché sur l'altier Amiata, que Dante considérait comme le symbole même de l'oppression féodale. Dans ce passage pathétique du *Purgatoire* où il appelle César en Italie pour châtier les

[1] Cf. Aquarone, *Dante in Siena*. Città di Castello, 1889, pp. 71-84 ; de même une lettre de feu M. Banchi dans l'*Academy* du 19 juin 1886.

[2] Dante, *Purg.*, V, 133-136. « Souviens-toi de moi, je suis Pia : Sienne me fit, la Maremme m'a détruite : il le sait, celui qui, en m'épousant, avait passé à mon doigt l'anneau orné de pierreries. »

[3] L'origine, lombarde ou salique, des Aldobrandeschi fait encore l'objet de discussions. On les trouve mentionnés pour la première fois avec la qualité de comtes palatins en 1163.

tyrans et apporter la paix et la justice au pays opprimé, il lance cette adjuration passionnée :

> « Vien ! crudel, vieni, e vedi la pressura
> De' tuoi gentili, e cura lor magagne
> E vedrai Santa Fior, com'è sicura[1] ».

Terrible en effet, l'oppression de ces comtes palatins d'Empire. Leurs gens ravageaient impunément toute la campagne autour d'Amiata, la tenant dans un perpétuel état d'alarme. Les monastères mêmes n'étaient pas à l'abri. Et, bien que les comtes manifestassent parfois de la frayeur devant les anathèmes de l'Église, certains parmi leur suite ne craignaient ni Dieu ni homme. Tel, le terrible Giovagnolo qui, un jour, suivant Fra Filippo de Sienne, fit exécuter un par un cent prisonniers par un vieillard débile, se rassasiant les yeux pendant tout ce temps de leur terreur et de leur agonie. Giovagnolo mourut comme il avait vécu : se soulevant sur sa couche, le moribond cria au prêtre venu pour le confesser qu'il ne s'abaisserait jamais jusqu'à s'adresser à Dieu en suppliant. « Je me doute bien, disait-il, qu'il ne se mettrait pas à ma merci. Pourquoi me mettre à la sienne ? » Et il trépassa en blasphémant ainsi le Tout-Puissant. Les comtes n'en ordonnèrent pas moins qu'on fît reposer le corps de leur fidèle favori en terre sainte, dans l'église abbatiale de Santa Fiora. Mais son autre maître, le Prince des Tempêtes, qu'il avait toujours loyalement servi, contremanda — suivant le mot du moine de Lecceto — les ordres de celui qui n'avait été que son maître terrestre. En vain les religieux aspergèrent-ils la tombe d'eau bénite ; en vain y placèrent-ils le symbole sacré de la Passion

[1] Dante, *Purg.*, VI, 109-111. « Viens, cruel, viens et vois l'oppression de tes concitoyens : venge leurs injures et tu sauras comme le séjour de Santa Fiora est tranquille. »

pour écarter les esprits mauvais, à peine l'office des morts était-il achevé qu'un orage terrible éclata sur le sanctuaire profané. Pendant trois jours et trois nuits, on entendit, dominant le fracas du tonnerre et le grondement de la rafale, les cris des âmes damnées et le rire horrible de leurs persécuteurs. L'église enténébrée semblait remplie de diables. Ce tumulte ne s'apaisa que lorsque le corps du blasphémateur eut été exhumé et rejeté hors de l'enceinte sacrée[1].

Voilà donc à quel despotisme cruel les Siennois allaient s'attaquer afin de rendre les grandes routes sûres et libres à leur commerce, de mettre un terme au brigandage des gens du comte, et de s'affranchir du *pedagium* et du *taloneum* que les Aldobrandeschi exigeaient des négociants traversant leur territoire.

Les donjons de ces tyranneaux commandaient les deux grandes routes du sud. Avec le pays de Grosseto, ils tenaient les approches des ports de la Maremme ; avec la vallée de l'Orcia, la Via Francigena, grande route de Rome.

Dès l'année 1151, les Siennois conclurent avec les Grossétans un traité qui leur donnait libre passage à travers leur ville ; un demi-siècle plus tard, ils se liguèrent en outre avec Orvieto la guelfe, dans le but de forcer les Aldobrandeschi à céder à leurs revendications. La combinaison réussit : le comte de Santa Fiora vit qu'il ne lui restait qu'à se soumettre d'aussi bonne grâce que possible. En 1203 donc, domptant son orgueil, il se rendit à Orvieto où, en présence des habitants de la ville, il jura fidélité à leur Commune, s'engageant à ne plus frapper de taxes ses marchands. Deux consuls de Sienne assistaient à la cérémonie ; dans son serment, l'Aldobran-

[1] Fra Filippo da Siena, *Gli Assempri*, publ. par D. F. C. Carpellini, Sienne, Gati, 1864, ch. 34, pp. 114-119.

deschi reconnaissait expressément la dette d'honneur et de respect qu'il contractait envers leur cité.

En 1216 le comte Aldobrandini Aldobrandeschi se vit obligé de souscrire à des conditions encore plus dures à l'égard des Orviétans. Il fut contraint de leur transférer tous ses domaines depuis le mont Amiata jusqu'à l'Albenga, et d'instituer la Commune son héritière, au cas où il mourrait sans laisser de souche légitime.

D'ailleurs les succès de son seigneur, l'Empereur, n'améliorèrent guère la situation du comte de Santa Fiora. Bien que confirmé dans sa dignité de comte palatin de Toscane, il ne put se dégager de la griffe des Communes. Il réussit bien, du temps de la prépondérance gibeline, à desserrer un peu les liens qui l'assujettissaient à Orvieto la guelfe, mais pour tomber de plus en plus sous le joug de Sienne l'impériale : le 2 octobre 1221, il se vit contraint de conclure avec Sienne un traité stipulant qu'il n'écraserait plus de taxes ses marchands, qu'il lui verserait un tribut annuel, qu'il lui prêterait secours en cas de guerre et qu'enfin il résiderait dans ses murs au moins un mois par an[1].

En même temps il crut habile de rendre aux Grossétans leur liberté ; c'était les livrer aux mains des Siennois qui n'attendaient depuis longtemps qu'une occasion favorable pour châtier leur mauvaise foi et leur insolence, et s'assurer d'une ville commandant une grande partie du littoral toscan.

Les Siennois donc, résolus à poursuivre leur avantage, ne furent que plus fortifiés dans cette résolution, lorsqu'ils virent les gens de Grosseto répondre par des insultes et des menaces à leur mise en demeure. L'été de 1224, l'armée siennoise se mit en campagne, avec le podestat à

[1] Arch di Stato, Sienne. *Capitoli*, Num. d'ord. 13-14 ; aussi *Caleffo Vecchio*, c. 122[t], 125.

sa tête. « Oncques, dit le chroniqueur[1], ne vit plus belle armée. Leurs boucliers, cuirasses et pavillons faisaient resplendir tout le pays à l'entour, en sorte qu'il apparaissait un autre Paradis. »

Ils brûlaient d'une telle impatience de prendre la ville, qu'ils ne voulurent pas observer les règles qui présidaient habituellement à la conduite des sièges au Moyen Age. Sitôt arrivés devant Grosseto, ils essayèrent de l'emporter d'assaut incontinent ; et, malgré la défense héroïque de ses habitants, ils réussirent dans leur dessein. « Avec l'aide de Dieu, poursuit le chroniqueur, le podestat triompha grandement, entrant avec son armée dans la cité et emmenant à Sienne tous les hommes qui s'y trouvaient... A leur retour, pour célébrer cette victoire, on festoya abondamment, on alluma des feux de joie et les boutiques fermèrent autour du Campo. »

Les Siennois imposèrent aux vaincus des conditions fort dures. Notamment ils ne pourraient dorénavant réparer les murailles et douves de leur ville sans l'assentiment formel des magistrats de Sienne ; aucun marché ne pourrait se tenir à Grosseto ni aux environs le samedi, jour de marché des Siennois ; seules, les mesures siennoises y auraient cours pour le débit de l'huile, du vin et des draps[2].

C'est ainsi que les Siennois réussirent à soumettre la Maremme et à y assurer leur libre commerce. Cependant, comme ils éprouvaient encore de temps à autre des dommages du fait de vassaux des Aldobrandeschi dont les

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Cron. senesi d'autore ignoto ;* Collection de manuscrits Bichi. Le ms. est une copie faite au XVIIIe siècle de la chronique du XIVe. Paoli, l'une des autorités les plus compétentes d'Italie en matière de paléographie, ne mit jamais en doute leur authenticité qui, d'ailleurs, n'a jamais été discutée.

[2] Arch. di Stato, Sienne. *Pergameno delle Riformagioni*, 27, 28, 30 septembre et 1er, 2, 5 octobre 1224.

châteaux-forts commandaient la grand'route de Grosseto, ils dépêchèrent en 1250 vers la Maremme une armée qui s'empara de tous ces nids de pillards. Ayant ainsi rendu sa sécurité à la route de la côte, ces troupes firent demi-tour, puis, remontant la vallée de l'Orcia, occupèrent Castiglione et Selvena, tenant ainsi la Via Francigena au point où elle coupait, au nord-est, les limites du territoire des Aldobrandeschi. Aldobrandino se vit contraint de solliciter la paix ; et sa maison, bien qu'elle continuât à causer parfois des difficultés, ne recouvra jamais son ancienne situation.

Une seule fois elle tenta de regagner sa suprématie d'autrefois : voyant les Siennois paralysés par une guerre avec Florence, Umberto Aldobrandeschi[1], qui, contrairement aux traditions de sa famille, s'était fait guelfe par haine pour Sienne gibeline, crut l'occasion bonne pour essayer de reconquérir quelques-uns de ses châteaux-forts de la Maremme. Son cousin Aldobrandino se sépara de lui et conclut pour son propre compte un pacte avec Sienne ; mais Umberto persista obstinément dans sa détermination de se venger d'elle. Il fit saisir ses ambassadeurs et menaça d'envahir les terres de son cousin, puis, organisant des embuscades pour dépouiller tous ceux qui suivaient la route de Grosseto, il établit un régime de terreur dans la portion de la Maremme qu'elle traverse. La Commune enfin décida de se débarrasser de lui à tout prix. Andrea Dei nous rapporte qu'elle soudoya deux moines pour l'étouffer au lit, dans son château de Campagnatico[2] ; mais l'historien des Aldobrandeschi, Berlinghieri, refuse d'ajouter foi à ce récit. La version, d'ailleurs plus vraisemblable, que donne de ce drame un

[1] Dante, *Purg.*, XI, 50-72.

[2] Andrea Dei, *Cronica*, dans Muratori, *Rerum Ital. Script.*, T. XV, c. 28.

autre chroniqueur est corroborée par des témoignages documentaires[1].

Il raconte que Campagnatico, surpris par un parti siennois, fut emporté d'assaut et qu'Umberto refusa de se rendre. « Avant de mourir, il massacra beaucoup de gens ; car il revêtit son harnois et traversa à cheval la cour du château, comme un dragon. A ce moment un homme lui lança un épieu qui frappa le coursier à la tête : la bête tomba raide morte, le choc lui ayant fait jaillir la cervelle. » Cependant le comte continua à se battre jusqu'au moment où ses assaillants « lui assénèrent sur le crâne un coup de masse d'armes, ce qui le fit quitter ce monde. »

[1] Arch. di Stato, Sienne. Le document est exposé dans les vitrines des Archives, il fait partie de la *Mostra Dantesca*. Voir aussi *Omaggio al IV. Congresso storico italiano della R. Accademia dei Rozzi*, Sienne, Imprimerie des Sourds-Muets, 1889.

CHAPITRE V

LA LUTTE AVEC FLORENCE

L'ennemie la plus puissante et la plus opiniâtre de Sienne ne fut pas cependant l'aristocratie terrienne, sur ses confins méridionaux, mais sa rivale commerciale, la Commune de Florence. Les guerres nombreuses et sanglantes qui firent rage entre les deux cités aux XIIe et XIIIe siècles, furent suscitées quelquefois par les différends qui ne peuvent manquer de surgir entre deux États voisins et ardents, nourrissant des ambitions bien définies, mais dont les frontières le sont beaucoup moins ; d'autres fois aussi, mais beaucoup moins souvent, elles provinrent de ce que Florentins et Siennois avaient adopté sur des questions importantes de politique étrangère des vues contradictoires. Mais, nous le répétons, la plupart du temps elles trouvèrent leur source dans la rivalité commerciale aiguë des deux jeunes républiques.

Sienne commandait les grandes routes vers Rome. Très en faveur auprès de la Curie et bien vus des citoyens de la Ville Éternelle, ses financiers, dont leur titre de banquiers de la papauté affermissait le crédit, concurrençaient avec succès les Florentins sur d'autres places. « Delenda est Sena » fut toujours le mot d'ordre populaire chez les négociants des bords de l'Arno.

On est fort incertain sur l'époque où commença cette série de luttes. Tommasi rapporte que les premiers désaccords des deux Communes s'élevèrent à propos du

château de Staggia, position stratégique importante près de l'entrée du Val d'Elsa, dont le voyageur entrevoit aujourd'hui les ruines pittoresques par la portière du train qui l'emmène de Poggibonsi à Sienne. Quoi qu'il en soit, elles guerroyaient déjà en 1141, date à laquelle les Florentins ravagèrent le pays jusqu'aux portes de leur rivale. Quatre ans plus tard, s'il faut en croire les chroniqueurs locaux, les Siennois prirent leur revanche, par la victoire de Montemaggio qui leur permit d'étendre leur territoire presque jusqu'à Poggibonsi. Enhardie par ce succès, Sienne poursuivit ses efforts en vue de reculer ses frontières jusqu'aux abords du Val d'Elsa ; et en 1156 elle réussit enfin à prendre pied à Poggibonsi même : elle recevait du comte Guido Guerra le huitième du château-fort et concluait une alliance défensive avec les habitants.

Les Florentins, désireux par contre de posséder tout le Val d'Elsa, convoitaient Semifonte[1], forteresse importante près de Certaldo et s'efforçaient de déloger les Siennois de la position qu'ils occupaient à Poggibonsi ; mais, pour acharnés qu'ils fussent à vouloir commander la Via Francigena, au nord du territoire de Sienne, ils étaient encore plus impatients de la tenir là où elle sortait du *contado* siennois vers le sud. Le principal objet de cette politique, comme nous l'avons déjà indiqué, était de tenir la clef de la grand' route de Rome de même que la chaussée moins importante du Val de Chiana. Ils cherchèrent en conséquence à s'allier avec Montalcino et Montepulciano, entretenant continuellement dans ces villes une agitation contre Sienne : leur appui fidèle permettait aux Florentins de frapper de lourdes taxes les marchandises siennoises et de faire passer les leurs en toute sécurité et franchise.

[1] Semifonte avait une grande importance stratégique : elle menaçait Florence sur sa frontière sud-ouest.

Les Siennois regardaient naturellement la politique de Florence comme injustifiable et inique. Ils soutenaient que, depuis les temps anciens, Montepulciano appartenait à leur territoire et cette revendication était considérée comme bien fondée dans les cours impériales; ils se tenaient en outre pour légitimes suzerains de Montalcino. Les deux villes étant très éloignées des limites territoriales de Florence, ils estimaient que cette dernière ne pouvait se prévaloir d'aucun droit pour s'immiscer dans des différends surgissant entre eux et leurs sujettes rebelles.

En 1174 Sienne tenta sans succès de s'emparer de Montepulciano : son armée défaite par les Florentins, elle fut contrainte après de longues négociations d'accepter d'humiliantes conditions de paix. Non seulement les Siennois durent promettre de prêter aide à Florence dans toutes les guerres, sauf contre l'Empereur, mais encore leur fallut-il abandonner aux vainqueurs la moitié des possessions acquises à Poggibonsi[1].

Pendant tout le cours du dernier quart du siècle, la puissance et l'influence de Florence continuèrent de croître. Frédéric Barberousse et Henri VI firent subir, il est vrai, des arrêts temporaires à son ambitieuse politique, mais sans qu'il en résultât d'effets durables : les Hohenstaufen ne parvinrent jamais à lui imposer leur suzeraineté avec quelque continuité. Néanmoins les efforts tentés par l'Empereur pour exercer sa juridiction sur le territoire florentin par l'intermédiaire d'un podestat dévoué à ses desseins, bien que toujours finalement déjoués, ne laissaient pas de causer constamment soucis et difficultés à l'ambitieuse jeune Commune. Aussi, à la mort d'Henri VI, le 28 septembre 1197, les Florentins se

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 9t, 12.

déterminèrent-ils à tenter un effort pour prévenir le retour de toute immixtion impériale.

A cet effet ils constituèrent aussitôt une ligue des villes toscanes, dont le but avoué était d'assurer à chacune des alliées le droit de gouverner son propre territoire en vassale directe du Saint-Empire, sans l'intervention d'un podestat impérial, marquis ou comte palatin[1]. Pour une fois les villes toscanes se trouvèrent donc unies : Sienne et Arezzo, Lucques et Volterra, Poggibonsi et San Miniato acceptèrent les propositions de Florence ; des délégués de toutes les parties contractantes se lièrent par serment à Castelfiorentino, le 4 décembre 1197 ; les comtes Guidi et Alberti eux-mêmes entrèrent dans l'alliance. Pise et Pistoie, il est vrai, se tenaient à l'écart, mais n'étaient pas hostiles.

Il apparut bientôt que les Florentins ne se contenteraient pas simplement de garder ce qu'ils possédaient : aspirant depuis longtemps à s'emparer de Semifonte dans le Val d'Elsa, ils entreprirent de mettre ce projet à exécution. Redoutant surtout de l'opposition de la part de Sienne, qui naturellement ne pourrait voir d'un bon œil les progrès de Florence dans la direction de ses frontières septentrionales, ils offrirent aux Siennois, en échange de leur neutralité, de les laisser s'emparer librement de Montalcino. Satisfaits de ce dédommagement, leurs rivaux accédèrent à la proposition[2] : c'est ainsi que Florence acquit Semifonte et que Sienne prit possession de Montalcino qu'elle emporta d'assaut et dont elle rasa les murailles et les tours.

Mais voilà que les Siennois, mis en goût par la prise de Montalcino, décidèrent de s'emparer également de

[1] Ficker. *Forschungen zur Reichs und-Rechtsgeschichte Italiens*, Innsbruck, 1868-74, vol. IV, pp. 242-246.

[2] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 29[t], à la date du 29 mars 1201.

Montepulciano ; cela, les Florentins ne pouvaient le permettre. Ces derniers se mirent donc en quête d'un prétexte pour chercher querelle à leurs nouveaux alliés. Celui auquel finalement ils s'arrêtèrent ne valait pas cher, mais il était encore assez bon pour leurs fins : ils s'avisèrent de revendiquer Tornano, château-fort situé à treize kilomètres au nord-est de Sienne. En vain les Siennois protestèrent-ils qu'il ne leur appartenait pas de céder Tornano, propriété de seigneurs indépendants, simplement alliés à la Commune, les Florentins se préparèrent immédiatement à envahir leur territoire.

Les deux cités se décidèrent toutefois, en dernier recours, à soumettre leurs différends à un arbitrage et choisirent pour les départager le podestat de Poggibonsi. Ce dernier rendit sa sentence le 4 juin 1203 : les Siennois devaient renoncer à tous leurs droits sur Poggibonsi ; la frontière de Florence était portée à moins de dix kilomètres de leur ville[1]. Malgré l'injustice notoire de cette décision, les Siennois décidèrent de s'y conformer, tout en pourvoyant à la défense de leurs frontières réduites en fortifiant Monteriggioni et Querciagrossa.

Loin de se montrer satisfaite, l'insolence des Florentins s'accrut de cette soumission et, bien que professant toujours une entière fidélité au texte de leur traité, ils conclurent un pacte secret avec les gens de Montepulciano, persuadant à ceux-ci de renouveler avec eux leur alliance offensive et défensive contre Sienne[2]. La patience des Siennois étant alors à bout, ils adressèrent une protestation indignée au Conseil de la ligue : cette assemblée se réunit pour entendre leurs doléances et, après avoir recueilli les témoignages contradictoires, décida

[1] Arch. di Stato, Sienne, *Caleffo Vecchio*, c. 39[t], 41.

[2] Villari, *The Two First Centuries of Florentine History*, traduit par Linda Villari, Londres, Fisher Unwin, 1894, vol. I, pp. 166, 167.

que Montepulciano appartenait de droit aux Siennois. Mais les Florentins, bien que promoteurs de l'alliance, ne tinrent pas le moindre compte de cette sentence : la ligue avait secondé leurs desseins ; en trompant ceux-là mêmes qu'ils y avaient fait entrer, ils les avaient fait servir à la réalisation de plusieurs de leurs projets les plus chers ; maintenant, avec une effronterie cynique, ils ne se donnaient même plus la peine de masquer leur véritable but à leurs dupes furieuses[1]. Ils avaient acquis Semifonte et d'autres possessions ; mais, s'ils pouvaient les en empêcher, ils ne laisseraient pas les Siennois mettre la main sur Montepulciano et Montalcino. Peu leur importait que, de l'aveu des légats impériaux, Montepulciano eût toujours fait partie, de droit, du *contado* siennois, ou que les représentants des autres villes de Toscane se fussent prononcés en faveur de Sienne : Florence n'avait jamais, en réalité, perdu un instant de vue son ancienne politique.

Pour en finir, en l'année 1207, les Siennois résolurent de faire triompher leurs droits par la force des armes et d'emporter d'assaut Montepulciano. De leur côté, afin de créer une diversion, les Florentins s'avancèrent alors avec leur *carroccio*[2] dans la Berardenga et mirent le siège devant Montalto, château-fort situé à quelque vingt kilo-

[1] Villari, *op. cit.*, pp. 159, 167. Le récit de Villari est sur ce point aussi clair qu'impartial.

[2] Le *carroccio*, ou chariot de guerre, bas et lourd, monté sur des roues massives extrêmement fortes, était traîné par des bœufs et portait une cloche. L'évêque de la ville, à qui il appartenait, y dressait un autel au moment où les citoyens commençaient une bataille. Au centre du *carroccio* se dressait un mât élevé, appelé *antenna*, auquel flottait l'étendard de la ville ; au sommet de l'*antenna*, on fixait une effigie du patron de la ville, ou bien un crucifix ou un Christ, les bras étendus comme pour bénir l'armée. Le chef de la milice prenait place avec ses officiers auprès du *carroccio* autour duquel prêtres et moines priaient pour le succès de leurs armes. Le *carroccio* joua un rôle important dans la stratégie italienne : c'était le point de ralliement des troupes bourgeoises. Cf. Lanzani, *Storia dei Comuni Italiani dalle origini al* 1313, Milan, Vallardi, 1882, lib. II, cap. II, p. 101.

mètres à l'ouest de Sienne. Les Siennois marchèrent à leur rencontre : un combat extrêmement opiniâtre et sanglant s'ensuivit qui se termina par une victoire complète des envahisseurs. Il se fit un terrible massacre de Siennois : tentes et bannières, le *carroccio* lui-même, tout fut perdu. Quand la nouvelle du désastre arriva à Sienne, un grand nombre de femmes se mirent en route vers le champ de bataille pour rechercher qui le corps d'un mari, qui d'un fils ou d'un fiancé. La cité tout entière était plongée dans le deuil et la désolation.

Le printemps suivant, l'armée florentine ravagea de nouveau le *contado* siennois; mais le 6 octobre, sur l'intervention des gens de Poggibonsi, on finit par arrêter des conditions de paix. Sienne dut s'engager à ne pas attaquer Montepulciano et à renoncer à ses possessions de Poggibonsi; à ces conditions, les Florentins consentirent à rendre leurs prisonniers et les forteresses prises au cours de guerre. Pendant les quinze années qui suivirent ce traité, la paix régna entre les deux rivales; durant cette période, Sienne fortifia sa situation à maints égards : elle s'assujettit plus complètement plusieurs grands feudataires et réussit à s'assurer des plus importantes places fortifiées commandant les routes du sud et du sud-ouest.

En 1212, les gens de Montalcino se virent contraints de jurer fidélité à la Commune et de s'engager à lui verser un tribut annuel. L'année suivante, les Cacciaconti et les Scialenghi se trouvant réduits à l'obéissance, de nombreux châteaux passèrent ainsi sous la domination de Sienne. Finalement en 1216 les Orviétans et les Siennois réussirent, comme nous l'avons vu, à abattre le clan puissant des Aldobrandeschi. Toutes ces mesures tendaient à rendre plus sûre la route de Rome; la politique de Sienne atteignit bien le but qu'elle visait : au

cours de cette période, son commerce extérieur s'accrut énormément ; ses négociants réalisaient de gros bénéfices à Rome, en Angleterre et en Champagne ; chaque année, la cité devenait plus riche et plus prospère.

Peu de temps après son couronnement, Frédéric II confirma les privilèges de la Commune ; et, bien qu'il dépouillât les Siennois de leurs droits sur Poggibonsi, pour faire de cette ville une place forte d'Empire, comme San Miniato al Tedesco, son intention n'était pas d'affaiblir Sienne, mais plutôt de dresser une barrière impériale contre de nouveaux progrès de Florence dans le Val d'Elsa. Dans le même but, encourageant les loyales cités de Toscane à se grouper, il fut l'instigateur d'une alliance entre Poggibonsi et Sienne.

Au couronnement de Frédéric, en 1220, les ambassadeurs pisans et florentins se prirent de querelle à propos d'un bichon. « Le diable, dit Villani, devait se cacher dans la peau de ce petit chien. » Et, en vérité, de son point de vue, cette opinion n'était pas si déraisonnable, car, suivant le chroniqueur florentin, c'est de cette misérable dispute que sortit une guerre qui devait traîner plusieurs années en longueur[1]. Sienne s'y trouva un moment impliquée, mais, après la première campagne sérieuse, il semble qu'elle rappela ses contingents : ses hommes d'État s'avisèrent en effet que, les armées de Florence se trouvant suffisamment occupées ailleurs, l'occasion était bonne pour réaliser des projets qu'ils caressaient depuis si longtemps : c'est dans ces conditions que les Siennois réussirent à s'emparer de Grosseto, et à assurer plus complètement

[1] Arias a montré que la véritable cause de la lutte était la rivalité commerciale des deux républiques. « L'inimitié des cités rivales, dit Villani, faisait de n'importe quel incident un prétexte à l'effusion du sang. » Voir Arias, *I Trattati Commerciali della Repubblica Fiorentina*, vol. I, Florence, 1901, pp. 31, 32 ; également Villari, *op. cit.* vol. I, 177.

leur pouvoir sur les vallées de la Merse et de l'Ombrone[1].

Enhardis par ce succès, ils décidèrent au printemps de 1228 de soumettre aussi Montepulciano; malheureusement les circonstances se prêtaient mal à leur tentative. Au plus pacifique des papes venait de succéder Grégoire IX, pontife vieux d'années mais jeune d'énergie et d'ardeur, professant pour tout compromis un mépris surhumain et presque héroïque. Le nouveau pape resta d'abord en termes d'amitié avec l'Empereur; mais ce bon accord ne pouvait, quoi qu'il advînt, durer longtemps et, lorsqu'à l'automne 1227, Frédéric fit demi-tour sur le chemin de la croisade pour laquelle il venait de partir, le conflit inévitable éclata. De ce jour, la Papauté ne visa plus que la ruine totale de la puissance des Hohenstaufen, but qu'elle poursuivit avec une indomptable opiniâtreté.

L'objet secret de sa politique apparut quand, l'année suivante, Frédéric se mit en route, pour de bon cette fois, pour la croisade : anathématisé naguère à cause de son retour, il se vit couvrir de nouveaux anathèmes à cause de son départ. Ce pape belliqueux prêcha la croisade contre un prince qui, arborant l'étendard de la croix, venait précisément de partir en guerre contre les infidèles. Les croisés de la papauté, rangés sous la bannière aux clefs de saint Pierre, engagèrent la lutte contre le vice-roi temporel de la chrétienté; les vieux cris de partis retentirent de nouveau de tous côtés : l'Italie entière bouillonna bientôt une fois de plus.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, les Siennois poursuivaient la réalisation de leurs projets sur Montepulciano. Au printemps de 1228, ils conclurent une alliance avec les Gibelins exilés de cette ville et

[1] Voir p. 47-48.

trois mois plus tard, afin d'obtenir l'appui des Orviétans, ils leur déléguèrent une ambassade pour leur rappeler la ligue qui les avait unis dès 1221[1]. Les Orviétans répondirent aux ambassadeurs par de bonnes paroles, se déclarant prêts à se conformer aux termes de leur ancien pacte ; en réalité, ils dissimulaient simplement pour gagner du temps : ils avaient déjà conclu une entente secrète avec Florence et Montepulciano, et, à peine les délégués de Sienne étaient-ils sortis de leurs murs, qu'ils signèrent un traité d'alliance avec les gens de Montepulciano.

Les Siennois leur déclarèrent immédiatement la guerre : pendant la campagne de 1228, le sort favorisa leurs armes, mais au cours de l'hiver des dissensions éclatèrent entre les citoyens; en outre, la défection du comte Aldobrandino Aldobrandeschi vint leur porter un coup. Aussi au printemps suivant, ne purent-ils opposer qu'une faible résistance à l'invasion des Florentins. Ceux-ci leur démolirent plus de vingt forteresses et ravagèrent leur *contado* jusqu'au pied de leurs murs[2] ; et leur marche victorieuse ne s'arrêta pas là, car, forçant la porte Camollia, ils pénétrèrent dans la ville jusqu'à San Pietro alla Magione.

Dans cette extrémité, l'imminence du péril commun ramena la concorde parmi les Siennois. Les factieux, oubliant leurs querelles criminelles, s'unirent pour bouter dehors les assiégeants; les femmes elles-mêmes prirent les armes, pour protéger leurs foyers et se défendre contre les outrages. Les Florentins furent refoulés. « Mais ils réussirent, dit le chroniqueur, à emmener à Florence beaucoup de belles femmes de con-

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 145t, 147.

[2] *Cronica Fiorentina*, chronique du XIIIe siècle publiée par Villari dans *The Two First Centuries of Florentine History*, vol. II, p. 50.

dition qu'ils forcèrent à devenir les maîtresses de leurs ravisseurs. »

Cependant, tandis que Sienne essuyait ces graves revers, son seigneur l'Empereur voyait la fortune lui sourire dans l'Italie méridionale; à l'heure du succès, il n'oublia pas ses loyaux Toscans : il dépêcha son légat, Gérald d'Arnstein, pour enjoindre à Montepulciano de reconnaître les justes revendications des Siennois. Mais les gens de cette ville s'y refusèrent : encouragés par les Florentins, ils firent la sourde oreille aux ordres impériaux, même lorsqu'ils se virent mis au ban de l'Empire. Peu après, Frédéric interdit aux Florentins d'attaquer les Siennois, injonction à laquelle ils passèrent également outre. En vain les condamna-t-il à payer de fortes amendes au trésor impérial et une indemnité importante à Sienne : il ne pouvait mettre ses menaces à exécution, et les rebelles le savaient. Finalement les Siennois comprirent qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes.

Redevenus unis, ils firent en 1232 une heureuse campagne. Le jour de la fête de saint Simon et saint Jude, ils atteignirent enfin le but de leurs efforts en s'emparant de Montepulciano et ils achevèrent leur victoire en dévastant le territoire d'Orvieto. Seule la venue de l'hiver mit un terme à leurs succès.

Sienne était maintenant disposée à accepter des conditions de paix honorables. Le Pape et l'Empereur, réconciliés en 1230 à San Germano, unirent d'ailleurs leurs efforts pour rendre sa tranquillité à l'infortunée Toscane. Quoique les Florentins fussent guelfes, le Pape s'accorda avec Frédéric pour reconnaître que Montepulciano et Montalcino appartenaient de droit à Sienne et que l'attitude de Florence ne pouvait aucunement se justifier. Il ne se contenta du reste pas de simples protestations : lorsqu'Orvieto et Arezzo, incitées par Florence,

refusèrent de suspendre les hostilités, Grégoire excommunia les trois cités guelfes. Mais ses anathèmes, comme le ban impérial, restèrent sans effet : les Florentins s'étaient faits guelfes, non pour soutenir la cause papale, mais pour arriver à leurs propres fins. Ils s'étaient alliés avec le Vicaire du Christ parce qu'ils y voyaient leur intérêt ; mais voilà qu'on ne leur permettait pas de tenir les cordons du sac, et Sienne gibeline se trouvait avoir encore une part plus importante dans la gestion des finances de la Curie. Ils poursuivraient donc la guerre tant qu'ils n'auraient pas humilié et amoindri leurs rivaux et forcé Sienne à accepter des conditions de paix qui mettraient dans leurs mains et dans celles de leurs alliés les clefs de la grande route romaine, ainsi que de celle conduisant à la vallée de la Chiana.

Pour y arriver, Florence était prête à employer tous les moyens. Ses bourgeois, qui se disaient démocrates, ne se firent pas scrupule de s'allier aux plus tyranniques despotes féodaux, sur les frontières du territoire siennois, Umberto Aldobrandeschi et Pepone Visconti de Campiglia. Ils excitèrent en outre les gens de Montalcino à se révolter contre Sienne, si bien que, vers la fin de 1233, ils les décidèrent à rompre le pacte solennel qu'ils venaient de conclure avec elle quelques mois seulement auparavant. Trois ans de suite, ils ravagèrent le *contado* ennemi [1], détruisant les récoltes, brûlant les maisons et massacrant les paysans ; ils transformèrent ainsi les belles campagnes environnant la ville en un désert affreux.

Les Siennois remportèrent toutefois un brillant succès avant que la famine et la peste, fidèles alliées de Florence, ne vinssent les décimer : en 1234, ils prirent

[1] *Cronica Fiorentina, éd. cit.*, p. 51.

Campiglia qu'ils mirent à sac et brûlèrent[1]. Mais leur joie ne fut pas de longue durée : leur territoire fut encore une fois dévasté par les Florentins qui ruinèrent quarante bourgades et villages, coupant les blés et les vignes, pour retourner chez eux après deux mois d'escarmouches, chargés de butin, à la tête d'un long convoi de captifs.

Cet automne sans moisson fut suivi d'un hiver rigoureux. La famine et la peste enlevèrent des centaines de victimes. Des bandes de loups, descendues des montagnes, venaient ravager les campagnes presque désertes. Les Siennois, malgré leur fond d'insouciante gaité, s'assombrirent de désespoir, en voyant la mort faucher tout autour d'eux. « Aux festins des noces, dit Tommasi, il leur fallait boire de l'eau, ce qui suffisait à leur enlever toute leur joyeuseté ! »

Enfin les bourgeois en furent réduits à un tel degré de misère qu'ils ne souhaitaient plus que la paix à tout prix. D'abord par l'entremise d'un frère mineur, puis par celle du cardinal de Préneste, on s'entendit sur les conditions[2]. Sienne renonçait à toute suzeraineté sur Montepulciano ; elle restituait à Orvieto tout ce qu'elle lui avait pris au cours de la guerre. Chianciano, forteresse importante sur la route du Val di Chiana, passait à la maison des Manenti ; enfin les Siennois devaient dénoncer leur alliance avec Poggibonsi et abdiquer de nouveau tous droits sur cette ville[3].

La fortune de Sienne était alors au plus bas, mais elle allait bientôt reprendre sa marche ascendante. La grande paix de 1235 préluda, pour les citoyens, à une nouvelle

[1] Cf. *Croniche Senesi*, chronique manuscrite du XIV[e] siècle, d'auteur inconnu, conservée à l'Archivio di Stato, à Sienne.

[2] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 199, 200, 201, 201[t].

[3] Arch. di Stato, Sienne, *Caleffo Vecchio*, c. 203, 203[t].

période d'essor commercial : c'est alors que bourgeois et artisans, dont la prospérité s'accroissait, voulurent avoir leur place dans le gouvernement. La lutte politique qui s'ensuivit ne semble avoir été ni longue ni sérieuse. Plusieurs membres de la vieille aristocratie, comme Aldobrandino di Guido Cacciaconti, firent cause commune avec le parti populaire qui ne tarda pas à triompher : une réforme de la constitution octroya au peuple des pouvoirs plus étendus dans l'administration de l'État. Entre 1233 et 1240, un Conseil composé de vingt-quatre citoyens, moitié nobles, moitié *popolani*, s'érigea en magistrature suprême de la ville [1]. C'est sous ce gouvernement que Sienne était destinée à atteindre l'apogée de sa grandeur : avec, à sa tête, des hommes comme Provenzano Salvani et Buonaguida Lucari, elle allait faire respecter et craindre son nom d'un bout à l'autre de l'Italie; et c'est la chute des *Ventiquattro* qui marquera le commencement de sa lente décadence.

Deux ans après la conclusion de la Grande Paix, Frédéric vainquit les cités guelfes du nord sur les champs sanglants de Cortenuova. Il envoya le *carroccio* de Milan, qu'il avait capturé, en présent à son allié, le sénat romain. En route, ce trophée traversa Sienne : il apporta aux Gibelins de Toscane, telle la colombe de l'Arche, un présage de l'affranchissement prochain. Ils y virent le signe que le flot du « guelfisme », après avoir inondé les terres, allait bientôt se retirer.

En janvier 1240, l'Empereur se rendit en personne à Sienne. Sa venue suscita un vif enthousiasme parmi sa population gibeline; cependant l'élan des habitants se refroidit un peu avec le temps, lorsqu'ils le virent

[1] Paoli, *I « monti » o fazioni nella Repubblica di Siena,* dans la *Nuova Antologia,* août 1891, fasc. XV, pp. 404-405.

accroître ses exigences en hommes et en subsides, et chercher en outre à réduire certains de leurs privilèges les plus chers. Une fois même, l'un des chefs de l'État, Provenzano Salvani, prononça des paroles qui touchèrent la fibre sensible chez tous ses concitoyens : il leur conseilla de ne pas se ruiner pour l'Empereur, mais de veiller à tirer profit de leur alliance avec lui. Le « gibelinisme » des Siennois était peut-être un peu moins à fleur de peau que le « guelfisme » des Florentins, mais les uns comme les autres mettaient toujours avant tout leurs intérêts commerciaux.

Les Siennois étaient surtout jaloux de préserver de toute réserve et restriction leur juridiction sur leur *contado :* ils protestèrent donc énergiquement contre la tentative que fit Frédéric pour imposer à leur territoire un podestat de son choix ; de même, ils se refusèrent à laisser rétablir, au profit des comtes palatins, les Aldobrandeschi, le droit de frapper leurs marchands de redevances.

La cause gibeline continuait donc à prospérer en Toscane, en dépit des anathèmes. Florence elle-même expulsa de chez elle la noblesse guelfe : nombre de *fuorusciti* tombèrent ainsi entre les mains de Frédéric qui en fit aveugler quelques-uns et jeter d'autres à l'eau dans des sacs. « Telle est, dit Marchionne di Coppo Stefani, la récompense que vous réservent les luttes de partis[1]. »

Mais, le 19 décembre 1250, l'Empereur mourut, ce qui changea complètement l'état des affaires. Les exilés guelfes revinrent à Florence et se mirent aussitôt à l'œuvre pour faire obstacle au développement du commerce siennois et favoriser l'expansion du leur. S'effor-

[1] Marchionne di Coppo Stefani, L. II, Rubr. 86. Cf. les *Delizie degli Toscani* de Fr. Ildefonso, Florence, 1776, t. VII, pp. 96, 97.

çant encore une fois d'obtenir pour leur république ce libre accès à la mer qui faisait depuis deux siècles l'un des principaux objets de la politique florentine, tout en cherchant à recouvrer indirectement la maîtrise du pays au sud de Sienne, ils finirent par s'aviser d'une combinaison qui leur permettrait, pensaient-ils, d'atteindre du même coup ces deux fins : leur Commune conclut avec le comte Guglielmo, celui des Aldobrandeschi qui appartenait au parti guelfe, un traité accordant aux Florentins libre passage à travers ses domaines vers Talamone et Portercole [1], espérant ainsi libérer leur commerce du lourd fardeau que leur imposait Pise par ses taxes excessives.

Le comte Aldobrandino Aldobrandeschi, chef de la principale branche de la famille, désavouant la politique de son cousin, renouvela son serment de fidélité à Sienne. Cependant la situation était grave pour les Siennois : Orvieto étendait déjà sa suzeraineté sur l'Albenga; si Florence prenait possession de ces ports, Grosseto et toute la Maremme toscane seraient bientôt perdus pour eux.

Heureusement la Commune menacée n'eut pas à chercher loin des alliés. Les Pisans, estimant qu'il serait contraire à leurs intérêts de laisser détourner le transit de la vallée supérieure de l'Arno, formèrent avec Sienne une ligue dans laquelle entrèrent Pistoie et Arezzo. Mais Florence de son côté ne restait pas non plus isolée ; la rivale maritime de Pise, Gênes, ainsi que Lucques et Orvieto, prirent parti pour elle.

La guerre éclata à l'automme 1251 et fut particulièrement désastreuse pour les cités gibelines. Les Siennois essuyèrent une série de défaites écrasantes et, après

[1] Cf. Fumi, *Trattato fra il comune di Firenze e i Conti Aldobrandeschi*, etc. dans *Arch. Stor. Ital.*, série III, vol. 23, pp. 218-222.

plus de deux années d'une lutte presque sans trêve, se virent obligés d'implorer la paix; mais, par un singulier retour de fortune, il advint que Sienne, quoique battue, obtint après tout ce qu'elle cherchait : la soumission de Pise ouvrant aux Florentins le chemin de la mer par la vallée de l'Arno, leur enthousiasme pour le projet d'utilisation des ports plus éloignés de la Maremme tomba et ils l'abandonnèrent même avec le temps.

Un court répit précéda la reprise décisive de ce long duel entre les deux cités. Après un siècle de luttes fréquentes dans lesquelles Sienne avait presque toujours eu le dessous, elle pouvait se féliciter de n'avoir pas manqué, en somme, les principaux objets de sa politique. Elle n'avait pas réussi, au vrai, à faire triompher ses droits sur Montalcino et Montepulciano ; mais elle avait soumis Grosseto et considérablement entamé la puissance de la grande noblesse terrienne. Elle avait ouvert à son trafic la route de la Maremme toscane et assis plus solidement sa domination sur la Via Francigena. Elle avait développé par contre-coup son commerce extérieur de façon importante et, quoique gibelins, ses fils restaient toujours banquiers de la Curie romaine. Sa propre liberté une fois conquise, le développement constitutionnel de la cité s'était dessiné jusqu'ici normalement. Elle allait bientôt atteindre l'apogée de sa destinée.

CHAPITRE VI

SIENNE GIBELINE

C'est au mois de juin 1254 que la paix avait été conclue entre Florence et Sienne. Conrad, seul héritier légitime de Frédéric II, venait de mourir dans la fleur de sa jeunesse, victime du climat de l'Italie méridionale, laissant le Pape tuteur de son tout jeune fils, Conradin. La fortune semblait sourire au parti guelfe. On n'apercevait à l'horizon qu'un petit nuage gros comme le poing : il ne semblait pas possible qu'une tempête pût s'élever et mettre en danger la nef de saint Pierre.

Pourtant, en quelques mois, tout changea. Manfred, fils naturel de Frédéric, qui en septembre avait juré vassalité à l'Église et ramené son nouveau suzerain, le Pape, ennemi mortel de sa race, dans ses domaines, se décida inopinément à briser ses chaînes dorées.

Innocent venait à peine de s'installer à Naples, que lui parvint la nouvelle de la révolte du jeune prince. Quittant à l'improviste le château d'Acerra, Manfred chevaucha à travers les montagnes vers Lucera : à son arrivée, il réunit ses fidèles Sarrasins, avec qui il reconquit la Pouille en une série de brillants succès.

Dans cette conjoncture, Innocent, le mondain, l'astucieux sans scrupule, mourut ; son successeur, corpulent et pieux vieillard, aimant la plaisanterie, bonhomme mais sans aucune force de caractère, n'était pas de taille à diriger un grand parti dans une telle crise.

Avec leur perspicacité coutumière, les Florentins pesèrent la situation. Ils avaient obtenu en grande partie ce qu'ils désiraient ; leurs rivaux, humiliés, s'étaient vus contraints par deux traités successifs d'accepter des conditions très désavantageuses : se rendant compte qu'en accroissant leurs exigences, ils provoqueraient peut-être contre eux un réveil et une coalisation des forces gibelines et risqueraient ainsi de perdre ce qu'ils avaient acquis, ils jugèrent plus avisé, en l'occurrence, de s'entendre sans retard avec leurs adversaires, tant qu'ils se trouvaient en bons termes avec eux. Adoptant en conséquence une attitude très conciliante à l'égard de Sienne, ils cherchèrent à conclure avec elle une alliance, convaincus qu'en aucun cas Florence ne pourrait perdre au traité : cette trêve leur laisserait du moins le temps de se préparer, contre le parti gibelin, à la grande lutte suprême qui devait, à leur sens, tôt ou tard éclater.

Les Siennois accueillirent favorablement leurs propositions : le 31 juillet 1255, leurs ambassadeurs, Provenzano Salvani et Berlinghieri di Aldobrandino rencontrèrent les légats florentins à San Donato in Poggio, et, dans l'église paroissiale de ce bourg, les représentants des deux Communes se jurèrent paix et amitié éternelles. Le traité stipulait que Sienne refuserait asile à tous ceux qui, pour raison de méfait, sédition ou conspiration, auraient été bannis de Florence, de Montepulciano ou Montalcino, ainsi qu'à toute personne ennemie de ces cités. De leur côté, les Florentins s'interdisaient, pour leur propre compte et au nom des gens de Montalcino et Montepulciano, d'abriter quiconque se serait révolté contre la Commune de Sienne, ou lui serait hostile[1].

Mais, en prêtant ce serment solennel, les Siennois

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Perg. delle Riformagioni*, 31 juillet 1255; et *Caleffo Vecchio*, c. 335, 336[t].

n'étaient pas plus sincères que les Florentins dans leurs protestations d'amitié. En fait, aucune des deux parties n'avait l'intention de tenir ses engagements.

Quatre ans auparavant exactement, Sienne avait conclu un pacte avec les Gibelins de Florence, leur promettant son aide s'ils se soulevaient contre le parti au pouvoir dans leur ville ; elle devait également donner asile à tous ceux que le gouvernement exilerait [1]. Ce pacte secret resta en vigueur malgré le traité de juillet 1255. Il arriva donc que, lorsque, trois ans plus tard, un grand nombre de Gibelins se trouvèrent exilés de Florence, ils vinrent immédiatement se réfugier à Sienne qui leur ouvrit ses portes. Les Florentins dépêchèrent des ambassadeurs pour protester contre cette infraction à leur traité et demander une explication : ils ne reçurent des Vingt-Quatre qu'une réponse évasive. Les deux Communes commencèrent aussitôt à hâter leurs préparatifs guerriers.

La guerre faisait en effet maintenant l'objet des vœux de chacune d'elles. Rendus confiants par une série presque ininterrompue de victoires et se préparant depuis bientôt trois ans à une lutte qui leur paraissait inévitable, les Florentins brûlaient de réduire définitivement à la subordination leur seule rivale dangereuse de Toscane et de détruire, une fois pour toutes, ses espoirs de suprématie commerciale.

Les Gibelins de Sienne ne rêvaient que de réaliser des aspirations plus hautes et plus vastes que celles qu'ils avaient jamais nourries. Manfred, qui venait d'être couronné roi de Sicile, Italien de race et d'éducation, possédait toutes les qualités susceptibles de le rendre cher à un peuple chevaleresque : beau, d'une intelli-

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 313 t, 314 t, 321, 321 t.

gence brillante, brave, magnanime, guerrier et stratégiste, poète et musicien, il semblait le souverain idéal pour des Italiens. Attirés par une personnalité si sympathique, les gens de Sienne formèrent des rêves plus précis : sous son règne leur cité deviendrait la capitale d'une Toscane gibeline, en même temps que l'un des premiers centres commerciaux de la chrétienté. Qui sait même si Florence ne finirait pas par devenir leur vassale ?

Au début de 1259, les Vingt-Quatre envoyèrent à Palerme des ambassadeurs solliciter l'aide de Manfred en vue de la lutte imminente. Cependant, tout en s'alliant à lui, ils désiraient éviter, autant que possible, de provoquer la colère du Pape, pour ne pas hasarder leur situation de banquiers de la Curie, ni enlever l'appui de la Papauté à leurs négociants, en France et en Angleterre : les délégués ne jurèrent donc fidélité à Manfred qu'à la condition expresse de ne pas être appelés à violer les libertés de l'Église.

Manfred consentit à cette restriction et, promettant de soutenir Sienne contre ses ennemis, prit la ville sous sa protection[1]. A quelque temps de là, les secours matériels n'arrivant pas, bien que la guerre semblât de jour en jour plus imminente, et leur inquiétude grandissant sans cesse, les habitants dépêchèrent à Palerme une nouvelle ambassade, adjurant Manfred d'envoyer des troupes avec un capitaine en Toscane ; en même temps ils l'exhortaient à ceindre la couronne impériale.

Manfred répondit par une lettre affectueuse aux messages des Siennois[2], les remerciant de leurs témoignages de loyalisme : leur dévouement à sa personne, qui ne lui avait pas échappé, lui faisait aimer Sienne mieux

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio*, c. 350 t, mai 1259.

[2] Arch. di Stato, Sienne. *Lettere al concistoro*, Filza I.

qu'aucune autre cité toscane ; il leur enverrait bientôt un chef de son propre sang, à la tête de forces suffisantes pour aplanir toutes les difficultés et ramener la paix par toute la province.

Manfred tint du reste la parole donnée : vers la fin de décembre [1], Giordano d'Anglano, capitaine brave et expérimenté, son cousin germain, entrait à Sienne avec une troupe respectable de chevaliers, rejoint bientôt après par un fort détachement de cavalerie allemande [2].

Entre temps, avant l'arrivée de Giordano, une révolte inexplicable, encouragée, sinon fomentée, par les Florentins avait éclaté dans la Maremme ; Grosseto, Monteano et Montemassi s'étaient soulevées contre Sienne : le *Consiglio generale* détacha aussitôt à l'attaque de la première de ces villes les milices du *terzo* de Camollia, bientôt suivies de Giordano avec ses reîtres : ils en vinrent à bout après un siège de moins d'une quinzaine [3].

Pendant ce temps les Siennois renforçaient les fortifications de leurs places frontières et les ravitaillaient. Avec l'assentiment de Giordano, ils dépêchèrent encore une fois des ambassadeurs à Manfred pour le presser de leur envoyer de nouveaux renforts. Ils adressèrent aussi des messages aux citoyens de Rome, de Viterbe et d'autres villes, pour les supplier de cesser tout commerce avec Florence. Après la prise de Grosseto, ils poursuivirent la guerre dans la Maremme avec l'aide des habitants de cette ville vassale revenue à de bons sentiments.

C'est le 19 avril que les Florentins s'ébranlèrent,

[1] Gregorovius (*éd. cit.*, vol. V, IIe partie, p. 339, n. i) se trompe touchant la date de l'arrivée de Giordano à Sienne. Cf. à l'Archivio di Stato de Sienne, *Cons. della Camp.*, ad ann. 9t, 13, 13 t, 14.

[2] Malavolti, *éd. cit.* Seconda Parte, f. 2to.

[3] Malavolti, *éd. cit.* Seconda Parte, f. 5. La ville se rendit le 5 février 1260.

au nombre de trente mille, précédés de leur *carroccio*, au mât duquel flottait l'oriflamme fleurdelisée. Ils se dirigèrent sur Colle dans le Val d'Elsa : puis, laissant Sienne sur leur gauche, ils s'avancèrent vers la Maremme, comme pour aller lever le siège de Montemassi, ville rebelle alors investie par les Siennois ; mais, après avoir poussé jusqu'à Mensano, ils firent demi-tour et marchèrent à petites journées sur San Martino, forteresse située à quelques kilomètres au nord de Sienne. Cette feinte avait évidemment pour objet d'en surprendre les défenseurs, mais le mouvement fut effectué trop lentement : ce n'est qu'un mois après son départ de Florence que l'armée se trouva en vue de la cité des collines. Dans l'intervalle les Siennois s'étaient mis en mesure de résister à toutes les attaques.

Le 17 mai, les Florentins établirent leur camp sur les hauteurs de San Martino et de Vico, et, dès cette première nuit, une escarmouche s'engagea entre eux et les cavaliers allemands. Le lendemain matin, ils s'avancèrent sur le monastère de Sainte-Pétronille, en avant de la porte Camollia : le comte Giordano et ses chevaliers, soutenus par quelques troupes des milices bourgeoises, firent alors une sortie inopinée qui mit en fuite les assaillants ; mais, les Florentins s'étant ralliés, un fort parti d'Allemands se trouva coupé et fut taillé en pièces : la bannière de Manfred tomba aux mains de l'ennemi qui la traîna insolemment dans la boue.

Les historiens florentins relatent que, des Allemands qui prirent part à cette sortie, aucun ne réchappa ; ils racontent aussi que Farinata degli Uberti aurait secrètement persuadé aux Siennois de ne faire sortir qu'un détachement insuffisant de reîtres, insinuant aux *Ventiquattro* que, si les soldats de Manfred étaient taillés en pièces, le roi brûlerait d'un tel désir de vengeance qu'il dépê-

cherait certainement des forces importantes au secours de ses alliés de Toscane. L'une au moins de ces allégations est détruite par les documents : on trouve aux Archives siennoises ample témoignage que beaucoup d'Allemands qui prirent part à l'engagement revinrent à Sienne et furent soignés de leurs blessures à l'hôpital Santa Maria della Scala. Quant à l'histoire du stratagème de Farinata degli Uberti, sans parler de son caractère fantaisiste et improbable, rien ne vient la corroborer. Le représentant du roi à Sienne, homme rompu aux affaires en même temps qu'habile capitaine, aurait certainement éventé une supercherie aussi transparente, l'eût-on jamais tramée, et aurait rapporté cette traîtrise de ses alliés à son maître absent.

La réalité est que, pendant plusieurs siècles, les Florentins ne purent oublier les humiliations qu'ils avaient essuyées au cours de cette campagne. Dans l'impossibilité de nier que l'armée de la République avait subi une défaite désastreuse de la part de troupes très inférieures en nombre, leurs historiens, à partir de Villani, se sont ingéniés à démontrer que Florence avait été battue par les ruses et la vaillance de ses propres fils réfugiés à Sienne. Les légendes extraordinaires qui se sont formées autour du nom de Farinata degli Uberti ne sont donc que le fruit de la vanité blessée de ses compatriotes : malgré la destruction de beaucoup de documents publics et d'archives relatives à ces événements, il reste encore à Sienne assez de témoignages officiels contemporains pour montrer quel rôle insignifiant jouèrent les proscrits florentins dans la préparation de la lutte. En leur qualité d'hôtes et d'alliés, on les traitait certes avec considération, mais les Siennois, ne perdant pas de vue que tous ces *fuorusciti* étaient après tout des étrangers et des Florentins, se réservèrent sagement la conduite des opérations, ne

prenant conseil que du brave Giordano d'Anglano[1].

Mais, de même que l'on accepte généralement sans contrôle les récits florentins retraçant les débuts de la peinture italienne, on accorde une créance illimitée aux annalistes florentins de cette période, et pour la même raison : grâce au génie littéraire de ses propres panégyristes, Florence a, pendant des siècles, accrédité touchant ses rivales les pires calomnies.

Les envahisseurs se firent gloire de cette rencontre de Sainte-Pétronille comme d'une grande victoire pour leurs armes ; mais il devint bientôt évident que les phases du combat avaient plutôt révélé à leurs chefs le peu de fond qu'ils pouvaient faire sur leurs hommes ; c'est tout juste en effet si, par pure lâcheté, ceux-ci n'avaient pas subi une défaite malgré leur supériorité numérique écrasante. Jugeant inutile de s'obstiner à assiéger la ville, les Florentins rebroussèrent chemin deux jours plus tard vers leur capitale.

Peu après leur départ, Provenzano Salvani revint de la cour de Manfred avec de gros renforts. Ainsi encouragés, les bourgeois de Sienne reprirent la lutte avec vigueur : ils attaquèrent et emportèrent de vive force Montemassi ; dévastant ensuite la région de Montepulciano, ils investirent cette ville, puis jetèrent des garnisons dans Monteriggioni et d'autres places frontières. Finalement ils décidèrent de s'emparer de Montalcino, objectif plus important que tout autre pour cette nation commerçante, car la grand'route de Rome traversait le *contado* de cette ville.

Cependant les Florentins préparaient activement une nouvelle expédition. Suivant Villani, ils subissaient l'en-

[1] Tommasi (*Istoria*, vol. II, pp. 7-9) démontre nettement l'absence de toute union réelle entre les Siennois et leurs alliés. La haine de Farinata pour Provenzano Salvani, qui apparut à l'assemblée gibeline à Empoli, n'était pas née en un jour.

traînement des discours de deux moines, émissaires secrets de Farinata degli Uberti. Cet historien rapporte que le chef gibelin exilé fit savoir aux Florentins que, s'ils s'avançaient jusqu'à la vallée de l'Arbia avec un détachement important, la porte San Viene leur serait livrée[1]. Il ajoute que Farinata agissait de connivence avec les Siennois pour attirer les Florentins dans une embuscade ; mais dans aucun document, dans aucune chronique, publiée ou inédite, de Sienne, on ne trouve de témoignage à l'appui de cette histoire, peu vraisemblable d'ailleurs : comment supposer en effet que les Siennois auraient laissé ce transfuge inciter leurs ennemis à venir ravager le pays jusque sous leurs murs? Il faut donc voir là encore une légende inventée par l'amour-propre de Florence.

Peut-être, comme le suggère Tommasi, les gros bourgeois de Florence à la tête des ghildes, pleins de haine pour leurs rivaux heureux, et par suite encore plus ardents à la guerre que les nobles ou le bas-peuple, imaginèrent-ils semblable fable pour gagner d'indécis partisans de la paix au parti militant : la question n'a au fond pas grande importance. Les hostilités étaient de toute façon inévitables. L'ambitieuse république commerçante des rives de l'Arno ne pouvait rester inactive, tandis que Sienne voyait se développer sans obstacle sa prospérité grandissante. « A quoi bon, se récriaient sans doute les Florentins, avoir souffert pour la cause du Pape ? Il continue toujours à employer les services de ces Gibelins comme banquiers et percepteurs. Ne sont-ils pas en termes d'amitié aussi bien avec la Curie qu'avec la cité de Rome, avec le Souverain Pontife comme avec l'Empereur ? Ils ont établi leur domination sur la Maremme et

[1] Appelée aujourd'hui porte Pispini.

Poggibonsi. Montalcino et Montepulciano vont bientôt tomber entre leurs mains, et ils commanderont sans conteste la Via Francigena. Et, si leur allié, ce Manfred, rejeton bâtard de Frédéric, étend sa suprématie politique sur l'Italie, Sienne deviendra la capitale de la Toscane, tandis que Florence descendra au rang de ville provinciale de troisième ordre. Il faut agir, et promptement, si nous ne voulons pas nous voir exclus des grands marchés du monde par les banquiers et les commerçants de cette cité de parvenus. »

Les exhortations des gros négociants prévalurent. Montalcino se trouvait dans une situation critique : la crainte de voir cette place importante tomber aux mains des Siennois incita les Florentins à hâter leurs préparatifs militaires[1]. Vers la fin d'août la grande armée des Guelfes toscans se mit en route : sous sa bannière se rangeaient des contingents de Prato et de Bologne, de Volterra et de San Miniato al Tedesco, de Colle et de San Gemignano. A leurs côtés chevauchaient aussi quelques-uns des seigneurs féodaux voisins de Sienne, le comte Aldobrandino de Pitigliano, cousin du capitaine-général des Siennois, et Pepo Visconti de Campiglia.

Cette fois les Guelfes ne firent pas un long détour ; ils passèrent par le Val di Pesa. Arrivés à Pieve Asciata, ils envoyèrent des ambassadeurs à Sienne, tandis que l'armée poursuivait sa route : laissant la ville sur sa droite, elle s'avança vers l'Arbia, puis, franchissant la rivière près de San Ansano in Dofana, dressa ses tentes dans la vallée appelée la Cortine et sur les premières pentes du Monteselvoli, non loin du château de Montaperti.

A leur arrivée à Sienne, les délégués florentins furent reçus par les Vingt-Quatre dans l'église San Cristoforo :

[1] Malavolti, *éd. cit.*, Seconda Parte, Libro I, p. 13.

« Notre volonté, déclarèrent-ils, est que votre cité soit démantelée incontinent et qu'en ses murs soient pratiquées plusieurs brèches pour nous permettre d'entrer dans la ville quand et par où il nous plaira. Nous nous proposons d'établir une Seigneurie dans chaque *terzo*, si tel est notre plaisir. Nous voulons aussi bâtir une puissante forteresse à Camporegio, afin d'y emmagasiner des approvisionnements et y tenir garnison pour notre magnifique et souveraine Commune de Florence. Mais, si vous refusez de vous soumettre aux conditions que nous venons de formuler, il faut vous attendre, n'en ayez nul doute, à être assiégés par notre puissante Commune de Florence. Et soyez assurés que, dans ce cas, nous nous montrerons impitoyables. Or donc, faites-nous savoir sur-le-champ quel est votre dessein. »

Quelques membres du Conseil, se rappelant sans doute les défaites nombreuses de Sienne dans sa lutte avec lui, penchaient pour temporiser avec l'ennemi ; mais une majorité écrasante, à la tête de laquelle se trouvait Provenzano Salvani ne voulut entendre parler que de résistance immédiate. Aussi, après une brève délibération, les *Ventiquattro* rendirent cette digne et laconique réponse à l'ultimatum insolent des Florentins. « Nous avons entendu et compris vos exigences ; nous vous ordonnons de retourner vers le capitaine-général et les membres de votre Commune, leur dire que nous leur répondrons face à face. »

Les Vingt-Quatre hâtèrent alors leurs préparatifs. Ils décidèrent de donner double solde aux cavaliers allemands, et, comme on s'avisa que le trésor public ne suffirait pas à payer ces dépenses et les frais de la guerre, le riche Salimbene de' Salimbeni, chevalier et marchand, mit une grosse somme à la disposition de la Commune : s'il faut en croire le chroniqueur, il l'apporta séance

tenante dans un chariot. Les membres du Conseil décidèrent en outre de nommer un syndic qui assumerait temporairement des pouvoirs dictatoriaux. « Et, comme inspirés par la Providence, rapporte le chroniqueur[1], ils choisirent pour syndic de la Commune, Buonaguida Lucari, le plus noble caractère qu'on eût pu trouver à Sienne et, durant cette élection, notre père spirituel, Messire l'évêque, fit sonner la cloche pour convoquer son clergé... » Tous, prêtres et religieux, réunis dans la cathédrale, implorèrent Dieu, la Vierge, et tous les Saints pour le peuple de la ville. Ensuite il ordonna une procession, pieds nus, à l'intérieur de la cathédrale. Pendant ce temps le syndic adjurait ses concitoyens de se vouer, eux et leurs biens, à la Vierge Marie et les invitait à l'imiter : tête et pieds nus, en chemise, sa ceinture de cuir nouée autour du cou, il se mit en marche vers la cathédrale ; tous le suivirent dans le même appareil en implorant à haute voix leur protectrice : « Vierge Marie ! secours-nous

[1] Tout ce récit est cité ou inspiré d'une chronique anonyme siennoise intitulée *La sconfitta di Montaperti* ou *La battaglia di Montaperti*. Les plus anciens manuscrits existants de cette chronique appartiennent à la première moitié du xv[e] siècle, mais d'Ancona et d'autres autorités récentes estiment que ces manuscrits ne sont que des copies, ou versions, d'un original du xiii[e] siècle. Il est certain que la relation des plus anciennes versions est confirmée par les documents contemporains des archives de Sienne et de Florence. Le manuscrit le plus important se trouve à l'Ambrosienne à Milan ; d'autres sont conservés à la Bibliothèque Chigi et à la Bibliothèque publique de Sienne ; celui de Sienne date de 1442 et fut copié par un certain Niccolò di Ventura, peintre de troisième ordre, né vers 1380 et mort en 1464. G. Porri qui a publié cette version en 1844 dans les vieux *Miscellanea Storica Senese* en a modernisé le texte et y a ajouté des passages d'autres manuscrits. Les historiens modernes de la bataille ont toujours recouru à la version facilement accessible, mais altérée, de Porri, en la citant sous le nom de son transcripteur du xv[e] siècle, Niccolò di Ventura ; aucun, semble-t-il, n'a eu connaissance du manuscrit de l'Ambrosienne, mentionné par d'Ancona et Bacci (*Manuale della Letteratura Italiana*, Florence, Barbera, 1898, vol. 1, p. 149), qui reproduit, comme le dit avec raison d'Ancona, avec le plus d'exactitude le texte original du xiii[e] siècle. Ce manuscrit (Bibl. Amb. Cod., F.S.V. 23) fut copié par un certain Jachomo di Marrano, en 1445. L'écriture en est bonne et il se trouve en parfait état. Le texte en a été reproduit par Ceruti dans le volume VI du *Propugnatore*. N'ayant pu nous procurer un exemplaire

dans notre grande détresse et délivre-nous des griffes de ces lions ; sauve-nous de ces arrogants qui veulent nous dévorer. » Et tous répétaient à l'unisson : « O Vierge très sainte, Reine du Ciel, aie pitié, nous t'en supplions, de misérables pécheurs ! » En entendant leurs cris de « Misericordia ! », l'évêque, accompagné de son clergé, vint au-devant de la procession donner le baiser de paix au syndic, et tous les citoyens s'embrassèrent aussi.

« Se prenant alors par la main, continue le chroniqueur, Messire l'évêque et Buonaguida s'avancèrent au pied de Notre Mère la Vierge Marie, et là s'agenouillèrent en répandant des larmes amères. Alors ce vénérable citoyen, Buonaguida, se prosterna sur les dalles, et tout le peuple l'imita, au milieu des pleurs et des soupirs, et ils restèrent ainsi pendant un quart d'heure. Alors Buonaguida se releva et prononça maintes sages et prudentes paroles et il adressa à la Vierge cette adjuration : « O Vierge, glorieuse Reine du Ciel, Mère des pécheurs ! Moi, misérable pécheur, je te donne, te dédie et te voue cette ville et le *contado* de Sienne ; et je te prie, très douce Mère, qu'il te plaise de l'accepter, malgré notre grande faiblesse et nos nombreux péchés. Ne considère pas nos offenses, mais garde-nous, défends-nous et délivre-nous, nous t'en supplions, des griffes de ces chiens

de ce tome du *Propugnatore,* nous nous sommes rendus à Milan et nos références se rapportent au manuscrit de l'Ambrosienne.

En 1502, Lanzilotto Politi publia un récit curieux de la bataille, basé principalement sur cette chronique. Ce livre, imprimé par « Symione di Nicholo, cartolaio » et dédié « Al Magnifico Pandolfo Petrucci » est extrêmement rare. C'est l'œuvre, l'auteur nous le dit lui-même, d'un très jeune homme. Un grand nombre de *canzoni* à la Divinité, à la Vierge et à Bacchus s'entremêlent au récit, ainsi que des panégyriques variés du despote. Ce livre original et amusant est orné d'un frontispice intéressant : une vue de Sienne prise devant la porte Camollia.

La meilleure autorité moderne sur la bataille de Montaperti est Paoli. Son édition de *Il Libro di Montaperti* (Florence, Vieusseux, 1889) et ses articles de l'ancien *Bulletino della Società Senese di Storia Patria,* 1869, constituent d'inappréciables contributions à la bibliographie de cette bataille.

perfides de Florentins, et de quiconque voudra nous opprimer, nous tourmenter ou nous perdre. » Quand il eut terminé son invocation, Messire l'évêque monta en chaire et prêcha un magnifique sermon invitant le peuple à s'embrasser les uns les autres et à se pardonner leurs torts réciproques. » Et tous, précédés de l'évêque et de Buonaguida, nu-tête et pieds nus, se rendirent en procession à San Cristofano et revinrent en passant par le Campo.

Après avoir tenu conseil, les *Ventiquattro* envoyèrent le lendemain matin des crieurs, un dans chacun des trois quartiers, pour appeler les citoyens aux armes. Ceux-ci accoururent en toute hâte sous leurs bannières à la porte San Viene. Quand toutes les milices furent sorties, les vieillards commencèrent, avec l'évêque, le clergé et les religieux, une procession solennelle qui visita toutes les églises de Sienne en chantant des psaumes, des litanies et des prières.

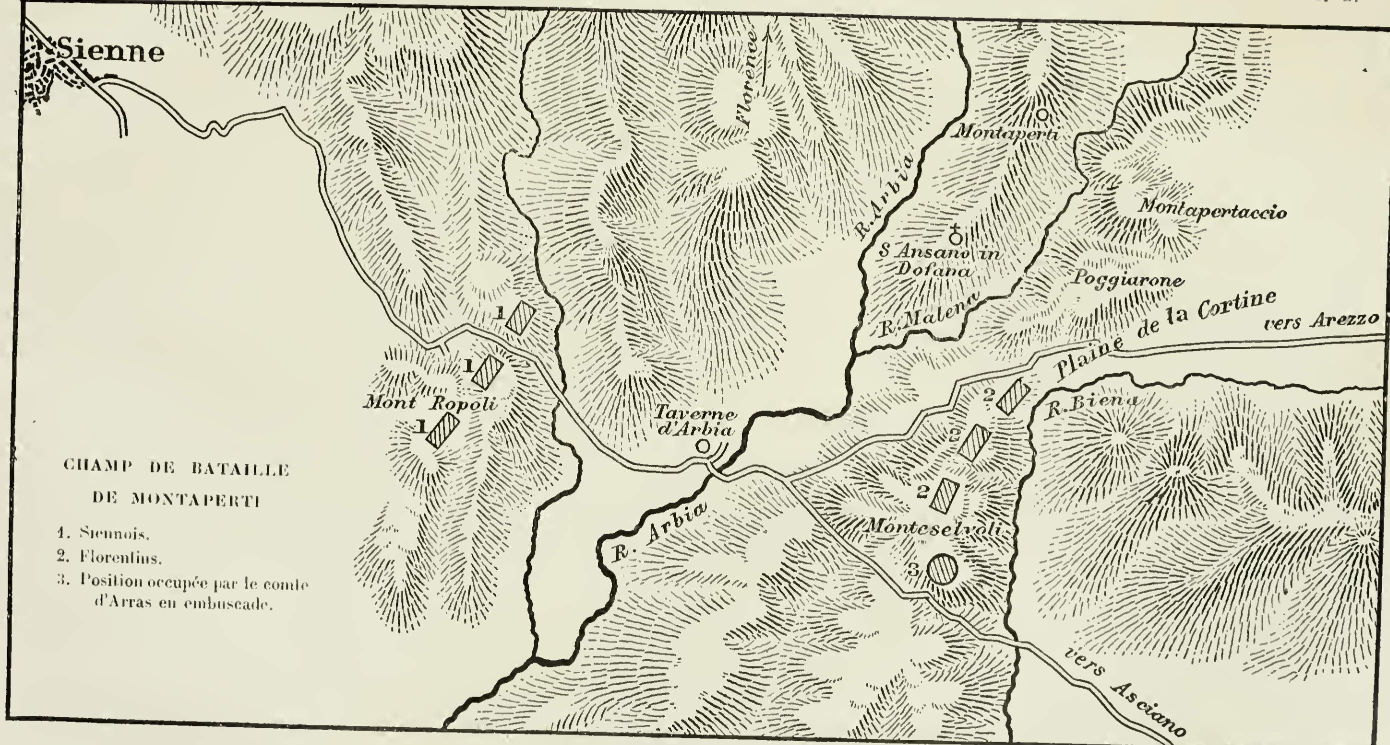
CHAPITRE VII

MONTAPERTI

Lorsque l'on quitte Sienne par la porte du sud-ouest, la porte Pispini, et que l'on suit la grand'route menant à Asciano, on commence, après moins d'une heure de marche, à gravir la pente douce du Mont Ropoli. En atteignant la crête, on aperçoit à ses pieds la large plaine, bien arrosée, de l'Arbia, avec le Monteselvoli, couronné de cyprès, dominant le bord opposé de la rivière, au milieu d'une chaîne de collines basses qui limitent au sud-est la vallée et la séparent de son voisin plus étroit, le Val di Biena. Au delà de ces pentes verdoyantes on découvre, plissées devant l'horizon, les hautes terres, arides et volcaniques, du pays d'Asciano.

La vallée de l'Arbia court du nord-est au sud-ouest. Le mont Ropoli, le Monteacuto et d'autres collines, la bornent dans la direction de Sienne; de l'autre côté, au-dessus du Monteselvoli, s'élèvent comme une muraille les crêtes escarpées du Mencia et du Poggiarone, en avant de Montapertaccio[1]. Tout près du Monteselvoli, le ruisseau de la Malena se déverse dans l'Arbia. En amont, la vallée est arrosée par ces deux cours d'eau, la Malena coulant sous un rempart à pic, au pied du Mencia et du Poggiarone; mais, plus haut dans la vallée, l'éminence bastionnée de Montaperti se dresse soudain entre

[1] Repetti confond Montapertaccio avec Montaperti. Cf. Aquaroné, *Dante in Siena*, Città di Castello, 1889, p. 17.



CHAMP DE BATAILLE
DE MONTAPERTI

1. Siennois.
2. Florentins.
3. Position occupée par le comte d'Arras en embuscade.

les versants peu inclinés de la Malena et de l'Arbia.

Près de Montaperti, le Val di Biena est relié à la vallée de l'Arbia par une gorge qui sépare le Poggiarone de Montapertaccio ; mais ce n'est pas par ce couloir que la Biena pénètre dans la vallée de l'Arbia ; elle ne se jette pas non plus dans la Malena, comme l'ont répété, après Carpellini [1], tous les récits modernes italiens de la bataille : elle coule droit vers le sud au delà du Poggiarone et du Monteselvoli, pour rejoindre l'Arbia, seize kilomètres plus loin, à Lucignano d'Arbia, par une étroite coupée volcanique.

Immédiatement au-dessous du Monteselvoli, vers le nord-est et voisine de la vallée supérieure de la Biena, s'étend la petite plaine de la Cortine, que séparent de la vallée de l'Arbia un terrain accidenté près du Monteselvoli, puis les éperons du Mencia et du Poggiarone. C'est là que les Florentins dressèrent leurs tentes ; mais l'aile gauche de leur camp débordait sur le versant nord du Monteselvoli, de sorte qu'on la distinguait nettement de Sienne.

C'est au matin du vendredi 4 septembre 1260 que l'armée siennoise déboucha de la vieille porte San Viene, appelée maintenant porte Pispini, précédée du comte Giordano et de trois cents chevaliers allemands, arborant l'étendard de Manfred. Ils établirent leurs pavillons dans la vallée de l'Arbia, au pied du Ropoli, disposant leur camp de façon à faire paraître leurs effectifs plus considérables qu'ils ne l'étaient en réalité. Pleins de foi et

[1] *Rapporto della Commissione istituita della Società Senese di Storia Patria Municipale per la ricerca di tutto che in Siena si riferisce a Dante Alighieri*, *ecc.*, vol. I, sér. I, pp. 44-48. Tous les écrivains modernes ont, à notre connaissance, suivi Carpellini ; cette erreur topographique en a entraîné d'autres. Ce n'est qu'après avoir étudié les cartes militaires modernes de la région au sud de Sienne et avoir parcouru à pied le champ de bataille, que nous avons pu bien pénétrer le sens des relations des anciens chroniqueurs.

confiants dans l'aide de leur céleste protectrice, qui les avait déjà si souvent secourus et à qui ils avaient solennellement remis leur salut et celui de leur ville, les Siennois mangèrent avec appétit le repas substantiel dont les avaient pourvus des chefs prévoyants qui estimaient « que la bonne chair rôtie fortifie un homme pour la lutte ».

A mesure que la nuit s'avançait, en voyant le reflet de leurs feux éclairer les nuages blancs qui passaient lentement au-dessus de leur armée et de la ville, les Siennois ne doutèrent plus que leur protectrice n'eût effectivement entendu leurs prières et n'étendît son manteau immaculé sur ses enfants pour les protéger de tout mal. Aussi, tombant tous à genoux, ils l'implorèrent à grands cris : « Oh! Vierge glorieuse ! Nous te prions de nous garder et de nous défendre ; délivre-nous, nous t'en supplions, de ces chiens de Florentins. »

Mais les Siennois ne se contentaient pas de fortifier leurs corps par la nourriture et leurs âmes par la prière, ils veillaient et ils travaillaient aussi, se préparant avec soin à la lutte. De temps à autre des piquets de leurs cavaliers tombaient à l'improviste avec de grandes clameurs sur les Guelfes endormis et les remplissaient de terreur.

Déjà, s'il faut en croire les chroniqueurs siennois, des craintes vagues de désastre avaient assailli les Florentins. Ils nous content la consternation qui s'empara d'eux, lorsqu'ils découvrirent de l'autre côté de la vallée les mille bons cavaliers, bien montés et bien armés, que Manfred avait envoyés au secours de ses alliés ; leur surprise, quand ils dénombrèrent l'imposante armée de Sienne. Des présages funestes les hantaient aussi, paraît-il : lorsqu'ils s'enquirent du nom des deux cours d'eau entre lesquels campait leur armée, on leur répondit que c'étaient la Malena et la Biena. Alors ils se souvinrent

qu'une vision leur avait annoncé qu'ils mourraient « entre le mal et le bien » (*frà'l male e'l bene*).

Quoi qu'il en soit, malgré quelques accès de découragement et des alarmes, les Florentins comptaient toujours sur la victoire et se croyaient sur le point de porter un coup fatal au parti gibelin en Toscane, tout en ruinant en même temps d'une manière définitive leur grande rivale commerciale.

Aux approches du jour, les Siennois commencèrent à prendre leur ordre de bataille. Ils partagèrent leur armée en trois corps. A la tête du premier se trouvait le comte d'Arras, sénéchal d'Empire ; le comte Giordano en personne, suivi d'un gros de chevaliers allemands, commandait le second ; avec lui marchaient aussi les Gibelins exilés de Florence et d'Arezzo. Le troisième, de beaucoup le plus considérable, se composait exclusivement des chevaliers et du peuple de Sienne, avec, à sa tête, le comte Aldobrandino Aldobrandeschi de Santa Fiora, capitaine-général des troupes de la Commune. Une importante fraction de ce corps, à qui était confiée la garde de l'étendard et du *carroccio* de la cité, se tenait aux ordres de Niccolò da Bigozzi, sénéchal siennois.

Le chef de chaque corps adressa quelques paroles pleines de flamme à ses hommes. Puis chacun fit un solide repas, à son poste même, les sages *Ventiquattro* ayant veillé à ce qu'il fût accommodé avec soin et servi sur le terrain. De leur côté, les chevaliers allemands, mis en liesse par le bon vin de Toscane, entonnèrent leurs chants guerriers pour se donner du cœur, à eux et aux camarades.

Lorsqu'enfin tout fut prêt, un conseil de guerre suprême se réunit, dans lequel les chefs siennois combinèrent habilement leur plan de bataille. Ils détachèrent, à l'insu de l'ennemi, le comte d'Arras avec sa cavalerie pour

aller, par des chemins détournés, se poster en embuscade[1], et lui donnèrent pour signal le cri de ralliement « Saint-Georges! » Masqué par les arbres qui revêtaient alors, au sud et à l'ouest, les premières pentes du Monteselvoli, il réussit à effectuer le mouvement, sans être vu, par un sentier parallèle à la route d'Asciano, à quelques centaines de mètres plus bas que celle-ci. Il traversa cette grand'route un peu plus loin et déboucha dans la vallée de la Biena de l'autre côté de la colline. Se glissant sous le couvert en haut du versant occidental de la colline, il trouva une position favorable à ses desseins, sur les derrières des Florentins et tout près de leur flanc gauche : son objectif était de rabattre l'ennemi vers la petite plaine de la Cortine.

En même temps on convint que le comte Giordano et le comte Aldobrandino attaqueraient le Monteselvoli de front, tandis que Niccolò da Bigozzi, à la tête d'une fraction de la troisième division, resterait en arrière avec le *carroccio* et les gonfaloniers des *terzi* de la cité. Le mot d'ordre fut donné de ne faire ni prisonniers ni butin : les Siennois ne devaient avoir qu'une pensée « changer l'ennemi en chair froide » et ne pas faire quartier.

Au signal donné, le gros de l'armée, comprenant le second corps et la plus grande partie du troisième, remonta la vallée de l'Arbia jusqu'à hauteur du Monteselvoli ; là, il franchit la rivière, environ huit cents mètres au-dessous du confluent de la Malena et dans le plus grand silence commença à gravir la colline. En voyant approcher les Siennois, ceux des Florentins qui étaient encore dans la plaine de la Cortine et sur les contreforts

[1] *La battaglia di Montaperti*, chronique manuscrite, à la Bibliothèque Ambrosienne, Cod. F. S. V. 23, f. 9 t.

du Monteselvoli, montèrent aussitôt plus haut, pour se donner l'avantage du terrain[1].

Le premier Gibelin qui prit contact, — en vertu d'un privilège que l'Empereur lui-même avait conféré à sa maison — fut Walter d'Astenburg, jeune chevalier « beau de corps et de grande prouesse », « dont le coursier, dit le chroniqueur, semblait un véritable dragon, brûlant de dévorer l'ennemi ». Rabattant sa visière, il se signa et, la lance en arrêt, poussant un cri terrible, fondit sur le capitaine des Lucquois qui conduisait l'aile gauche florentine : il précipita à terre l'homme et le cheval, s'attaqua ensuite à un second, puis à un troisième « faisant rage de toutes parts, au milieu des gens de Lucques, comme un lion furieux ». Derrière lui venait son oncle, Henri, puis le comte Giordano avec ses chevaliers qui foncèrent sur les gens d'Arezzo, enfin le comte Aldobrandino, à la tête des milices siennoises, criant d'une seule voix : « Alla morte ! Alla morte ! » Taillant de son épée à deux mains, Santa Fiora accomplit ce jour-là de grands faits d'armes. « Qui recevait un coup de lui n'en avait pas besoin d'un second, et il n'avait pas besoin non plus de docteur pour le remettre sur pied. » « Puis ce fut une grande confusion de bris d'épieus et de chocs d'épées. Et le bruit en roulait de colline en colline. » On ne faisait et l'on ne demandait pas de quartier, ni d'un côté ni de l'autre.

Cependant, à Sienne, Cerreto Ceccolini, le tambour-veilleur, homme d'une vue remarquablement perçante[2],

[1] *La battaglia di Montaperti*, chron. manuscrite, Bibl. Ambr., Cod. F. S. V. 23, f. 10.

[2] *La battaglia di Montaperti*, chron. ms., Bibl. Ambr. Cod. F. S. V. 23, f. 11. Tous les manuscrits de la chronique de la bataille mentionnent le tambour-guetteur, mais celui de l'Ambrosienne ne donne pas son nom. De temps à autre, le chroniqueur a peut-être exagéré un peu le pouvoir visuel de Cerreto Ceccolini ; mais il ne faut pas oublier que la distance, à vol d'oiseau, de la tour au champ de bataille n'atteint pas cinq kilomètres et que

était posté au haut du Palais Marescotti[1], pour guetter les mouvements des armées et les annoncer à la foule anxieuse groupée au bas. Appelant l'attention par quelques roulements, il criait aux femmes éplorées qui priaient à genoux au pied de la tour : « Nos gens commencent à gravir la colline... Les voilà qui engagent le corps à corps... Priez Dieu de donner force et appui à l'armée de Sienne ! » En même temps, dans la cathédrale, l'évêque et le clergé, les femmes, les enfants et les vieillards adressaient au Ciel leurs incessantes invocations.

« Et la bataille fut livrée avec une extrême fureur, dit le chroniqueur. Tantôt nos gens avaient l'avantage et tantôt les Florentins. Et cela continua ainsi longtemps après que l'heure de tierce fut écoulée, et celle de vêpres arrivait déjà. »

Vers la fin de la journée, le soleil qu'ils avaient d'abord eu dans le dos commença à arriver en plein dans le visage des Florentins. N'hésitant plus alors à ne laisser au *carroccio* siennois qu'une garde peu importante, Niccolò da Bigozzi traversa la vallée avec sa compagnie et, aux cris de « Ahi caniglia ! Alla morte ! Alla morte ! », se joignit à la mêlée. La lance en arrêt, il se précipita sur le comte de Pitigliano, cousin guelfe du commandant des troupes de Sienne ; mais le rejeton des Aldobrandeschi, quoique blessé au premier choc, réussit à tuer la monture de son assaillant. Niccolò pourtant réussit à se dégager ; enfourchant un coursier que l'on venait

par un beau jour d'été italien la pureté de l'atmosphère permet bien de suivre à cette distance les évolutions de troupes compactes, surtout si chaque corps porte des couleurs distinctes. La tour du palais était aussi, naturellement, plus haute à cette époque. On employait déjà alors en Italie des longues-vues rudimentaires et il est très possible que le guetteur en avait reçu une des *Ventiquattro*. Voir Acquarone, *Dante in Siena*, 1865, p. 24.

[1] Le palais Marescotti fut rebâti quarante ou cinquante ans plus tard. Il passa ensuite en la possession de la famille Saracini.

de maîtriser, il s'enfonça de nouveau dans la mêlée. Mais, même avec ces renforts, les Siennois auraient encore eu difficilement le dessus.

« La lutte fait rage, clamait Cerreto... Voilà que nos gens fuient... Maintenant c'est l'ennemi qui fuit... Implorez Dieu de nous aider ! Ne cessez pas de l'invoquer ! »

Vers l'heure des vêpres, le comte d'Arras, resté jusqu'alors caché presque à portée de flèche des Florentins dans l'attente d'un moment favorable, quitta soudain son embuscade. Ce fut l'heure décisive de la journée. Se précipitant sur leurs adversaires, le comte et ses preux chevaliers en culbutèrent un grand nombre dans la plaine de la Cortine. « Et, comme une rivière débordée balaie tous les obstacles, de même le vaillant comte s'ouvrait un large chemin à travers les rangs ennemis. »

A ce moment le comte Giordano conduisait une nouvelle charge contre le centre florentin ; et à l'instant même où, avec ses Allemands, il croisait l'épée avec les chevaliers guelfes, Bocca degli Abati, Gibelin de grande famille, obligé contre son gré de combattre dans les rangs florentins, fit sauter d'un seul coup la main de Jacopo de' Pazzi, qui portait l'étendard de la cavalerie guelfe, et jeta ainsi sa bannière sur le sol ; puis, se joignant aux Gibelins, il se retourna avec furie contre ses anciens compagnons. Cette défection acheva la déroute de Florence. Maint chevalier, voyant la journée perdue et ne reconnaissant plus ennemis ni amis, enfonça ses éperons aux flancs de son cheval et piqua des deux loin du champ de bataille. Sur ce, les fantassins pris de panique à l'apparition soudaine du comte d'Arras et de ses reîtres, tout autant que devant la fuite éperdue de leurs propres chevaliers, ne songèrent plus qu'à échapper à leur ennemi sans pitié. « Ils sont rompus ! Ils sont en fuite ! criaient les chefs siennois. En avant ! Sus à eux,

braves compagnons ! N'en laissez pas réchapper un seul ! » Et les Gibelins victorieux ne furent pas longs à répondre à cet appel. Alors eut lieu

> « Lo strazio e'l grande scempio
> Che fece l'Arbia colorata in rosso. »

Ce fut un massacre sans merci.

« En vain, raconte le chroniqueur siennois, invoquaient-ils San Zanobi à leur aide. Nous les égorgeâmes comme un boucher égorge le bétail le vendredi saint... C'était surprenant, ajoute-t-il, de voir quel carnage on faisait de ces chiens de Florentins. Ils avaient beau crier : je me rends ! et implorer grâce ; la fureur des vainqueurs était telle qu'ils auraient voulu les voir tous morts. »

« Voilà donc comment vous prendrez notre ville ! criaient les gens de Sienne. Voilà comment vous raserez nos murs et construirez votre donjon à Camporegio ! Tenez... tenez... tenez, chiens et traîtres que vous êtes ! » Et les Siennois, sans pitié, continuaient à tailler en pièces les fuyards, tandis que, du haut de la tour, Cerreto battait joyeusement sur sa caisse et criait victoire à ses concitoyens.

Les chevaliers guelfes s'étaient échappés de la petite plaine de la Cortine par l'extrémité opposée au Monteselvoli. Remontant quelque temps la rive droite de la Biena, ils s'engagèrent alors dans la gorge qui relie les vallées de la Biena et de l'Arbia. Après avoir longé le pied du Poggiarone et atteint la Malena, ils franchirent celle-ci, puis traversèrent la plaine, passèrent à gué l'Arbia à quelques centaines de mètres en amont de San Ansano in Dofana et joignirent enfin la route de Florence.

Les gonfaloniers florentins et les gardes du *carroccio*, conduits par le vieux Giovanni Tornaquinci, tentèrent de les suivre, emmenant leur précieux dépôt : ils réussi-

rent à se faire jour jusque dans la plaine de l'Arbia et ils avaient déjà franchi la Malena, lorsqu'un parti écrasant d'Allemands et de Siennois les poursuivit et leur coupa la retraite. C'est là que les plus vaillants Guelfes opposèrent la résistance suprême. Se ralliant autour du vieux *carroccio* qui les avait si souvent menés à la victoire, ils jurèrent de le défendre jusqu'à la mort. Une heure durant les chevaliers allemands qui brûlaient de traîner dans la poussière la bannière fleurdelisée pour venger l'insulte faite à l'étendard de leur maître après la rencontre de Sainte-Pétronille, hachèrent et taillèrent en vain le mur vivant qui l'entourait : ils ne réussirent à la prendre que lorsque le dernier de ses gardes eut succombé [1]. S'emparant alors à la fois du *carroccio* et de la *martinella* [2], la grosse cloche de guerre, de Florence, ils les emmenèrent en triomphe à Ropoli.

Entre temps des débris de l'ennemi, gens de Lucques, d'Arezzo et d'Orvieto, et aussi du Val d'Elsa, de San Gemignano, de Prato et de Pistoie avaient trouvé refuge au château de Montaperti. Mais au pied du Poggiarone le carnage durait encore. « Et tant d'hommes et de chevaux furent tués, dit le chroniqueur, que sur tous les chemins, dans tous les fossés et les sillons, découlait du sang... Et la Malena était gonflée du sang des Florentins, si nombreux étaient leurs morts et ceux de leurs alliés. »

Enfin, le farouche Aldobrandeschi, capitaine-général des Siennois, fut lui-même pris de pitié ; chevauchant à la rencontre du comte Giordano, il lui demanda s'il ne vaudrait pas mieux maintenant rapporter l'ordre donné et annoncer que l'on accorderait grâce à tous ceux qui se

[1] Leonardo Aretino, *Istoria Fiorentina*, Lib. II.

[2] On faisait retentir la *Martinella* pour donner les commandements militaires. Elle suivait le *carroccio* de Florence, sur un chariot plus petit. Cf. Villari, *op. cit.*, vol. I, pp. 177, 178.

rendraient de leur plein gré. Le lieutenant de Manfred ayant accédé à cette proposition, il fut fait comme le comte de Santa Fiora le souhaitait.

Alors les gens de Lucques et d'Orvieto, et tous ceux encore qui s'étaient réfugiés au château de Montaperti, sortirent et, se jetant aux pieds du comte Aldobrandeschi, le supplièrent de leur laisser la vie sauve. De même, les Florentins restés dans la vallée se rendirent aux vainqueurs. « Et ils étaient si impatients d'échapper à la mort, nous raconte-t-on, qu'ils estimaient heureux celui qui était pris et ligotté. Bien plus, beaucoup d'entre eux s'aidèrent les uns les autres à attacher leurs liens. Quelques-uns même se laissèrent, dans leur panique et leur épuisement, lier par une femme[1] : une marchande de la halle, Usiglia, en ficela trente-six, se servant, dit le chroniqueur, même de ses jarretières. « Et ils la suivaient tous à travers le camp, ajoute-t-il, comme des poussins suivent la poule. »

Les morts gisaient si nombreux sur les rives de l'Arbia et de la Malena, qu'il n'était pas possible de les enterrer; et, sous l'action du brûlant soleil d'été, le champ de bataille offrit bientôt un spectacle horrible. Personne n'osait plus passer par là, les paysans fuyaient leurs demeures. La vallée fut bientôt un désert que hantaient seulement les bêtes sauvages. Bien que le pays soit de nouveau cultivé et habité depuis de nombreuses générations, les villageois de Taverne d'Arbia et de Presciano se transmettent toujours les légendes du carnage qui désola ce coin de terre il y a sept siècles. Le sifflet de la locomotive lui-même n'a pas pu chasser les apparitions

[1] *La battaglia di Montaperti*, chron. man., Bibl. Ambr. (Cod. F.S.V. 23), f. 12. Usiglia appartenait à la *contrada* de S. Maria delle Grazie, dans le *terzo* de Camollia. Politi rapporte cet épisode. Cf. Politi, *op. cit.*, 39[t], 43[t], 46[t].

qui le hantent. Maintenant encore, par les soirs d'hiver, le *contadino* qui traverse la vallée pour regagner son logis, après sa journée de travail, voit les fantômes des combattants massacrés en ces lieux, sous la forme de chiens blancs, errer sur les bords de ces rivières jadis rougies de leur sang.

La bataille n'ayant pris fin que très avant dans la journée, l'armée victorieuse ne rentra pas à Sienne, mais campa au pied du Ropoli. Levée à l'aurore le lendemain, elle fit son entrée dans la cité, chargée de dépouilles et conduisant une longue file de prisonniers, au milieu de grandes manifestations de joie.

En tête du cortège, les Siennois placèrent l'un des ambassadeurs florentins qui, deux jours auparavant, leur avaient transmis l'insultant message de leur Seigneurie. Il défila, les mains liées au dos, assis à rebours sur un âne. Attaché au baudet, l'antique étendard de Florence traînait derrière dans la poussière des chemins. Et, lorsque le malheureux franchit la porte San Viene et s'engagea le long des rues étroites, les enfants, redisant ses paroles de défi, le poursuivirent de leurs sarcasmes et de leurs cris de dérision.

Derrière venaient, précédés de trompettes, Giordano et le comte d'Arras, sous les plis de l'étendard de Manfred ; puis les gros cavaliers allemands, « couronnés de rameaux d'oliviers et chantant dans leur langue de beaux chants de victoire ». Ensuite roulait le lourd *carroccio* de Sienne, son oriflamme blanche flottant au mât élevé, précédant un long cortège de prisonniers et la grosse cloche des vaincus, la *martinella*, et nombre de bêtes de somme, chargées de dépouilles. Derrière tous les captifs marchait Usiglia, la femme de la halle, en tête de son détachement ; puis, suivi des milices des *terzi*, avec leurs éten-

dards, le capitaine-général de Sienne, le comte Aldobrandino de Santa Fiora. Des chevaliers, derrière le jeune héros Walter d'Astenburg, son oncle Henri et Niccolò da Bigozzi, fermaient le cortège triomphal.

Les vainqueurs arrivèrent ainsi à la cathédrale, tout en chantant, et y rendirent grâces à Dieu et à la Vierge.

Les réjouissances durèrent trois jours, pendant lesquels des processions circulèrent constamment dans les rues, tandis que l'on chantait des *Te Deum* dans toutes les églises. Les antennes du *carroccio* siennois furent dressées dans la cathédrale[1]. On ordonna la construction d'une église à Pantaneto en l'honneur du saint patron des chevaliers allemands, le grand saint Georges. Enfin l'on frappa une nouvelle monnaie d'argent, sur laquelle on ajouta à l'ancienne légende, « Sena Vetus », les mots « Civitas Virginis ».

[1] La tradition populaire veut que les mâts, au Dôme, soient ceux du *carroccio* florentin ; cette supposition est erronée. Cf. Paoli, *Il Libro di Montaperti*, p. XLIII, et Lisini, *Le Antenne del Carroccio dei Senesi* dans *Atti e Memorie della R. Accademia dei Rozzi, Sezione di Storia Patria municipale, Nuova Serie*, vol. III, pp. 177-180.

CHAPITRE VIII

LA VIE A SIENNE AU XIIIe SIÈCLE

L'histoire du progrès humain est celle de l'émancipation graduelle des individus. L'évolution des sociétés part d'un pouvoir tyrannique pour aboutir à la liberté des citoyens ; mais, comme toutes choses ici-bas, la marche du monde est irrégulière : le flot monte, puis se retire ; de nouvelles tyrannies apparaissent, à peine moins écrasantes et moins absolues que celles qui les ont précédées. Cependant celui qui place son idéal dans la liberté de l'individu et sait embrasser l'ensemble de l'histoire de l'humanité, ne se désespère pas dans les périodes de régression : il sait que le flot reviendra, dépassant le niveau qu'il avait atteint précédemment, et que telle antique barrière dressée contre lui se trouvera finalement balayée.

De toutes les périodes de progrès, aucune n'a jamais revêtu importance plus grande que celle de la Renaissance. C'est au cours du XIIIe siècle que cette immense marée de progrès humain commença à monter. Le XIIIe siècle forme en effet la frontière entre le Moyen Age et le monde moderne. Il réunit leurs caractères. C'est le siècle où les semences de la culture antique, apportées de l'Orient, germèrent en Espagne et dans le midi de la France. C'est aussi le siècle de la prérenaissance sicilienne, ce tressaillement précurseur du grand essor de la Renaissance. C'est sous les orangers de Palerme que les

premiers poètes italiens écrivant en langue vulgaire firent retentir leurs chants. C'est à la cour brillante de Frédéric que Michel Scot, son vieux précepteur, rapporta le fruit de son séjour de dix années en Espagne, ses traductions des commentateurs arabes d'Aristote, ses connaissances en histoire naturelle, en astronomie, en chimie et en médecine.

Le XIIIe siècle vit aussi le réveil de l'esprit civique. Sous l'action de causes économiques, les habitants des cités italiennes eurent bientôt un objectif autre que celui des gens du Moyen Age, un idéal différent de ceux du moine et du chevalier. A l'intérieur des villes italiennes régna de nouveau celui, plus sain et plus humain, dont s'étaient nourries les cités antiques.

Mais, même dans les communes, dans les cités où prenait naissance ce mouvement, les deux grands pouvoirs du Moyen Age, et l'idéal qu'ils reflétaient en partie, exerçaient encore une puissante influence sur la pensée et l'imagination des hommes : dans les villes comme dans les campagnes, l'existence semblait encore se dérouler dans un camp et sous la discipline d'un couvent ; tous portaient des armes ; les grands palais qui projetaient leur ombre sur les rues étroites ressemblaient plutôt à des forteresses qu'à des demeures. Comme dans certaines communautés religieuses, les actes intimes et personnels des individus étaient assujettis à des lois et des règles. La couleur et l'étoffe du vêtement des citoyens, la parure et la coiffure de leurs femmes, la longueur de leurs robes, la grosseur et le prix des boutons qui les ornaient, les heures auxquelles on pouvait rentrer chez soi ou sortir, tout cela était fixé par la loi. L'individu se trouvait pris dans un réseau de toutes sortes de réglementations, dans la rue, à l'atelier, dans sa maison. Aussi, pour bien connaître la vie publique et privée des citoyens dans n'im-

porte quel état italien de cette époque, il ne suffit pas de dépouiller les chroniques et correspondances contemporaines, de s'initier à l'art et à la littérature de l'époque, et de se mettre au courant des travaux des archéologues, il faut encore scruter très attentivement l'ensemble des lois de la commune que l'on étudie. Or les statuts siennois de 1262[1], publiés de façon excellente par le professeur Zdekauer, « renferment suffisamment de matériaux pour nous permettre de revivre à la fois la vie publique et la vie privée des citoyens, sinon dans son intégralité, du moins dans ses aspects les plus essentiels ».

Voyons d'abord ce nous pouvons glaner dans ces statuts de 1262, en ce qui concerne la vie publique du citoyen.

On sait que les habitants de Sienne se divisaient en deux grands partis, les *milites* et le *populus*. D'un côté, les Chevaliers, le parti de l'aristocratie; de l'autre, le Peuple, destiné à devenir plus tard le chef suprême de l'État, et dont le pouvoir irait sans cesse s'accroissant, au point qu'un jour il créerait lui-même ses propres chevaliers et leur donnerait, en la personne de son représentant, l'accolade sur la place publique.

Il ne faudrait pas toutefois supposer que le parti des *milites* ne comprenait que des aristocrates, et celui du peuple que des plébéiens. On rencontrait dans les rangs des premiers, nombre de citoyens d'instincts conservateurs appartenant aux classes moyennes et inférieures, et particulièrement ces artisans des industries d'art qui produisaient les objets de luxe. Réciproquement, dans le parti du peuple, on comptait des membres des plus

[1] Zdekauer, *Il Constituto del Comune di Siena dell'anno* 1262, pubblicato sotto gli auspici della facoltà giuridica di Siena da Lodovico Zdekauer, Milan, Hœpli 1897. L'édition du *Constituto* siennois du Professeur Zdekauer est l'une des contributions les plus importantes à l'histoire constitutionnelle des cités italiennes, qui aient vu le jour.

anciennes familles de Sienne, tels que Provenzano Salvani. Les *milites* et le *populus*, point sur lequel insiste Zdekauer, étaient donc des groupements politiques, comprenant l'un et l'autre des citoyens appartenant à toutes les classes de la société.

Une particularité de la constitution sociale de Sienne voulait que l'organisation du *populus* ne fût pas basée sur les corporations, mais sur celle de la milice. La ville était divisée en trois districts ou *terzi :* le *terzo* de la cité, celui de Camollia et celui de San Martino. Chaque *terzo* se subdivisait lui-même en quartiers ou *contrade*, au nombre de trente-cinq à l'origine : douze dans chacun des *terzi* de San Martino et de la cité, onze dans celui de Camollia[1]. Ces divisions répondaient primitivement à des nécessités militaires, les hommes de chaque *contrada* formant une association guerrière. Chaque *terzo* avait son gonfalonier, et les troupes des trois *terzi* constituaient l'armée milicienne. Le symbole sacré de son unité civique était le *carroccio* ou chariot de guerre. Le peuple tout entier venait, homme par homme, prêter serment de fidélité devant le *carroccio ;* pour le défendre, le Siennois loyal était prêt à verser son sang jusqu'à la dernière goutte.

L'organisation des chevaliers reposait sur la même base. Leurs *terzi* et leurs *contrade* correspondaient à ceux du peuple. Comme lui, les chevaliers avaient dans chaque *terzo* un porte-étendard, mais ils ne possédaient pas de *carroccio*.

Nous avons vu comment, en 1147, le peuple avait remporté une première et modeste victoire, en obtenant le droit de nommer un des trois consuls de la Commune. Nous avons vu aussi, en 1240, le peuple réussir à s'attri-

[1] Zdekauer, *Il Constituto*, etc., p. XXXV.

buer la moitié des sièges au nouveau conseil des Vingt-Quatre[1]; ceux-ci, assistés des consuls des ghildes marchandes, ainsi que du *camerarius* et des contrôleurs de la *Biccherna*, ou Trésor d'État, qui géraient souverainement les questions de finances, assumèrent alors l'administration de la république. Vers le milieu du siècle, le *populus* devint un parti politique complètement organisé, sous les ordres d'un seul chef, appelé Capitaine du peuple, parti pleinement conscient de ses aspirations et des moyens de les réaliser. Déjà, en 1257, le peuple s'était agité avec succès pour réclamer le remplacement, par une taxe sur les biens mobiliers, de la vieille redevance par feu; par la constitution de 1262, il conquit le droit de nommer à la moitié des emplois publics. Il possédait en outre un conseil particulier qui élaborait des statuts ; ces mesures n'obligeaient, à vrai dire, que les membres du *populus*, mais, d'une façon générale, le parti réussit toujours à les faire inscrire parmi les statuts de l'État.

Tels étaient donc les partis politiques : examinons maintenant sommairement la constitution de Sienne.

Le centre de la vie politique de la cité était le Conseil de la Cloche. Dans le vieux temps, lorsque l'évêque était à la tête du gouvernement de Sienne, la population, convoquée tout entière, se formait souvent en parlement. Au XIIIe siècle, de telles assemblées se firent de plus en plus rares, le Conseil de la Cloche devint le véritable pouvoir représentatif de la Commune. Il n'était toutefois pas élu par un vote populaire : ses membres étaient convoqués

[1] C. Paoli, *I « Monti » o fazioni nella Repubblica di Siena*, dans la *Nuova Antologia*, 1er août 1891, fasc. XV, p. 404. Zdekauer, *Il Constituto*, pp. LXXVII-LXXIX. La façon dont étaient constitués les Vingt-Quatre fait encore l'objet de discussions ; les meilleures autorités ne s'accordent pas non plus sur la date exacte à laquelle le pouvoir suprême de l'État passa entre leurs mains.

par le podestat, le conseil des Vingt-Quatre, le *camerarius* et les contrôleurs de la *Biccherna*, ainsi que les consuls des deux ghildes marchandes. Il se composait de trois cents conseillers, mais avec faculté d'en augmenter indéfiniment le nombre dans des cas exceptionnels.

Le magistrat le plus important, élu au sein du *Concilium Campane*, était le podestat. On ne saurait fixer exactement la date de création de cette charge ; toutefois, c'est dans les vingt ou trente premières années du XIIIe siècle que le podestat, d'abord nommé par la volonté populaire pour surveiller la gestion des Consuls, commença à les supplanter. Le podestat était, en règle générale, un étranger ; on lui allouait un traitement considérable, avec la jouissance d'un beau palais. En théorie le principal dignitaire de la Commune, il ne détenait cependant pas un pouvoir effectif étendu : il pouvait bien influer indirectement sur la législation, en suggérant des dispositions nouvelles aux fonctionnaires connus sous le nom d' « Amendeurs » de la Constitution, qui les exposeraient ensuite au Conseil ; il pouvait promulguer décrets et prohibitions ; mais, même dans la période de sa plus grande autorité, ces actes d'exécutif n'avaient force qu'autant qu'ils rentraient dans le cadre des lois existantes. Lorsque le *populus* eut conquis la suprématie, tout exercice indépendant de pouvoir fut interdit au podestat : sa charge devint une magistrature purement représentative ; ses fonctions législatives disparurent ; ses attributions essentielles ne furent plus que juridiques : il restait la plus haute autorité judiciaire de l'État. La *potesteria* était à tous points de vue une institution moins stable que le consulat : au bout de cinquante ans, elle donnait déjà des signes de décadence. Néanmoins, à Sienne comme dans d'autres communes italiennes, elle avait une très grande importance. La

nomination de podestats étrangers amenait en effet un échange d'idées, principalement sur des questions législatives et juridiques, entre les grandes cités du centre et du nord de l'Italie, échange qui contribuait à créer un type uniforme de civilisation et une ébauche de sentiment national. Surtout, la présence, dans des villes comme Sienne, de juristes distingués de la grande école de Bologne exerça une influence capitale sur l'histoire du droit en Italie.

Avec quelle curiosité les Siennois ne devaient-ils pas dévisager leur nouveau podestat, arrivant de Bologne ou de Modène, lorsqu'il chevauchait, par quelque après-midi de décembre, dans les rues étroites de Camollia, escorté de toute une suite de juges et de notaires, de chevaliers et de gens d'armes, dans le costume de leur pays, et conversant entre eux dans leur dialecte plus rude du Nord. Nous voyons dans cette coutume, alors régnante, de la nomination d'un podestat étranger, un des premiers pas vers l'unification de l'Italie[1].

La base de la constitution de Sienne était la *balia* [2]. Il faut rechercher l'origine de tous les grands emplois de l'État, de tous les conseils, y compris celui de la Cloche dans des *balie*, ou comités temporaires. Aux premiers temps de la Commune, des comités furent nommés à intervalles, d'abord par le *parlamentum*, plus tard par le Conseil de la Cloche, pour une durée déterminée et pour remplir certaines missions définies. Le retour des circonstances qui avaient occasionné la nomination d'un comité tendit, avec le temps, à faire de la *balia*, gratuite et temporaire, un emploi permanent comportant un traitement fixe. La première *balia* qui subit cette transfor-

[1] Zdekauer, *La vita pubblica dei Senesi nel dugento*, Sienne, 1897, p. 16.

[2] Zdekauer, *Il Constituto*, etc., p. LVI.

mation fut celle qui gérait les affaires financières de la Commune, la *Biccherna.* Simple comité du Conseil de la Cloche, à l'origine, ce corps important devint plus tard un des rouages permanents de la Constitution. En dehors de leurs autres attributions, ses membres surveillaient aussi la voirie, l'entretien des fontaines et des ponts ; ils dirigeaient la construction des édifices publics. Ils avaient également pour fonction d'inspecter périodiquement les armements de l'État et de renouveler le matériel de guerre. Enfin ils nommaient à divers emplois publics. A la tête de la *Biccherna* se trouvait le *camerarius*, généralement un moine de San Galgano[1] : on choisissait pour cette charge des membres d'ordres religieux parce que l'on pouvait recruter dans leurs rangs des hommes qui, rompus néanmoins aux affaires, paraissaient peu susceptibles de prévarications, n'ayant pas d'intérêts de famille à servir et leur règle leur interdisant d'amasser des biens personnels ; quatre *provisores* ou contrôleurs, choisis parmi les citoyens les plus sûrs, assistaient le *camerarius;* enfin, bien que l'emploi fût permanent, ceux qui l'occupaient étaient remplacés tous les six mois.

Le premier comité qui se transforma ensuite en une institution permanente fut celui des treize « Amendeurs » de la Constitution, dont la mission consistait à élaborer des projets de lois, soit sur leur propre initiative, soit à la suite d'une pétition, en vue de les soumettre au Conseil. Ils devaient aussi coordonner les statuts et veiller à ce qu'il ne se glissât aucune incohérence dans les textes de la Constitution. Ils étaient élus annuellement par le Conseil de la Cloche.

Le Conseil des Vingt-Quatre, à l'origine également une

[1] On voit ce personnage représenté sur des *Tavolette* (couvertures peintes) anciennes de la *Biccherna*, aux Archives de Sienne.

balia, évolua très tôt en une magistrature stable. Il revêtait un caractère spécialement politique, étant composé exclusivement de Gibelins, et l'on dénommait officiellement ses membres : *XXIIII[or] partis Ghibelline populi civitatis et comitatus senarum*. On les choisissait toutefois impartialement dans toutes les classes : c'était donc le plus représentatif de tous les gouvernements qui administrèrent Sienne. Redevable de son existence à un mouvement populaire, le parti démocratique vit en lui un instrument actif par lequel réaliser sa politique. Le *populus* lutta donc continuellement pour accroître les pouvoirs des Vingt-Quatre et en faire l'autorité souveraine dans l'État[1]. Et ses efforts ne restèrent pas infructueux : les *Ventiquattro* furent bientôt revêtus de pouvoirs tels que n'en avait jamais possédés, avant eux, aucune magistrature. Leurs Prieurs ne pouvaient prendre l'initiative directe des lois, mais nulle ne devait être promulguée sans leur intervention et agrément ; appartenant d'office au Conseil de la Cloche, ils faisaient partie du collège qui élisait ce conseil. A beaucoup d'égards, ils remplissaient les fonctions d'un ministère moderne.

Les seuls représentants de ghildes qui eussent une importance politique à Sienne étaient les consuls des deux *Mercanzie* ou ghildes marchandes : l'une, celle des financiers, des banquiers et des changeurs, l'autre, celle des marchands au détail, destinées d'ailleurs à fusionner au bout d'un certain temps. Presque à l'origine de l'histoire de la Commune, aux jours de la domination épiscopale, leurs consuls commencèrent à occuper dans le gouvernement une situation influente. Comme les Prieurs des

[1] Armstrong, *The Sienese Statutes of 1262*, dans l'*English Hist. Review* de janvier 1900, p. 10, article où se trouve admirablement résumé le *Constituto*. Cf. aussi Zdekauer, *Il Constituto*, p. LXV.

Vingt-Quatre, ils appartenaient d'office au Conseil de la Cloche ; ils figuraient en outre au nombre des treize « Amendeurs » de la Constitution et exerçaient leur contrôle sur la Monnaie.

Les financiers, jouissant de grands pouvoirs politiques et renforcés par leur union avec les petits commerçants, agirent à Sienne comme ils ont de tout temps accoutumé de le faire : ils spéculaient sur le poivre et la cire ; ils cherchaient à accaparer le bois et le froment, malgré l'interdiction des statuts ; et, sans que les deux ghildes marchandes de Sienne atteignissent jamais l'importance politique des « arts majeurs » à Florence, leurs membres détenaient plus de pouvoir qu'il n'eût été souhaitable pour le bien de l'État. Leurs faillites, et notamment la déconfiture de la société Buonsignori, non seulement causèrent dans la ville de grandes infortunes mais influèrent sérieusement aussi sur les relations politiques de Sienne.

Telle était, dans ses traits principaux, sa constitution au temps de sa période de gloire, tant qu'elle resta loyalement gibeline, avant le triomphe de la bourgeoisie et son alliance néfaste avec le parti guelfe.

En même temps qu'à la victoire du parti populaire, nous assistons à un développement de l'esprit civique dont les manifestations ne sont nulle part aussi importantes qu'à Sienne. Aux meilleurs jours de l'histoire de leur cité, ses marchands ne poursuivaient pas uniquement en effet des ambitions personnelles : rêvant de voir leur ville grande et prospère, ils se réunirent pour fonder et gérer d'importantes institutions publiques qui devinrent parties intégrantes de l'édifice communal. Son vaste hôpital, son université, l'*Opera* (Œuvre de la cathédrale), étaient des fondations ou organismes municipaux alimentés des deniers de l'État, mais qu'enrichissait aussi la générosité privée.

Nous aurons plus loin l'occasion de parler de la construction du Dôme[1]. L'édifice actuel fut commencé, selon Malavolti, en l'an 1245 et les documents des Archives de Sienne semblent corroborer cette assertion[2]. Notons que le plus ancien manuscrit relatif au monument que nous possédions spécifie que certains paiements étaient faits aux entrepreneurs « au nom de la Commune de Sienne ». Et Sienne ne contribua pas seule, en tant que cité, à l'érection de la cathédrale, toutes les villes vassales et les seigneurs féodaux sur son territoire furent obligés d'y concourir aussi.

A l'origine simple refuge de pèlerins fondé au IX[e] siècle par les chanoines de la cathédrale, l'Hôpital de Santa Maria della Scala, était tenu par des oblats, confrérie d'hommes et de femmes, mariés ou célibataires, ayant voué leur vie au soulagement des malades et des malheureux. Après un long conflit avec le chapitre, ils réussirent, en 1194, à accaparer la direction exclusive de l'Hôpital qui devint dès lors un établissement laïque et communal, continuant, comme dans le principe, à donner asile aux pèlerins, et destiné en outre à recueillir les enfants trouvés et les orphelins, et, dans une certaine mesure, à abriter tous les déshérités.

C'est sous le régime des Vingt-Quatre que l'Université de Sienne apparaît pour la première fois en tant qu'institution municipale complètement organisée. Dès 1173 Sienne avait possédé un lecteur public de droit, qui professait près de l'église San Vincenzo de Camollia[3]. Mais le plus ancien document nous révélant une université régulièrement constituée date de l'an 1240 : l'Université

[1] Au chapitre I, t. II.

[2] Borghesi e Banchi, *Nuovi Documenti per la Storia dell' Arte senese*, p. 5. Le premier document remonte à 1246.

[3] Davidsohn, *Documenti del 1240 e del 1251 relativi allo studio senese*, dans le *Bulletino Senese di Storia Patria*, ann. VII, fasc. I, pp. 168, 169.

de Sienne y figure déjà comme ayant pris rang d'institution communale, dotée de professeurs payés par l'État. Sept ans plus tard, la Commune voulut augmenter l'importance de sa petite mais florissante université en invitant des professeurs du dehors à venir y traiter des matières qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pas encore été enseignées à Sienne [1].

Ce faisant, le gouvernement visait à attirer des spécialistes de certaines branches du droit, appartenant à l'Université de Bologne, mais qui avaient dû quitter cette ville par suite des dissensions qui divisaient sa fameuse école ; la faculté de médecine désirait aussi renforcer son personnel enseignant. Parmi les maîtres qui répondirent à cette invitation, se trouvait le grand Pietro Hispano, connu plus tard sous le nom de Jean XXI [2]. Le futur pape, *alumnus* de l'Université de Paris, était originaire du Portugal ; instruit dans la science des médecins arabes et israélites, il connut certainement dans sa jeunesse les traductions des commentateurs arabes d'Aristote, émanant de la grande école de Tolède [3]. Pietro Hispano enseignait la thérapeutique, la chirurgie et, domaine dans lequel il était particulièrement versé, la diététique. C'est durant son séjour à Sienne qu'il rédigea ses premiers ouvrages, ainsi que ses *Summulæ Logicales*. Il y resta quatorze ans, et le futur pontife se trouvait parmi les médecins qui soignèrent les blessés après la bataille de Montaperti.

[1] Zdekauer, *Sulle origini dello studio senese*, Sienne, 1896, p. 16. Moriani, *Notizie sulla Università di Siena*, Sienne, 1873.

[2] Cf. Zdekauer, *A proposito di una recente biografia di Papa Giovanni* XXI (*Pietro Hispano*), au *Bulletino Senese di Stor. Patr.*, ann. V, fasc. II, pp. 283-287 ; aussi Petella, *Sull' identità di Pietro Hispano, medico in Siena e poi Papa, col filosofo Dantesco*, dans le même Bulletin, ann. VI (1899) fasc. II, p. 277-329.

[3] Au sujet de l'École de Tolède, cf. Jourdain, *Recherches sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, Paris, 1843, ch. III ; aussi Wood-Brown, *Life of Michael Scot*, pp. 42-136.



Cl. Alinari.

LA CATHÉDRALE DE SIENNE



Cl. Alinari.

AMBROGIO LORENZETTI. — EFFETS DU BON GOUVERNEMENT DE SIENNE

Fresque du Palais Public, Sienne.

Le gouvernement ne négligeait pas non plus l'instruction élémentaire. Les actes de la *Curia del Placito* et autres écrits contemporains témoignent d'un enseignement de bonne qualité et largement répandu.

La période du régime des Vingt-Quatre fut marquée par maint changement dans l'aspect extérieur de la cité. En 1245 et 1246, l'enceinte de Sienne fut élargie et beaucoup d'améliorations de voirie furent entreprises. Pendant la seconde moitié du siècle, la ville continua à grandir, au point de devenir l'une des plus importantes de l'Europe occidentale, plus grande que Londres et que Paris. La richesse des habitants s'accroissait également avec rapidité, et, avec la richesse, leur venait le désir d'habiter de belles maisons et de posséder de belles choses. Leurs relations avec Rome et la France les mettaient en contact direct avec les principaux centres de la civilisation de ce temps ; ils étaient en outre alliés aux Pisans, dont les vaisseaux parcouraient les mers et ramenaient en Toscane des œuvres d'art de Grèce, de Syrie et d'Espagne. Il ne faut donc pas s'étonner que la nouvelle aristocratie de l'argent ait laissé son empreinte sur les rues de la ville [1]. Côte à côte avec les palais de la vieille noblesse, sombres et crénelés comme des forteresses, commencèrent à s'élever de splendides demeures de négociants opulents. Sienne revêtit peu à peu l'aspect qu'on lui voit dans la fresque d'Ambrogio Lorenzetti, *Les Effets d'un bon gouvernement*, dans la Salle de la Paix au Palais Public ; mais beaucoup de maisons de bois subsistaient encore, surtout dans les quartiers pauvres ; et le danger d'incendie était accru par les *loggiati* de bois qui surplombaient les voies sur un tiers de leur largeur.

1 Zdekauer, *La vita privata dei Senesi nel dugento*, Sienne, 1876, p. 52.

Un savant qui fait autorité sur son histoire sociale a décrit Sienne au temps du régime des Neuf comme « une agglomération de forteresses coupée par un lacis de couloirs tortueux et d'allées en labyrinthes »[1]. Cette définition ne nous paraît pas tout à fait exacte. L'écrivain n'a pas tenu compte de l'influence qu'exerçait sur la ville l'importance croissante de la classe moyenne. L'étude des testaments et des lettres, la recherche minutieuse des maisons du XIIIe siècle subsistantes, comme celle d'Angiolieri, et, plus que tout le reste, le témoignage de la fresque de Lorenzetti, nous révèlent le fait que les demeures de riches bourgeois se multipliaient à Sienne. L'idéal civil, contrastant avec l'idéal féodal et monastique, commençait à se manifester dans son architecture. Et, s'il est vrai que les Siennois de la haute classe nourrissaient « la détermination enracinée qu'aucune face de leur maison ne servît à un voisin de mur d'appui », cette règle, on peut encore le constater aujourd'hui, n'était nullement observée à la lettre, même par les riches citoyens. L'examen attentif des maisons siennoises nous a du reste convaincu que des portions considérables des anciennes rues n'ont subi aucune transformation structurale importante depuis l'époque de Cecco Angiolieri. Nombre de palais splendides remontent, il est vrai, aux XIVe et XVe siècles ; mais une partie assez étendue de la vieille Sienne nous est restée. Les habitations séculaires ont perdu leurs créneaux ; les tours ont été rasées ou ruinées ; leurs fenêtres modifiées. De place en place, on les a enduites de plâtre ; elles ont souffert du feu ou de la destruction lente du temps, mais, dans bien des maisons de Sienne, une portion importante date des vrais jours de sa gloire. Leurs murs à demi écroulés ont vu

[1] Heywood, *The Ensamples of Fra Filippo*, Sienne, Torrini, 1901, pp. 34-35.

déambuler fièrement Messer Provenzano Salvani ; Dante exilé s'est promené à leur ombre ; ils renvoyèrent l'écho des rudes chants bachiques et des cris de victoire des reîtres après Montaperti.

Les rues de Sienne, à cette époque, étaient certainement fort étroites. Beaucoup aussi étaient sales, à les juger d'après nos idées modernes : la pluie et les porcs se chargeaient surtout, sinon exclusivement, de les nettoyer. Mais celui qui connaît l'histoire et l'état des villes européennes au Moyen Age ne saurait douter que la Sienne médiévale, comparée aux grandes cités de France ou d'Angleterre à la même époque, ne fût une ville très propre, plus propre que ne le seront plus tard Paris ou Londres après trois siècles d'amélioration. A Sienne, les rues principales, ou *strade*, étaient toutes pavées de dalles de brique et les rues latérales, ou *vie*, de pierre [1]. Ses paveurs jouissaient d'une telle renommée, qu'on les appelait dans d'autres villes : la grande place de Pérouse fut ainsi pavée par des Siennois [2].

A Sienne, de même que dans le Paris du XVIIIe siècle ou l'Édimbourg du XIXe, c'était chose habituelle pour une ménagère que de jeter les eaux sales par la fenêtre, pratique qui devait sérieusement ennuyer certains élégants noctambules de la *brigata spendereccia* dont parle Dante. Toutefois cette habitude n'était tolérée à Sienne que la nuit et même complètement interdite dans certaines rues [3]. En outre on frappait avec rigueur d'une amende

[1] Ce n'est qu'en 1317 que les rues de Naples furent pavées convenablement : Archivio, Naples, *Reg.* 1317-1318 : A. 214, 148^t. Robert vit Sienne en 1310 ; à son retour à Naples, en 1312, il se mit à l'œuvre pour nettoyer sa capitale. — « Deliciosa... civitas Neapolis, corrupto aere per repleta lacunaria, et cenositatem repletam, spurcitiis, mandatur purgare, et itinera refici, adequari, pavimentari, et lineari. »

[2] Zdekauer, *La vita privata*, etc., p. 36, note 2.

[3] Zdekauer, *Il Constituto*, etc. Dist. III, CIII, CVII.

toute personne qui lançait par la fenêtre un liquide sans avoir crié « *Guarda !* »

Mais, bien que Sienne se trouvât, au point de vue de la propreté, en avance sur d'autres villes, elle comptait, comme leurs noms l'indiquent, des ruelles obscures et mal famées où se perpétraient des actes noirs et criminels. Tel, par exemple, ce passage de Valle Piatta, où habitait le boulanger Pennuccio. « Très sombre le soir, déclarait le statut qui en ordonnait la fermeture, on y commet maintes actions viles et déshonnêtes : et des coupe-jarrets s'y embusquent pour assaillir et égorger les gens[1]. »

La nuit, les rues étaient obscures et désertes. Après neuf heures personne ne devait plus y circuler. On ignorait l'éclairage public. De loin en loin un lumignon jaunâtre brillait devant quelque image de la Madone. Tout le reste était plongé dans les ténèbres et la solitude.

Si des Siennois du Moyen Age pouvaient revoir maintenant leur ville natale, de l'Observance ou de la Lizza, ce qui, dans sa physionomie, les frapperait le plus, au premier abord, ce serait le petit nombre de ses tours. Au XIII[e] siècle chaque maison de quelque importance en possédait plusieurs : il y en avait tant, dit Ugurgieri, que la ville ressemblait à une touffe de roseaux. C'est au XVI[e] siècle que l'on commença à abattre cette forêt, et la destruction n'a jamais cessé jusqu'à nos jours[2]. San Gemignano, « San Gemignano aux belles tours » ne nous donne qu'une faible idée de la beauté de la Sienne médié-

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Statuto dei Viari*, R. CCLXVIIII, cité par Zdekauer, *La vita pubblica dei Senesi nel dugento*, Sienne, 1897, p. 36.

[2] Les deux principales périodes de destruction furent les années 1551 et 1798. En 1551, Mendoza fit abattre un grand nombre de tours pour construire la forteresse impériale. En 1798, après le terrible tremblement de terre, on démolit une grande partie de celles qui subsistaient. Cf. *Misc. Stor. Sen.*, vol. II, 1894, Num. 2, pp. 17, 18, 19.



Cl. Alinari.

LA VIA GALLUZZA, SIENNE

Pl. 6.



Cl. Alinari.

LA TOUR DU MANGIA VUE A TRAVERS L'ARCHE DE SAN GIUSEPPE

vale, telle qu'on la découvrait des collines voisines ; car dix fois plus nombreuses étaient ses tours dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Les fontaines jouaient alors un rôle important dans la vie de la cité. Elles ne servaient pas seulement à approvisionner d'eau les habitants, elles comportaient chacune un lavoir et des bains publics : c'était le rendez-vous favori des Siennois. Là s'assemblaient chevaliers et muletiers, teinturiers et drapiers, tanneurs et tisserands ; là aussi fréquentaient toutes les femmes du voisinage, auprès de qui s'empressaient oisifs et galants. A l'ombre de leurs voûtes gothiques se tint maint débat politique ; et dans la fraîcheur du soir les amoureux s'y rencontraient. La plus ancienne des fontaines était la Fontebranda[1] ; et si ce n'est plus maintenant la Fontebranda de Dante, c'est du moins celle que connut un de ses contemporains moins âgé et plus terre à terre : c'est là en effet que Cecco Angiolieri, Cecco le fol, venait rejoindre la jolie Becchina, la fille du cordonnier.

Avant de terminer cette esquisse rapide de la vie extérieure des gens de Sienne, il nous faut dire un mot de leurs sports et de leurs jeux. Les Siennois ont toujours manifesté une ardeur toute juvénile pour les fêtes et les amusements : dans la seconde moitié du XIIIe siècle, alors que la ville regorgeait de richesse et que ni les angoisses de la famine ni les dissensions intérieures n'assombrissaient ses habitants, Sienne était vraiment une joyeuse cité. Folgore di San Gemignano a décrit la vie de plaisir de la jeunesse dorée de ce temps. Les sonnets du poète montrent à quel point l'idéal féodal et monastique avait déjà perdu de terrain dans l'esprit des

[1] Rossi, *Le iscrizioni romane del territorio senese*, dans le *Bulletino Sen. di Stor. Patr.*, ann. IV, fasc. I, pp. 148, 149. Petrucci, *Le acque in Siena*, Sienne, 1894.

gens appartenant aux hautes classes de la société. Beaucoup considéraient le plaisir comme un but se suffisant : le jeune chevalier se contente de jouir le mieux possible de cette vie ; il n'use pas ses forces à tenter de s'en assurer une dans l'autre monde en pourchassant l'infidèle et l'hérétique sur l'ordre de sa Mère l'Église. Il ne part pas à l'aventure, poursuivant un rêve, dans des expéditions lointaines.

A l'automne, on chasse à courre et au faucon. En hiver, on se bat avec des boules de neige dans les cours des palais. De brillants tournois ont lieu au mois de mai sur la grand'place. Les jours de fête, en été, les jeunes gens s'étendent au bord des fontaines, à l'ombre du feuillage touffu, et « de plaisantes dames » viennent « leur apporter des distractions ».

Le peuple aussi avait ses jeux, sur la Piazza del Campo. La caractéristique la plus frappante de ces amusements était leur brutalité. Le XIII[e] siècle fut un siècle de violence et ses distractions aussi étaient violentes. Alors que princes temporels et religieux faisaient également preuve de brutalité et de cruauté dans les châtiments horribles qu'ils infligeaient à ceux qui enfreignaient leurs volontés, y a-t-il lieu de s'étonner que la vie entière du peuple fût empreinte de violence ? Au cours de jeux comme l'*Elmora* ou lutte au bâton [1], et la *Battaglia de' Sassi* ou lutte à coups de pierres, de nombreux citoyens restaient chaque année sur le carreau.

Les amusements des Siennois étaient de trois sortes : les combats simulés, les jeux de ballon et les courses. Les premiers comprenaient : le tournoi, pour les chevaliers ; l'*Elmora*, la *Battaglia de' Sassi*, et la *Pugna* ou lutte à coups de poings, pour toute la population mâle.

[1] On employait pour l'*Elmora* des épées et des lances de bois. Interdite par le statut de 1262, on y joua encore pendant trente ans.

Le plus important des jeux de ballon était le *Pallone*, ou gros ballon, ressemblant vaguement au football Rugby, et qui gagna en popularité lorsque les jeux plus violents comme l'*Elmora* eurent été interdits. La course de chevaux s'appelait le *Palio*[1], mot qui, par lui-même, signifie bannière : on remettait en effet comme prix une bannière au vainqueur des épreuves. Dès les premiers temps de l'histoire de la cité, un *Palio* fit partie des réjouissances en l'honneur de l'Assomption, qui fut toujours à Sienne la fête la plus populaire. Mais, à l'origine, il ne se courait pas sur la Piazza del Campo comme de nos jours : il avait probablement lieu sur la grand'route, en avant d'une des portes. C'est seulement à partir de 1603 qu'il fut organisé sur la grand'place.

Nous avons rapidement passé en revue la constitution de Sienne, ses principales institutions et l'existence extérieure de ses habitants ; décrivons maintenant l'intérieur de leurs maisons, leur mobilier, leur nourriture et leurs vêtements.

Nous avons dit que les demeures des riches bourgeois se multipliaient dans les rues de Sienne. Bâties de pierre ou de brique, elles comportaient généralement une loggia à l'étage supérieur. La décoration des murailles était géométrique et polychrome : criarde, barbare et d'une régularité obsédante, elle ne laissait guère de repos pour l'œil. Libre à ceux qui ne supportent pas la moindre critique à l'art du XIII[e] siècle, de professer du goût pour ce genre de décoration ; nous ne croyons pas, pour notre part, qu'ils prendraient plaisir à vivre dans ce cadre. Et

[1] Le premier document faisant allusion au *Palio* d'août date de 1238 ; c'était probablement alors une institution établie. Cf. Arch. di Stato, Sienne, *Lib. dei Pretori*, 1232-42, 137. Pour l'histoire du Palio, cf. Heywood, *Our Lady of August and the Palio of Siena*, Sienne, Torrini, 1899 ; aussi Heywood, *Palio and Ponte*, Londres, Methuen, 1904.

pour quelqu'un d'impartial, aux sens affinés, qui, vivant dans un siècle bruyant, demande surtout à une maison d'être un lieu de calme, invitant au repos, le genre d'ornementation que l'on voit encore dans certaines salles du Palais Public de Sienne, ou à la Villa Bardini, près de Florence, est particulièrement irritant.

Les poutres des plafonds étaient ornées à peu près dans le même style, mais leurs décorations, d'un modèle plus délicat et un peu atténué de teinte, en rendaient l'aspect plus agréable et plus satisfaisant que celui des murs.

Chez les particuliers, les fenêtres n'étaient pas vitrées : elles consistaient en châssis de bois sur lesquels on tendait des pièces de vélin mince ou de toile, qu'on huilait pour les rendre à demi diaphanes. En toute saison, sauf en hiver, on les laissait ouvertes, en règle générale.

En hiver, d'ailleurs, les maisons étaient mieux chauffées alors qu'aujourd'hui. De nos jours plus d'un Toscan craint comme la peste de faire du feu dans une pièce d'habitation. Il déclare que cela lui cause un malaise. Au XIIIe siècle, le Siennois se faisait une autre idée du confort. Folgore chante « les bûches entassées comme des montagnes et les tapis étalés » et autre part encore « de puissants feux dans les salles »[1]. Les voyageurs qui ont séjourné en hiver dans leur ville ont dû souvent regretter que les Siennois se soient départis des habitudes de leurs ancêtres.

De l'ameublement de cette époque, en dehors des *cassoni* et d'objets d'art tels que triptyques, tableaux, enluminures, il ne subsiste que peu de pièces originales. On ne peut s'en faire une idée que par l'étude attentive des

[1] Heywood, *The Ensamples of Fra Filippo*, Sienne, Torrini, 1901, pp. 51-53. Cette monographie savante offre beaucoup d'intérêt pour ceux qui étudient l'histoire sociale au Moyen Age.

peintures, ainsi que des testaments et des inventaires. Pendant tout le XIII[e] siècle, le niveau du confort s'éleva graduellement : le commerce de Sienne, particulièrement avec la France, accentua, comme nous l'avons vu, la tendance au luxe. On vendait communément dans la ville les riches soieries d'Orient, les draps d'or et autres étoffes coûteuses de France, les tapisseries des Flandres ; on fabriquait d'ailleurs à Sienne du bon drap en grande quantité. L'industrie de la céramique, qui allait bientôt prendre une extension considérable, était également déjà née[1]. On l'employait pour les assiettes, les tasses, les bols et les cruches, de même que pour nombre d'ustensiles de cuisine. D'une simplicité spartiate, ces objets étaient pourtant d'une matière agréable et souvent d'une réelle beauté de forme.

La chambre à coucher d'une maison de la classe moyenne contenait un grand lit flanqué de rideaux ; un *cassone* ou coffre de mariage, peint ou sculpté, renfermant le plus beau linge de ménage ; un siège haut et large ; une table et une estrade ou *predella*, posée près du lit et de même longueur, qui parfois était aménagée pour servir de coffre.

Les Siennois, à cette époque, se couchaient sans chemises de nuit et toujours à deux ou trois dans le même lit. Pourtant, au point de vue de la propreté, leurs modernes descendants ne pourraient guère leur en remontrer : on n'omettait presque jamais de se laver les mains avant les repas ; et, même au XIII[e] siècle, l'habitude du bain quotidien, importée par les Croisés, se répandait déjà parmi les gens des hautes classes[2].

En ce qui concerne la cuisine, les renseignements détaillés et précis ne nous manquent pas. Deux livres de

[1] On a découvert à Sienne, à intervalles, des fragments de vieille faïence émaillée. Plusieurs tableaux anciens en représentent. Cf. ch. IV, t. II.

[2] Heywood, *The Ensamples*, etc., p. 42.

cuisine italiens du *Quattrocento*, contenant des recettes évidemment déjà en faveur au siècle précédent, sont venus jusqu'à nous. Rédigés tous deux en Toscane, l'un, en partie tout au moins, est d'origine siennoise : les recettes qu'il fournit, compliquées et difficiles, révèlent un art culinaire déjà très avancé.

A cette époque, comme à présent, les légumes formaient le fond de la nourriture en Toscane : on mangeait surtout, en fait de viande, du gibier, du porc et de l'agneau ; le bœuf paraissait rarement sur les tables siennoises. La plupart des plats étaient fortement relevés, grâce à une profusion de poivre et de gingembre, de clous de girofle et de safran ; l'ail également, rapporte Zdekauer, était considéré comme un légume recherché et aristocratique[1].

Dès le XIII[e] siècle, Sienne était renommée pour ses friandises ; elle avait déjà la spécialité des *cavallucci*, que l'on appelait alors *bericuocoli*, et du *panforte*.

Nulle part le luxe grandissant des Siennois ne se manifestait davantage que dans le costume. Leurs relations avec la France qui, alors comme aujourd'hui, donnait le ton en matière de modes féminines, tendaient à développer chez les femmes le goût des toilettes opulentes. Dès 1262, de respectables citoyens sollicitaient l'intervention de l'État pour modérer l'extravagance de leurs épouses. Il fut alors prescrit par statut combien une dame pouvait porter de boutons de perle à son corsage, ainsi que la longueur de sa traîne, la quantité de riche écarlate qu'elle pouvait employer pour une robe, le prix de ses ornements d'or et d'argent.

Mais la passion de la parure qui s'était emparée des Siennoises ne fut pas refrénée pour cela ; elle ne cessa au

[1] Zdekauer, *La vita privata*, etc., p. 29.



Cl. Alinari.

LA FONTEBRANDA, SIENNE

Pl. 8.



Cl. Alinari.

AMBROGIO LORENZETTI — LA PAIX

Détail de la fresque du Bon Gouvernement de Sienne,
Palais Public, Sienne.

contraire de croître. Fra Filippo de Lecceto, l'auteur de *Gli Assempri*, qui écrivait un siècle et demi plus tard, se plaint avec une sévérité toute monastique de ce « qu'elles portaient toutes leurs pensées sur le maquillage et la parure de leurs corps maudits et corrompus[1]. » Déjà au *Trecento* elles commençaient à échancrer très bas leurs corsages, comme les Florentines censurées par Dante. Non contentes de rehausser l'attrait de leurs charmes, trop libéralement étalés, par la richesse et la splendeur de leurs robes, elles usaient de façon extravagante de fards et de poudres, de teintures et de lotions. Dans un sonnet acéré, Cecco, nous révélant les secrets de toilette de sa femme, énumère les cosmétiques grâce auxquels elle cherchait à plaire aux yeux des hommes. Ces pratiques féminines conservèrent leur vogue pendant tout le *Trecento* et le *Quattrocento*. Saint Bernardin ne se lassa jamais de dénoncer la futilité des Siennoises[2]. « Vous vous fardez, leur dit-il, plus qu'aucunes femmes que je connaisse... Ne voyez-vous pas que vous vous flétrissez vous-mêmes et provoquez l'aversion des hommes. Il en est parmi vous dont la bouche empoisonne grâce à ces fards, d'autres qui empestent le soufre, d'autres qui se peignent le visage avec ceci ou avec cela ; et vous imposez toute cette fétidité à vos maris. Combien parmi vous ont vu leurs dents abîmées par les pâtes que vous y appliquez ! Songez bien que c'est là l'œuvre du démon qui veut vous entraîner à une fin misérable, vous et vos maris[3]. »

L'abus des cosmétiques produisait des effets désastreux. Sacchetti nous rapporte que, sous leur action, la

[1] Cf. Fra Filippo, *Gli Assempri*, édit. Carpellini, *Assempro III*, pp. 20-23. Heywood, *The Ensamples*, etc., p. 99.

[2] Saint Bernardin, *Le Prediche volgari*, etc., vol. III, pp. 205, 206.

[3] Saint Bernardin, *Le prediche volgari*, etc., vol. III, p. 206. Cité par Heywood, *Op. cit.*, p. 103.

plus belle femme se fanait en très peu de temps comme une fleur et vieillissait prématurément. Et les Siennoises, il convient de le faire remarquer, enduraient tant de peine et d'incommodité non pas pour trouver des maris, car celles qui usaient de ces pratiques étaient mariées, mais par pure vanité personnelle ou pour courir à d'autres amours.

Les jeunes filles siennoises des classes moyennes et supérieures menaient une vie recluse : il ne leur était pas permis de se mêler aux hommes, pas même à ceux de leur propre famille. Souvent elles épousaient en bonne forme et en toute légalité des maris qu'elles n'avaient jamais entrevus avant que tout fût réglé et le jour des noces prochain. Dans une société où les conventions extérieures du mariage étaient tout, et où l'on n'attachait guère d'importance à sa réalité profonde, faut-il s'étonner que le niveau de la moralité mondaine ait été bas ?

Pourtant, malgré ces inflexibles règles sociales, les *novellieri* nous apprennent que de véritables mariages d'amour se faisaient parfois, même dans les hautes classes. Nous savons aussi qu'à tous les échelons de la société, des femmes réunissant la beauté morale et physique — cette beauté qui est encore si souvent le partage des Siennoises — dédaignaient l'emploi des cosmétiques et se souciaient seulement de plaire à leurs maris.

Au XIII[e] siècle, la prérenaissance n'avait presque rien fait pour relever la situation de la femme. Les idées monastiques et féodales s'opposaient encore à son émancipation. Même dans les villes libres, sa situation légale était très inférieure à celle de l'homme. On battait communément sa femme : l'Église l'enjoignait. Les prédicateurs prônaient le châtiment corporel des épouses, le préconisant comme un devoir marital, tout comme le

firent plus tard les pasteurs puritains[1]. Pendant dix-sept siècles, le christianisme dogmatique prescrivit les verges comme le remède le plus efficace contre l'indocilité capricieuse du sexe faible.

Mais, bien que le mouvement vers l'émancipation de la femme fût lent à se dessiner, à Sienne comme ailleurs, il finit néanmoins par y aboutir, sous l'influence de la Renaissance[2]. Trois siècles plus tard, le savoir des Siennoises excitait l'admiration d'un voyageur anglais distingué[3]. Enfin, elles prirent une part active et qui leur fait honneur à la lutte suprême de leur ville pour l'indépendance.

Arrêtons ici ce tableau trop court et incomplet de la vie des citoyens dans la Sienne du XIII[e] siècle. Les grands systèmes du Moyen Age réglaient encore en partie leur existence ; mais le mouvement d'affranchissement était commencé : ce fut dans les villes libres d'Italie qu'il prit son essor, et Sienne y contribua largement dans sa première phase.

1 Cf. notre introduction à *Certaine Tragicall Discourses*, de Geoffrey Fenton (Tudor Translations Series, London, D. Nutt, 1897) p. L-LII.

2 L'essai de Casanova : *La donna senese del Quattrocento nella vita privata* (dans le *Bull. sen. di Stor. Patr.*, anno VIII, 1901, fasc. I, pp. 3-93) constitue une monographie érudite et intéressante de la vie privée des Siennoises à l'époque de la Renaissance.

3 Hoby, *A book of the Travaile and lief of me, Thomas Hoby, with diverse things woorth the notinge*, journal manuscrit au British Museum, Manuscrits Egerton, 2148, fol. 24.

CHAPITRE IX

AVÈNEMENT ET CHUTE DES NEUF

Le résultat immédiat de la victoire de Montaperti fut de faire triompher le parti gibelin par toute la Toscane. Les Guelfes de Florence s'enfuirent de leur patrie sans attendre l'arrivée du comte Giordano et des *fuorusciti*, et se réfugièrent à Lucques. Les Gibelins assumèrent le gouvernement de la République. Le 13 novembre, un traité fut conclu entre Sienne et Florence par lequel celle-ci renonçait à ses prétentions sur Montalcino, Montepulciano, Campiglia, Staggia et Poggibonsi[1], et en quelques mois les Siennois eurent pris possession de ces forteresses. Sienne s'assurait ainsi de toutes les positions importantes au nord et au sud de son territoire, en même temps qu'elle commandait enfin la grand'route de Rome.

Non contents d'humilier la reine des cités guelfes, les Gibelins voulurent positivement raser Florence[2] : cette proposition aurait même réuni les suffrages, sans l'opposition résolue de Farinata degli Uberti. Ils réussirent en tout cas à cimenter une ligue comprenant, outre Sienne et Florence, Pise, Prato, Pistoie, Colle, Poggibonsi, San Gemignano et San Miniato. Seule des villes Toscanes, Lucques offrait encore aux Guelfes un asile sûr.

Durant que s'accomplissaient ces événements, les Siennois s'étaient vus excommunier par le pape Alexandre;

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Caleffo Vecchio,* C. 367, 368, 368t et 369t.

[2] Dante, *Inferno*, X, 88-93.

mais, le pontife étant mort bientôt après, la sentence fut d'abord laissée en suspens par son successeur. De fait, une grande maison siennoise, celle des Buonsignori, continua à exercer l'office de banquiers et percepteurs de la Curie, en France, en Angleterre et en Allemagne. En 1261 et 1262, ils furent encore désignés pour lever le denier de Saint-Pierre et autres redevances papales perçues en Angleterre[1] et, jusqu'en octobre 1263, nous les y voyons opérer en qualité d'agents du Saint-Siège. Mais l'excommunication ne tarda pas à nuire au commerce de Sienne : les débiteurs malhonnêtes y trouvèrent un prétexte pour décliner de s'acquitter envers ses négociants. Andrea Tolomei, qui écrit de Troyes le 4 septembre 1262, mentionne une certaine abbesse de Provins et d'autres qui avaient refusé de rendre une somme due à sa compagnie « à cause de l'excommunication ». Impossible aux Tolomei d'acheter maintenant au Saint-Père des lettres menaçant leurs débiteurs en retard. Ce même personnage déclare par ailleurs que tous ses concitoyens avaient quitté l'Angleterre parce qu' « aucun n'osait plus y rester ».

Assertion quelque peu exagérée, comme le prouvent les Lettres Papales[2] ; néanmoins, à l'époque où écrivait Andrea, les marchands de Sienne avaient déjà beaucoup souffert à l'étranger de la politique gibeline de leurs concitoyens. Ils n'arrivaient plus à se faire rembourser leurs prêts ; on les menaçait de la confiscation de leurs biens. Faut-il s'étonner que les Tolomei et autres grands manieurs d'argent passèrent alors avec ardeur au parti guelfe ?

[1] *Regesta*, vol. XXVII, 1 Urbain IV, f. 3, f. 10 et f. 33. Cf. *Calendar of Papal Registers relating to Great Britain and Ireland*, publ. par W. H. Bliss, D. C. L., sous la direction du « Master of the Rolls », *Papal Letters*, vol. I, pp. 380, 384-387.

[2] *Regesta*, vol. XXVII, 3 Urbain IV, f. 41 d. Cf. *Calendar of Papal Registers. Papal Letters*, vol. I, p. 386.

Cependant le retrait partiel de la clientèle et de la protection papales ne fut pas la seule cause du déclin du commerce de Sienne. Les bénéfices réalisés au change par ses banquiers avaient déjà commencé à diminuer. Antérieurement ils en avaient récolté de considérables à changer contre bon argent une petite pièce commode détenant une forte proportion de métal commun ; les sociétés florentines avaient d'ailleurs aussi amassé de grosses sommes d'argent par des procédés de change peu scrupuleux. Mais, à la longue, les clients des banquiers toscans découvrirent, les uns après les autres, la fraude dont ils étaient victimes, et le profit que réalisaient les Italiens à écouler des monnaies de mauvais aloi décrut graduellement. Alors, en 1252, tandis que les autres États ne frappaient encore que des pièces d'argent, les Florentins commencèrent à faire circuler leur florin d'or. Cette pièce, d'un module commode et de valeur presque invariable, devint vite populaire. Voyant que l'honnêteté était la meilleure politique, les Florentins, désireux de réhabiliter leur réputation de monnayeurs, maintinrent le bon aloi de leur florin. Par contre, beaucoup de banquiers siennois persistant à vouloir changer des pièces altérées contre du bon argent, le prestige des banquiers florentins s'accrut de tout ce que perdait celui de leurs concurrents.

Dans la seconde moitié du siècle, le commerce de la draperie avait aussi commencé à péricliter à Sienne à cause de la concurrence de Florence et par suite de la rareté de l'eau dans la ville. Les Florentins, avec l'aide des Umiliati, ordre religieux qui s'intéressait particulièrement au développement de l'industrie lainière de leur cité[1], s'efforçaient continuellement d'améliorer la

[1] Villari, *op. cit.*, vol. I, pp. 315-319.

qualité de leur drap, tant en important des laines plus fines des Flandres, d'Espagne et d'Afrique, qu'en introduisant des perfectionnements dans leurs procédés de fabrication. Les drapiers siennois éprouvèrent de plus en plus de difficulté à soutenir la lutte avec leurs rivaux.

Une autre source de ralentissement pour le commerce de Sienne fut l'esprit de parti qui commençait à se manifester de façon aiguë chez ses banquiers et ses marchands. Ce mal finit aussi par miner le négoce de Florence, mais ce fut d'abord à Sienne qu'il porta gravement atteinte à la prospérité nationale[1].

Toutes ces causes concomitantes contribuèrent à amener une décadence générale des affaires. Or, dans un état démocratique, la décadence commerciale tend toujours à affaiblir le parti au pouvoir.

Un incident regrettable vint encore accroître les difficultés éprouvées par le gouvernement gibelin. Un jeune Siennois, nommé Baroccino, fils de Bencivenne Barocci, l'un des Vingt-Quatre et Gibelin de marque, fut tué dans une querelle par deux jeunes gens de nobles familles, Benuccio Salimbeni et Robba Renaldini. Désirant, autant que possible, inspirer à la turbulente jeunesse aristocratique une saine terreur de son autorité, le gouvernement prit soin qu'on leur infligeât une sentence très sévère. Les coupables furent condamnés au bannissement perpétuel; le palais Salimbeni fut démoli, une lourde amende fixée, et le père de Benuccio, maintenu dans les fers jusqu'à ce qu'elle fût payée. Par cet exemple les Vingt-Quatre espéraient mater l'esprit de discorde qui commençait à jeter le trouble dans la cité.

[1] Voir l'article du Dr Casanova sur *I Trattati Commerciali della Repubblica Fiorentina* d'Arias, dans le fasc. III du *Bull. Sen. di Stor. Patria*, de 1901.

Toutefois cette politique produisit l'effet opposé : les nobles supportèrent mal la sévérité de la sentence qui frappait dans leurs rangs ; plusieurs même firent alors cause commune avec les ennemis de la République : c'est ainsi que plusieurs des Tolomei et des Salimbeni allèrent grossir les rangs des proscrits.

Les *fuorusciti* guelfes vinrent alors occuper la bourgade élevée de Radicofani qui, malgré sa grande proximité de Sienne, appartenait aux États de l'Église. Il ne fallait pas s'attendre à ce que les Siennois tolérassent l'établissement d'une puissance hostile, dans une forte position, à si petite distance de leurs murs. Ils décidèrent donc, avec l'aide des chevaliers allemands qui se trouvaient encore chez eux, de déloger les proscrits de leur gîte ; et ils y réussirent après une lutte courte mais acharnée, au cours de laquelle vainqueurs et vaincus essuyèrent des pertes sanglantes.

Cette incursion en territoire papal suscita de la part d'Urbain IV un geste décisif : enlevant sa protection aux banquiers siennois, il délia complètement leurs débiteurs à leur égard. En même temps il frappait Sienne d'une amende de dix mille marcs d'argent. Comme la Seigneurie refusait de payer, il tenta de recouvrer cette somme chez ceux qui se trouvaient devoir de l'argent aux marchands de Sienne, en France et en Angleterre. En novembre 1263, il adressait à Messer Milo, nonce papal, mandat de réclamer quatre mille marcs à divers débiteurs de maisons siennoises, dans ces deux pays, puis d'envoyer moitié de cette somme aux gens de Radicofani et moitié à lui-même. Quatre mois plus tard, il enjoignait au même nonce de remettre six mille marcs à un légat papal, pour le compte des gens de Lucques, à prélever sur l'amende totale de dix mille marcs qu'il lui avait prescrit de se faire verser

par les débiteurs des négociants de la cité impénitente[1].

Nonobstant ces pertes et des occasions de découragement, le gouvernement poursuivit vaillamment la même politique. Pour une fois, entraînée par un homme d'État plein de séduction et héroïque, la majorité des citoyens s'éleva au-dessus des considérations purement mercantiles ; pour une fois, ils défendirent avec une réelle ardeur la cause gibeline. Avec Provenzano Salvani à leur tête, ils se mirent bravement à l'œuvre et s'efforcèrent de fortifier leur situation en soumettant plus complètement les seigneurs féodaux voisins. Aldobrandino Aldobrandeschi fut contraint de renouveler le traité signé par lui en 1251, d'achever le palais qu'il avait commencé de construire dans la ville, et de payer un tribut annuel, à la fête de l'Assomption. Ils arrachèrent les mêmes clauses aux Pannochieschi, aux Visconti de Campiglia et à nombre de seigneurs de moindre importance. Il semblait vraiment que Sienne réussirait quand même à braver la tempête, malgré la censure papale.

Mais, au commencement de 1266, un coup fatal brisa toutes ses espérances : le 28 février, Manfred, le « biaus chevalier, et preus et sage », fut tué sur le néfaste champ de bataille de Bénévent. Villani, ce détracteur par excellence de Sienne, rapporte qu'en apercevant les rangs serrés des Guelfes florentins, le roi demanda avec angoisse où étaient passés ses partisans de Toscane. Mais Villani et Collenuccio, l'historien napolitain qui

1 *Regesta*, vol. XXVII, *Curial Letters*, f. 82, 84 et 89. Cf. *Calendar of Papal Registers, Papal Letters*, vol. 1, pp. 401, 402.

Nous avons lu, depuis que nous avons écrit ce chapitre, les intéressants ouvrages du Dr Gino Arias, *I trattati commerciali della Repubblica Fiorentina*, vol. I (Florence, Le Monnier, 1901) et *Studi e documenti di Storia del Diritto* (Florence, Le Monnier, 1901). L'auteur ne traite pas à fond les relations des banquiers florentins et siennois avec la France et l'Angleterre, mais les nouveaux documents qu'il publie confirment nos conclusions. L'article du Dr Casanova sur le livre du Dr Arias, dans le *Bull. Sen. di Stor. Patr.*, 1901 (fasc. III, pp. 461-481) mérite qu'on l'étudie.

reprend cette anecdote, ont eux-mêmes fourni la réfutation de leurs propres allégations. En dénombrant les forces en présence, ils mentionnent que la seconde aile de l'armée de Manfred, commandée par le comte Giordano, se composait de Gibelins lombards et toscans, appuyés de quelques chevaliers allemands[1].

Dans cette sanglante rencontre, les braves Toscans furent presque anéantis ; mais un sort plus pénible attendait leur chef : fait prisonnier sur le champ de bataille, on le mena deux jours plus tard reconnaître le cadavre de Manfred. En voyant le corps dépouillé du prince, sa beauté défigurée par la mort et les outrages, il s'écria avec douleur : « O mon maître ! » et se couvrant le visage de ses mains, ce farouche soldat pleura amèrement[2].

Maudit par les papes comme un païen et un infidèle, un dragon venimeux, un enfant de perdition, le plus grand poète catholique place pourtant Manfred au Purgatoire et non dans l'Enfer. C'est là qu'il apparaît à Dante, avec l'aspect qu'il avait revêtu au temps de sa prospérité terrestre, *biondo*, *e bello*, *e di gentil aspetto*, un sourire éclairant son gracieux visage. La malédiction papale, dit-il, n'avait pas suffi à en faire un réprouvé de l'Amour éternel[3].

La défaite des Gibelins à Bénévent stimula les espérances des exilés siennois : ils repartirent en guerre avec une nouvelle vigueur et bientôt Montepulciano et d'autres places importantes tombaient entre leurs mains. Désespérés, les Siennois adjurèrent le petit-fils de Frédéric, le jeune Conradin, de quitter son royaume d'Allemagne pour venir à leur aide. Et voilà qu'au même moment, Don Arrigo, sénateur de Rome, se déclara en faveur des

[1] Villani, *Historie*, *ed cit.*, Lib. VII, cap. 7, p. 167.

[2] Malavolti, *Istoria di Siena*, Venise, 1599, Seconda Parte, f. 31[to].

[3] Dante, *Purg.*, III, 133, 134.

Gibelins ; le 1er décembre 1267, une alliance offensive et défensive était conclue entre les Romains et les villes gibelines de Toscane.

La venue de Conradin avait précédé la signature de ce traité : en juin il arriva à Sienne dont il fut l'hôte fêté pendant près d'un mois ; quittant ensuite sa loyale alliée, il se dirigea directement sur Rome. Là, le peuple sortit à sa rencontre : en grande pompe, sous les bannières flottantes, au son des lyres et des cymbales, le jeune roi franchit le pont Saint-Ange et chevaucha le long des rues de la Ville Éternelle où se pressait une grande foule. Mais son triomphe devait être de courte durée. Un mois plus tard, il perdait sur le champ de bataille de Tagliacozzo tout l'enjeu de la lutte, et, le 29 octobre 1268, ce petit-fils du grand Frédéric, le dernier de sa race héroïque, montait sur l'échafaud à Naples.

La cause gibeline semblait condamnée. Pourtant les Siennois persistaient à rester fidèles à leur politique traditionnelle. Tout espoir fut cependant perdu, quand leur chef, Provenzano Salvani, fait prisonnier à la désastreuse journée de Colle, le 11 juin 1269, eut été décapité.

La chute des Vingt-Quatre fut la conséquence la plus importante de la défaite et de la mort des principaux Gibelins de Sienne : les exilés guelfes furent rappelés et le gouvernement transféré à un Conseil de trente-six membres recrutés dans leur parti.

Les grands négociants l'emportaient donc. Du jour où Sienne avait été excommuniée, ils s'étaient montrés de plus en plus tièdes pour la cause gibeline. C'étaient avant tout des commerçants et ensuite seulement des partisans de l'Empereur. Maintenant qu'ils savaient par l'expérience ce que leur coûtait la suppression de la clientèle et de la protection papales, il ne leur répugnait

nullement de renier leur principes, si, par là, ils pouvaient rétablir leur négoce avec la France et l'Angleterre.

Mais les riches bourgeois qui formaient la faction d'où sortit le *Monte* des Neuf ne se contentèrent pas de posséder une majorité suffisante pour diriger la politique de la république; pénétrés de l'esprit de parti, ils voulurent dépouiller les autres classes de tout pouvoir et devenir les maîtres indiscutés de la cité. Le 28 mai 1277, ils réussirent à réaliser ce dessein : il fut décidé au Conseil de la Cloche, que, seuls, « les bons marchands du parti guelfe » seraient dorénavant éligibles au conseil des Trente-Six, et, pendant près de soixante-dix ans, les conseillers d'État furent recrutés exclusivement parmi les membres de la classe dominante[1], les nobles et les ordres inférieurs étant tenus à l'écart de toute participation au gouvernement.

Mais la force appelle la force, la violence provoque la violence. Par sa passion effrénée du pouvoir, le *Monte* des Neuf fit éclore à Sienne cette maladie de la Στάσις, ou esprit factieux, qui, suivant Aristote, est le mal le plus pernicieux dont puisse être atteint un État démocratique : d'autres partis se formèrent en vue d'abattre la domination de la ploutocratie. La noblesse, d'une part, les petits commerçants et artisans, de l'autre, s'unirent étroitement : leur but, comme celui des *Nove*, n'était pas seulement de prédominer, mais encore d'écraser leurs rivaux et de les dépouiller de leurs droits civiques essentiels.

C'est ainsi que se constituèrent nettement les premiers de ces *Monti* ou *Ordini*, dont l'âpre esprit de parti fut la cause principale mais non pas unique, tant s'en faut,

[1] Le Conseil fut réduit à quinze membres en 1280 et à neuf en 1285.

de la décadence de Sienne. Le mal allait en croissant de génération en génération ; les énergies des citoyens s'épuisaient en luttes civiles. « L'Italie, dit Geoffroy Fenton dans sa version de l'histoire siennoise d'Anselmo Salimbeni et Angelica Montanini, est par excellence le magasin de factions, le marché de tumultes et de troubles du monde entier. » Et nulle part dans la péninsule la folie des factions ne causa plus de malheurs à l'État qu'à Sienne.

L'âpreté grandissante des luttes de classes ne fut d'ailleurs pas le seul résultat de la politique des Neuf. Exclus par la force de la conduite des affaires publiques, beaucoup de nobles passaient leur temps à vider leurs querelles de familles, tandis que d'autres allaient grossir les rangs des compagnies de mercenaires qui commençaient alors à s'abattre sur l'infortunée Italie. Dépourvus maintenant de chefs militaires, les bourgeois ne songeaient de plus en plus qu'à acquérir la richesse. L'esprit guerrier s'éteignit parmi eux. Incapables de mener une campagne, ils perdirent de vue ce que l'on doit au prestige de l'État. Ils ne désiraient qu'une chose, la paix, la paix à tout prix.

L'idéal de cette oligarchie marchande a été immortalisé par Ambrogio Lorenzetti. Sur les murs de la Salle de la Paix, au Palais Public, il a symbolisé la conception où se complaisaient les Neuf de leur gouvernement et de ses effets sur Sienne et son *contado*. La composition entière n'est qu'une glorification, sous forme de fresque, du régime ploutocratique, dont la principale qualité semble être de savoir rendre justice avec élégance à ses propres mérites. Impossible en effet d'égaler la vertu et la noblesse d'âme dont le bon apôtre de capitaliste se croit revêtu ou dont le parent ses adulateurs.

Tout en ne cessant de dénoncer en leurs adversaires

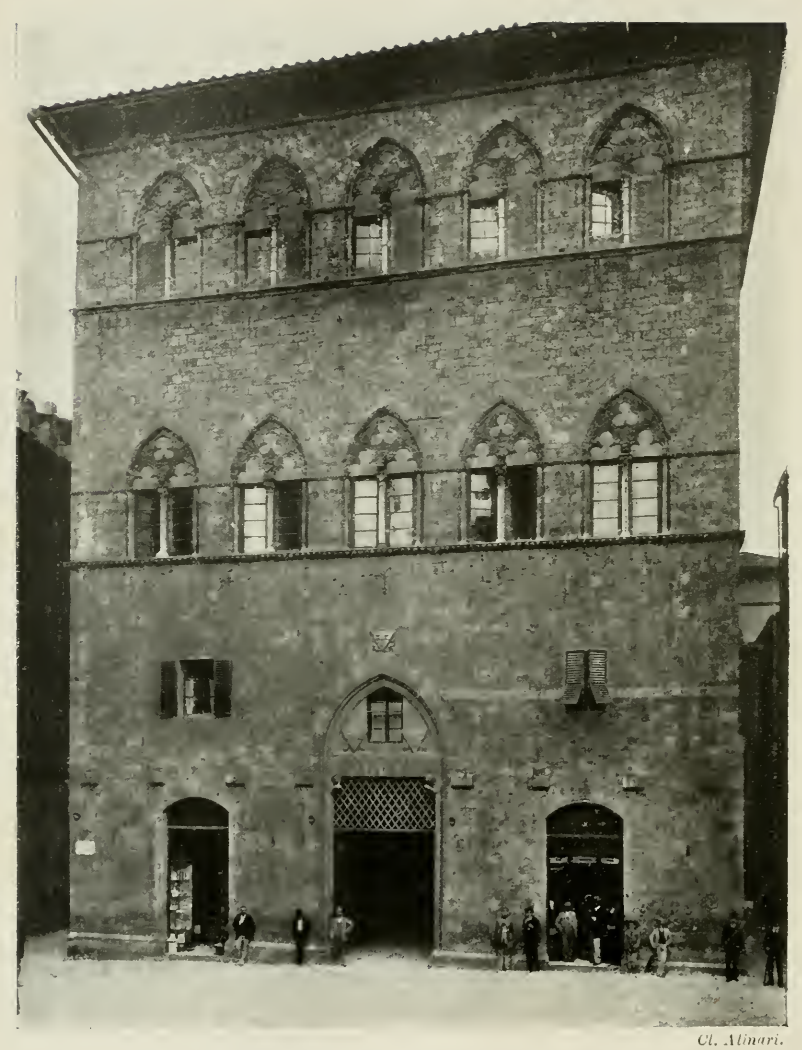
de l'aristocratie des amis de la tyrannie, les Neuf ne semblent pas s'être jamais avisés, non plus que leurs partisans, qu'ils n'étaient eux-mêmes pas autre chose que des tyrans, et de la pire espèce : leur arbitraire ne se restreignait pas en effet à la politique, il s'exerçait dans toutes les phases de l'existence des citoyens, dans leurs relations sociales et commerciales comme sur les affaires publiques. L'acquisition de la richesse étant le seul objet du parti au pouvoir, lorsqu'une guerre survenait, le gouvernement se trouvait en désarroi. Comme les autres États italiens qui avaient dépouillé leur noblesse de ses droits civiques et consacraient toutes leurs énergies à la poursuite de l'argent, Sienne était obligée d'acheter les services de mercenaires ; comme les autres États également, les Siennois trop amollis ne pouvaient tenir en main les *condottieri* qu'ils stipendiaient. Il en résultait que les serviteurs devenaient les maîtres. Ces armées mercenaires erraient où il leur plaisait par la péninsule, vivant sur le peuple, et arrachaient partout des tributs aux faibles gouvernements bourgeois pour les laisser en repos.

Obéissant à une passion aveugle et effrénée pour la paix, le nouveau gouvernement s'allia étroitement avec Florence : aucun geste n'aurait pu être plus imprévoyant, plus funeste pour les intérêts vitaux de Sienne. Trois mesures s'imposaient alors en effet pour l'empêcher de descendre au rang de puissance de quatrième ordre. En premier lieu, il importait au progrès de ses industries que la ville fût abondamment pourvue d'eau. En second lieu son gouvernement aurait dû acquérir ou construire un bon port, d'abord facile, et encourager par tous les moyens le développement d'une marine marchande. Enfin, l'intérêt de Sienne lui commandait de conclure une alliance étroite et durable avec Pise dans le but



Cl. Alinari

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAN ANTIMO



Cl. Alinari.

LE PALAIS TOLOMEI, SIENNE

d'empêcher Florence d'accéder librement à la mer. Or les Neuf tentèrent bien, dans une faible mesure, de remédier sur les deux premiers points à l'état de choses existant : ils édifièrent ainsi de nouvelles fontaines dans la ville et essayèrent, toujours en vain, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs, de retrouver le cours d'eau fabuleux de la Diana ; ils acquirent aussi, des moines de San Antimo, le port de Talamone ; mais, loin de conclure alliance avec Pise, ils s'unirent aux Florentins. Et longtemps Sienne se contenta de tirer les marrons du feu pour son astucieuse rivale : au lieu d'atténuer les effets néfastes de sa rivalité commerciale avec la république voisine, Sienne ne faisait que les aggraver en procurant au négoce florentin de nouveaux moyens d'expansion.

Les résultats parurent d'abord justifier la politique des Neuf. La cité vit assez rapidement croître sa richesse. Même la faillite de la *Grande Tavola*, l'importante société des Buonsignori, en 1304, ne compromit pas trop, sur le moment, sa solidité commerciale[1]. La république voyait ses frontières s'étendre, ses campagnes gagner en sécurité ; et même la visite du héros favori de Dante, « le dernier représentant de cet idéal impérial qui embrassait tout », n'ébranla pas la situation du gouvernement guelfe, ni ne réveilla chez les Siennois l'enthousiasme éteint d'une génération plus désintéressée. Henri VII ne roulait guère sur l'or, défaut capital chez un souverain, aux yeux de bourgeois cossus. Si ces derniers éprouvèrent quelque appréhension à l'approche de l'Empereur, cette émotion fut bientôt dissipée. Il poursuivit son chemin, désappointé de voir que la ville ne

[1] Ce n'est qu'en 1344 que la Papauté intenta une action pour recouvrer les sommes dues au Saint-Siège. Les principales causes de la déconfiture des Buonsignori furent : *a*) la concurrence des banques florentines ; *b*) des dissentiments entre les associés. Cf. Arias, *Studi e Documenti*, pp. 4-19, p. 31, Doc. I.

lui était pas livrée, pour aller mourir à Buonconvento, à six lieues de là.

Le sort semblait favoriser la faction dominante. Elle avait trouvé un allié fidèle en Robert d'Anjou, roi de Naples, et son seul ennemi sérieux, Uguccione della Faggiola, seigneur de Lucques et de Pise, chef des Gibelins de Toscane, dut s'enfuir du pays, une insurrection ayant éclaté dans les villes dont il venait d'acquérir la suzeraineté. Cependant les résultats naturels de la politique intérieure des Neuf avaient déjà commencé à se faire sentir. Les nobles, ne trouvant plus dans la défense d'une juste cause l'emploi de leurs énergies, se mirent à se quereller entre eux. Le 17 avril 1315 les Salimbeni et les Tolomei se livrèrent un véritable combat : toute la cité avait pris les armes. Le gouvernement se détermina à une mesure décisive : plaçant une torche allumée à l'une des fenêtres du palais de la Seigneurie, il lança une proclamation déclarant que, si les Salimbeni et les Tolomei ne venaient pas déposer leurs armes sur la place avant qu'elle fût consumée, les uns et les autres seraient déclarés coupables de forfaiture et leurs biens confisqués [1].

Devant cette menace les deux maisons se soumirent et firent officiellement la paix ; en réalité elles ne renoncèrent nullement à la *vendetta* qui les mettait aux prises. Ce fut là une des premières crises de cette maladie de la *stasis* qui empoisonnait le sang de l'État et paralysait ses énergies. Pendant de longues années cette querelle continua à agiter périodiquement la ville. Et les Tolomei ne se contentaient pas seulement d'attaquer leurs vieux concurrents en affaires, ils conspirèrent plus d'une fois

[1] *Frammento di una cronachetta senese d'anonimo del secolo XIV.* Sienne, Sourds-muets, 1893, pp. 15, 16. Malavolti place ces événements à la date du 16 avril. Cf. Malavolti, *éd. cit.*, Sec. parte, p. 75.

avec quelques-unes des ghildes populaires pour renverser le gouvernement. En 1318, les notaires et les bouchers, alors alliés aux Tolomei, s'insurgèrent : se précipitant sur la grand'place aux cris de « Mort aux Neuf! », ils assaillirent le Palais Public ; mais ils furent repoussés et chassés du Campo ; le gouvernement fit démolir le palais de M. Deo Gucci de' Tolomei et décapiter plusieurs bouchers. Les Neuf, malgré leur victoire facile sur les classes exclues du pouvoir, ne surent cependant pas maintenir la paix dans la cité : les Salimbeni et les Tolomei reprirent leur lutte acharnée et, en 1319, ces derniers tentèrent encore, avec l'aide des bouchers, un coup de force qui avorta.

Enfin, en 1326, voyant que les Neuf se montraient décidément incapables de faire régner l'ordre dans la ville, le Sénat, réuni en séance extraordinaire, se résolut à appeler à son aide un prince étranger. Sérieusement alarmés par les progrès victorieux de Castruccio Castrucane, seigneur de Lucques, les Florentins avaient déjà sollicité l'appui du duc de Calabre, fils du roi de Naples, et lui avaient transféré la suzeraineté de leur ville pendant dix années : les Siennois offrirent à leur tour à ce prince le droit d'élire leur podestat pendant cinq années, à condition qu'il se soumît à leur loi[1]. Le duc ayant agréé cette offre, arriva à Sienne avec des forces considérables, sur quoi Salimbeni et Tolomei firent aussitôt la paix.

Mais cette trêve ne fut pas de longue durée. En 1328, le duc mourut : la même année, une grande famine désola toute l'Italie, accompagnée de son cortège de troubles et d'épidémies : le peuple, misérable, affolé par la faim, pilla les boutiques de la grand'place et vint cogner aux

[1] Muratori, *Rer. Ital. Script.*, t. XV, *Cronica Senese di Andrea Dei e Agnolo di Tura*, p. 95, note.

portes du Palais de la Seigneurie en demandant du pain. Les Neuf pendirent plusieurs émeutiers, mais firent peu de chose pour alléger les souffrances des indigents. Sans la patriotique philanthropie du recteur de l'hôpital, M. Giovanni di Tese Tolomei, la mortalité causée par la famine et la peste qui suivit aurait été désastreuse.

Ces troubles passés, Sienne fit preuve, comme d'habitude, d'une puissance de renouveau extraordinaire. Luttes intestines, faillites, famine, peste, rien ne détruisait sa vitalité merveilleuse : au cours des deux décades qui suivirent la grande famine, les princes du négoce siennois continuèrent à accroître rapidement leurs fortunes. La richesse des Salimbeni, par exemple, était énorme : Agnolo di Tura nous rapporte qu'en 1337 l'intendant de cette importante maison eut à répartir entre les seize branches de la famille un revenu de cent mille florins d'or [1]. L'année suivante, les Salimbeni importèrent, en soie, pour une valeur de cent trente mille florins d'or ; et les citoyens étaient tellement contents de leurs affaires qu'en quelques mois tout fut vendu.

Toutefois il convient de remarquer que, durant la période ascendante des Neuf, les marchands siennois n'affectaient pas exclusivement leurs richesses à des dépenses personnelles ; le luxe et la cupidité grandissaient parallèlement, mais il se trouvait encore des citoyens qui déliaient généreusement leur bourse en faveur d'entreprises publiques importantes. Le Dôme comme l'hôpital profitèrent largement des dons et legs de banquiers et de riches négociants, qui, dans leurs vieillesse ou sur leur lit de mort, rachetaient habituellement ainsi les injustices et le péché d'usure qu'ils avaient commis leur vie durant. En même temps que s'accrois-

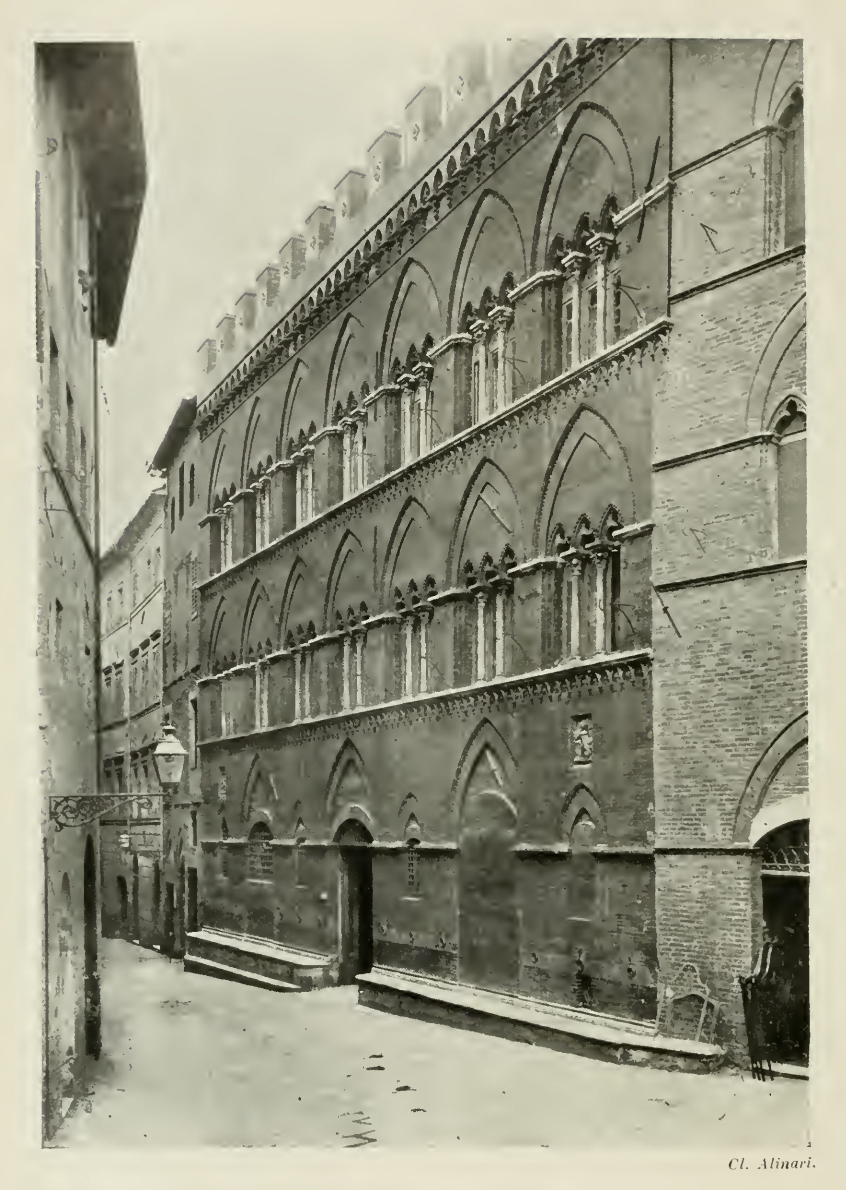
[1] Malavolti, *éd. cit.*, Seconda Parte, Libro Quinto, p. 85.



Cl. Alinari.

LE PALAIS SALIMBENI, SIENNE

Pl. 12.



Cl. Alinari.

LE PALAIS BUONSIGNORI, SIENNE

sait en nombre la classe riche et oisive, les arts devenaient de plus en plus florissants. Giovanni Pisano, qui, jeune homme, était déjà venu à Sienne pour aider son père à la construction de la grande chaire, y fut rappelé en 1284 pour diriger les travaux de la nouvelle façade de la cathédrale[1]. Une école de peinture naissait, dont les maîtres reçurent d'importantes commandes du gouvernement. Duccio peignait son grand tableau d'autel qui, au son des tambours, des trompettes et des flûtes, fut porté en procession solennelle au Dôme par les membres du Conseil des Neuf et les magistrats de la Commune suivis d'un grand cortège de prêtres et de religieux[2]. L'art exquis de Simone Martini décorait les murs de la Salle de la Mappemonde, au Palais de la Seigneurie. Ambrogio Lorenzetti embellissait de ses fresques remarquables la Salle de la Paix. On demanda à un peintre, Lippo Memmi, de dessiner un projet pour l'achèvement de la tour du Palais[3]. Enfin, en 1339, les Siennois décidèrent d'ériger une cathédrale plus grande et plus magnifique que toutes celles d'Italie, en utilisant le chœur et la nef de celle existante pour en faire le transept du nouvel édifice.

Mais le prestige splendide de l'art siennois ne suffisait pas à voiler les maux dont souffrait l'État. Les travaux entrepris par le gouvernement devaient leur importance au fait que, pendant ces premières décades du XIVe siècle, la cité possédait un immense surplus d'argent. Il ne régnait, au fond, chez les citoyens qu'un médiocre esprit de dévouement à la chose publique. Les offrandes à l'Œuvre de la Cathédrale diminuaient plutôt qu'elles ne

[1] Cette façade fut démolie moins d'un siècle plus tard, lorsqu'on agrandit la cathédrale ; cf. ch. I, t. II.

[2] Le 9 juin 1310.

[3] Lisini, *Chi fu l'architetto della Torre del Mangia?* dans les *Misc. Stor. Sen.*, vol. II (1894), p. 131.

se multipliaient. Depuis soixante ans le goût de la richesse et du luxe s'était progressivement accru chez les membres les plus opulents de la classe dominante. Déjà, dans la première période du régime des Neuf, d'hypocrites avares, tel le père de Cecco Angiolieri, s'enrôlaient dans un ordre de frères lais, les *Frati Gaudenti*, et se dérobaient ainsi à l'obligation de consacrer une partie de leur temps au service de l'État[1]. Et des enfants prodigues succédaient à des parents cupides : les fils de négociants heureux en affaires dépensaient au jeu, avec les femmes et en coûteuse chère, l'argent amassé laborieusement par leurs pères. La *brigata spendereccia* de Dante faisait retentir la ville des échos de ses débauches. On entendait dans les rues les joyeuses chansons de Provence, et « le son de la musique allemande » traversait « l'air ». Les *Sonnets des Mois* de Folgore de San Gemignano nous offrent douze tableaux de la vie prodigue et luxueuse que menait alors la jeunesse dorée de Sienne : elle passait son temps à satisfaire ses sens, cherchant toujours de nouveaux plaisirs et les jouissances de l'orgueil. Cette jeunesse avait perdu de vue l'idéal du Moyen Age ; au XIIIe siècle, celui des républiques grecques, l'idéal civil, avait temporairement remplacé l'idéal féodal et chevaleresque du siècle précédent, mais son règne fut de courte durée. Les membres de la classe riche, pour la plupart, se consacrèrent bientôt exclusivement à l'accumulation de la richesse et à la poursuite sans frein du plaisir. Ils devinrent de plus en plus tyranniques, de plus en plus insouciants du bien-être des pauvres citoyens, de plus en plus prodigues et déréglés dans leur luxe. A la fin, une série de catastrophes, accablante, irrésistible, changea leurs chants en lamentations.

[1] D'Ancona, *Cecco Angiolieri da Siena*, dans *Studj di Critica e Storia Letteraria*, pp. 113-119. Malavolti, *éd. cit.*, sec. parte, Libro Terzo, f. 51.

De 1341 à 1344, près de trente sociétés commerciales florentines firent faillite, entraînant de nombreux marchands guelfes de Sienne dans leur ruine. Le Saint-Siège, qui avait également éprouvé des pertes par suite de la crise financière de Florence, réclama aux Buonsignori le paiement d'une somme énorme qui n'avait jamais été versée à la Curie depuis la déconfiture de la *Grande Tavola*, quarante ans auparavant. N'obtenant pas satisfaction, le Pape mit, en 1345, Sienne en interdit. Mais elle ignorait encore la plus terrible des calamités qui l'attendaient : un beau jour de printemps, trois ans plus tard, un spectre décharné parcourut de son vol les rues de la ville, en frappant à la porte de maint palais orgueilleux.

C'est l'été de 1347 que la Mort Noire fit son apparition en Italie : Gênes fut la première touchée. Les Toscans se plaisaient à dire que Dieu avait déchaîné la peste sur les Génois parce qu'ils avaient aidé les Turcs à massacrer les chrétiens[1]. Mais ce fléau nouveau et effrayant ne choisissait pas ses victimes : il s'abattit bientôt aussi sur les Siennois et les Florentins, et avec plus de furie encore que sur les Liguriens impies. De mai à octobre 1348[2], la mortalité fut si grande que beaucoup trépassèrent sans confession et sans viatique. Bien plus, les vivants ne suffisaient plus à enterrer les morts, et ceux qui trouvaient une tombe étaient entassés comme des chiens et inhumés sans office. « Dans beaucoup d'endroits de la ville, raconte Agnolo di Tura, on avait ouvert de vastes tranchées, où l'on jetait les corps en les recouvrant d'un peu de terre. Ensuite on plaçait d'autres corps par-dessus en les recouvrant encore de terre, et ainsi on les étendait par couches successives jusqu'à ce que la tranchée fût rem-

[1] Agnolo di Tura, *éd. cit.*, col. 105, 111.

[2] Agnolo di Tura, *éd. cit.*, col. 122.

plie. Et moi, Agnolo di Tura, qu'on appelle Grasso, j'ai enterré de mes propres mains cinq de mes enfants dans une tranchée et bien d'autres firent de même. Et quelques-uns des cadavres étaient si mal recouverts que les chiens les déterraient et les dévoraient... Et les cloches ne sonnaient pas et personne ne pleurait, quelle que fût la grandeur de son deuil, car chacun songeait que sa fin était proche. Et cela continua ainsi au point que nul ne croyait qu'une seule âme survivrait. Et beaucoup d'hommes pensèrent et dirent : « C'est la fin du monde[1] ».

Agnolo rapporte que quatre-vingt mille personnes périrent ainsi à Sienne et aux alentours. Un autre chroniqueur écrit que soixante-cinq mille moururent dans la ville proprement dite et qu'il n'en resta que quinze mille vivantes.

Et tout d'abord les survivants terrorisés ne pensèrent qu'à la religion. Ils s'efforçaient d'apaiser la colère divine et de gagner la faveur de la Vierge par des offrandes : on donna ainsi beaucoup d'argent aux églises ; on commença à édifier, au pied de la grande tour du Palais de la Seigneurie, une chapelle dédiée à la Protectrice de la cité ; on éleva aussi beaucoup d'autres oratoires en différents quartiers. Mais, quand le péril fut bien passé, l'inévitable réaction se produisit. « Les gens qui avaient échappé à la peste, nous raconte-t-on, voulurent se divertir et ne pensèrent qu'à mener joyeuse vie... Et ils se donnèrent au plaisir et au festoiement. Car il semblait à chacun qu'il avait reconquis le monde[2]. »

Pendant ce temps, au milieu de la dislocation générale de la société, dans les années qui suivirent le passage du

[1] Agnolo di Tura, *éd. cit.*, col. 123.
[2] Agnolo di Tura, *éd. cit.*, col. 124, 125.

fléau, les Neuf se montraient plus que jamais incapables d'imposer leur autorité aux classes dépouillées de leurs droits et de maintenir l'ordre dans la cité. Une période de mauvaises affaires avait causé un mécontentement universel et gravement compromis la situation du *Monte* au pouvoir. Les nobles continuaient à enfreindre les lois avec impunité. Homicides et attentats se multipliaient. Le gouvernement arbitraire et corrompu des riches bourgeois chancelait lentement vers sa chute. L'an 1355 amena sa fin.

Au printemps, l'Empereur Charles IV arriva à Sienne. Homme de sang-froid, dépourvu d'ambition et d'idéal, incapable d'enthousiasme, le petit-fils du héros de Dante était descendu en Italie plutôt en quête de richesses que d'honneurs ; aussi les nobles le gagnèrent-ils aisément au parti de la révolte. Après avoir conclu un pacte secret avec lui, ils se coalisèrent avec le bas-peuple et attaquèrent avec succès le Palais de la Seigneurie. Les Neuf furent chassés. Les Prieurs des Arts majeurs et leurs partisans furent traqués comme des bêtes sauvages par les rues de la ville. « Personne n'en eut pitié, dit un chroniqueur, tous les réprouvaient. » Le gouvernement fut confié aux mains d'une assemblée de douze citoyens, recrutés principalement parmi les petits commerçants. En même temps, il fut décidé que les nobles éliraient un second conseil de douze membres, qui s'appellerait le Collège, et que la magistrature suprême consulterait sur certaines matières nettement spécifiées.

Ce changement de gouvernement ne fit qu'aggraver les maux dont souffrait l'État. Les Douze, comme leurs prédécesseurs, ne considéraient que les intérêts d'un seul *Monte*, et bientôt ne furent plus que de simples porte-paroles de la classe moyenne inférieure. Ils ne songeaient qu'à la favoriser matériellement et à faire du tort aux

bourgeois plus riches. Le système d'exclusion pratiqué par les Neuf fut repris par leurs successeurs. La lutte entre les *Ordini* rivaux devint de plus en plus aiguë. Le patriotisme semblait mort chez les Siennnois : tous pensaient à leur parti, nul au bien de l'État.

CHAPITRE X

LES DOUZE ET LES « RÉFORMATEURS »

Pendant soixante-dix ans, Sienne avait été gouvernée par de riches bourgeois ; puis une oligarchie de petits commerçants venait de succéder à celle de la noblesse d'argent. Ce changement ne constituait pas une amélioration. Le nouveau gouvernement s'appropria, en les exagérant, les erreurs les plus funestes de la politique des Neuf. Une fois au pouvoir, il se montra encore plus arrogant, plus arbitraire, plus insouciant du bien de la communauté que ses prédécesseurs. Et le nouveau régime ne se signala pas seulement par sa cruauté et son égoïsme, il eut pour défaut capital le plus néfaste qui puisse affliger le pouvoir : une faiblesse et une incapacité absolues. Les Douze furent bien le pire gouvernement dont ait jamais été pourvu cet État pourtant si mal partagé à cet égard.

Et, par malheur pour Sienne, à aucun moment de son histoire elle n'aurait eu davantage besoin, pour la diriger, d'une main ferme que dans la seconde moitié du XIVe siècle. L'Italie récoltait alors les fruits du système excluant les nobles de toute action politique, et souffrait de l'affaiblissement de l'esprit militaire qui en était résulté. Des bandes de mercenaires étrangers sillonnaient le pays : Allemands barbares et Anglais brutaux, dont les communes dégénérées étaient également incapables de venir à bout par la force ou l'autorité. Appelés

en Italie, pour prendre part à leurs querelles, par le Pape et les Visconti, les Vénitiens et les Florentins, ils y restèrent pour s'engraisser sur le dos des infortunés habitants. C'est en vain que Pétrarque [1] adjurait ses compatriotes de prendre les armes et de chasser ces nouveaux Barbares : les *condottieri* établirent par toute la péninsule le règne de la violence arbitraire et de la cruauté.

Lorsqu'un gouvernement apprenait leur arrivée prochaine aux confins de son territoire, il avait coutume de dépêcher des cavaliers avertir les habitants de la localité menacée en leur ordonnant de couper aussitôt leurs récoltes, mûres ou non, et de les transporter à la forteresse la plus proche. On postait alors des guetteurs en haut des tours des églises, et des vedettes sur les collines voisines. Quand la troupe des envahisseurs était signalée, les cloches des campaniles prévenaient les campagnes. Les paysans terrifiés, rassemblant hâtivement leur bétail, l'entraînaient vers la forteresse ; enlevant fruits et blé tant bien que mal, ils les mettaient aussi à l'abri de ses murs. Derrière les troupeaux et les mules chargées, des groupes de femmes cheminaient péniblement, emportant tout ce qu'elles pouvaient prendre de leurs pauvres mobiliers, traînant des enfants en larmes et terrifiés, accrochés à leurs jupes.

Alors, comme une bande de loups, la horde des envahisseurs ravageait la région. Sans pitié, car elle se vantait sans vergogne de faire du pillage un métier et de l'assassinat et des attentats un passe-temps, la soldatesque transformait le beau paysage méridional en un morne désert. Une foule d'êtres encore plus vils l'accompagnait, voleurs, procureurs, bandits, ignobles mégères, ivres de

[1] Pétrarque, *Le Rime*, Milan, 1805, vol. I, Canz. 29, pp. 109-112.

sang et de rapine, mais toujours altérés de meurtre et de pillage.

Après avoir tout ravagé et s'être repus de tout ce qui leur tombait sous la main, les mercenaires achevaient habituellement leur œuvre en mettant le feu à la chaumière et à la grange. Alors, si la forteresse qui les abritait avait résisté aux attaques des forbans, les paysans, voyant la fumée de leurs fermes s'élever vers le ciel, savaient que l'envahisseur avait atteint son but, que l'Anglo-Saxon ou l'Allemand était reparti en quête d'une autre proie : s'aventurant hors de sa retraite, le *contadino* regagnait la ruine noircie qui avait été son logis et le désert où s'étendait hier un champ de blé ou une vigne.

Les conséquences lointaines de ces incursions étaient encore plus funestes aux États que leurs effets immédiats. Les nobles de la classe la plus inférieure, profitant du désordre, reprenaient leurs vieilles habitudes de pillage ; en l'absence d'une main ferme qui les tînt en respect comme autrefois, le règne de la loi et de l'ordre fut détruit dans les campagnes. Dépouillés des fruits de leur labeur, continuellement exposés à la ruine et aux coups, indigents et découragés, les paysans s'enfuyaient de plus en plus nombreux vers les villes où ils allaient grossir les rangs des gens sans travail ; de vastes étendues de territoire demeuraient incultes ; des bêtes sauvages erraient en liberté dans les campagnes désertes, des loups affamés emportaient de petits enfants presque aux portes de la ville.

C'est en 1342 que Sienne avait été, pour la première fois, mise en coupe réglée par une de ces compagnies [1]. Son chef était ce Werner d'Uerslingen qui portait gravé sur le plastron de sa cuirasse le surnom qu'il s'était lui-

[1] Lisini, *Provvedimenti economici della Repubblica di Siena nel 1382*, Sienne, Torrini, 1895, p. XVIII.

même donné d' « Ennemi de Dieu et de la pitié ». Le Capitaine de la place avait essayé d'entraîner ses concitoyens à la résistance et fait préparer, en guise d'avertissement aux lâches et aux traînards, un billot et une hache devant la porte Camollia. Mais, quel que fût l'amour du négociant siennois pour son or, il préférait encore en abandonner une partie, plutôt que de risquer sa vie en bataille rangée. Suivant le pernicieux exemple que leur donnaient d'autres villes, les Neuf achetèrent les maraudeurs pour leur faire évacuer le territoire de Sienne.

Les États italiens furent terriblement punis de ces marques de pusillanimité : les nobles batailleurs et nécessiteux, et tous les aventuriers sans sou ni maille qui savaient monter à cheval et manier l'épée, s'avisèrent dès lors d'un métier nouveau et lucratif. Dix ans plus tard le *condottiere* Fra Moriale extorquait de la même façon treize mille trois cent vingt-quatre florins aux Siennois. A partir du triomphe des Douze, ces incursions se firent plus fréquentes et plus désastreuses. Le comte de Landau, le félon Hans de Bongard, connu en Italie sous le nom d'Anichino, la Compagnie du Chapeau, celle de Saint-Georges, envahirent tour à tour le territoire de la république[1].

Une seule fois, les Siennois retrouvèrent un peu leur ancienne vaillance. Le 6 octobre 1363, les milices, sous la conduite d'un membre de la grande maison des Orsini, attaquèrent et défirent la Compagnie du Chapeau, composée en majeure partie de Bretons, et capturèrent son chef, Niccolò de Montefeltro. On peut voir une fresque commémorant cette rencontre sur les murs de la Salle de la Mappemonde au Palais Public.

Mais cette victoire ne servit pas beaucoup à Sienne.

[1] Professione, *Siena e le compagnie di ventura*, Civitanove-Marche' 1898.

L'année suivante, la Compagnie Blanche, composée surtout d'Anglais, ainsi qu'Anichino avec sa bande féroce, envahirent son *contado*, brûlant et pillant de toutes parts. En 1364, et de nouveau en 1365 et 1366, Sir John Hawkwood ravagea une partie du territoire siennois. En vain la république soudoyait-elle les chefs des Grandes Compagnies pour obtenir d'eux leur départ et l'engagement de ne pas piller le pays pendant un certain nombre d'années, ils empochaient l'argent mais ne tenaient pas leur promesse : les Siennois étaient dans l'impossibilité matérielle de se faire justice.

Le Pape et l'Empereur essayèrent vainement de délivrer l'Italie de ce fléau. Le 11 avril 1366, Urbain V lança contre les Compagnies une bulle d'excommunication [1], promettant l'absolution plénière à tous ceux qui aideraient à les expulser [2] : les *condottieri* accueillirent ses fulminations avec dérision. Le Pape tenta alors de constituer une ligue des villes italiennes, groupées pour combattre l'ennemi commun ; une conférence fut invitée à se réunir à Florence sous la présidence de son légat : cet effort échoua également. Les Florentins, jaloux, protestèrent avec leur perversité coutumière contre l'admission de l'Empereur dans la ligue, et les bonnes intentions d'Urbain restèrent ainsi sans effet [3].

Impuissants à protéger le *contado* des ravages des Compagnies mercenaires, les *Dodici* se montrèrent presque aussi incapables de maintenir la paix et l'ordre à l'intérieur des murs de la ville : les scènes de sang et de violence se renouvelaient fréquemment ; les familles luttaient les unes contre les autres ; la faction dominante, sous le

[1] Ricotti, *Storia delle compagnie di ventura in Italia*, Turin, 1844, vol. II. pp. 146-150.

[2] Arch. di Stato, Sienne. *Riformagioni*, 11 avril 1366, n. 1773.

[3] Professione ne mentionne pas les difficultés du Pape avec Florence et ne démêle pas la cause de l'échec de ses plans. Cf. Grégorovius, *éd. cit.*, VI, 421.

coup de paniques passagères, agissait avec cette brutalité irraisonnée qui marque souvent la conduite des faibles après une grande frayeur. Les Douze ne songeaient à rien autre chose qu'à défendre ce qu'ils considéraient comme l'intérêt de leur classe.

Après treize années de gouvernement, ils furent renversés. Le 2 septembre 1368, les nobles, avec de nombreux partisans, attaquèrent le Palais : expulsant les *Dodici*, ils mirent à leur place un gouvernement comprenant dix membres de leur ordre et trois du *Monte* des Neuf. Mais ce n'était là que la première d'une série de révolutions qui se suivirent à intervalles rapprochés. Au cours des quatre derniers mois de 1368, pas moins de quatre gouvernements occupèrent tour à tour le Palais. Les artisans, le *popolo minuto*, prenaient part pour la première fois aux luttes politiques : s'alliant aux Douze et aux Salimbeni, ils chassèrent les magistrats aristocratiques et, le 24 septembre, constituèrent un gouvernement mixte, comprenant trois *Noveschi*, quatre *Dodicini* et cinq représentants de leur ordre. Prenant toujours plus de force et d'assurance, le nouveau *Monte* démocratique — qui reçut le nom de *Riformatori* — décida bientôt d'installer un conseil entièrement composé de membres de sa classe, et, le 11 décembre, avec l'aide de Malatesta, général de l'Empereur alors à Sienne, il établit dans le Palais un gouvernement de « Quinze Défenseurs » entièrement empruntés au *popolo minuto*. Apprenant sur ces entrefaites que le parti des Douze complotait avec l'Empereur pour amener leur chute, les *Riformatori* décidèrent très sagement d'élargir la base de leur gouvernement : le 16 décembre, réduisant à huit le nombre de ses membres appartenant à leur parti, ils rappelèrent les quatre représentants des *Dodicini* et les trois *Noveschi* qui avaient fait partie du précédent ministère. Le gouvernement ainsi

constitué comprenait donc huit membres du *Monte* des *Riformatori*, quatre des Douze, et trois des Neuf : il fut décidé que le Capitaine du Peuple et les gonfaloniers des *terzi* de la cité seraient choisis dans le nouvel Ordre.

Le nouveau gouvernement nourrissait des desseins plus élevés qu'aucun de ses devanciers. Il voulait unir en une magistrature suprême les membres des divers partis, limiter la proscription, abattre l'esprit de faction et rendre la paix à l'État : quiconque oserait pousser un quelconque des cris de guerre des partis : « Mort au peuple ! », « Mort aux Neuf ! » ou « Mort aux Douze ! », serait puni avec impartialité. Les vieux noms des *Monti* seraient abolis ; les trois principales classes s'appelaient désormais : le peuple du plus petit nombre, le peuple du moyen nombre et le peuple du plus grand nombre. Les Réformateurs permettaient même aux nobles d'occuper des emplois publics : seul, l'accès de la magistrature suprême leur restait interdit.

Mais les maladies politiques dont souffrait Sienne étaient incurables. A peine le nouveau gouvernement s'établissait-il, que les Douze et les Salimbeni fomentaient déjà l'insurrection ; les conspirateurs s'assurèrent même la coopération de l'Empereur qui, revenant de Rome, se trouvait précisément de passage à Sienne. Sous prétexte d'écarter du gouvernement ceux de ses membres qui appartenaient à l'Ordre des Neuf, ils attaquèrent le Palais. Charles lui-même vint leur prêter main-forte avec trois mille chevaliers.

Devant cette menace la vieille énergie siennoise se réveilla quelque peu : la Seigneurie fit sonner le tocsin pour appeler le peuple aux armes, et les citoyens accoururent de toutes parts ; la garde de l'Empereur subit de grosses pertes. Sur quoi les Salimbeni prirent la fuite, et les trois membres des Neuf qui avaient été expulsés du

Palais furent ramenés au milieu de grandes manifestations de joie[1]. Cependant Charles qui s'était réfugié au palais Salimbeni pleurait de rage et de frayeur. Embrassant et serrant dans ses bras, comme un fou, ceux des vainqueurs qui l'approchaient, il leur assurait qu'il avait été trompé et trahi par les Salimbeni et les Douze. Finalement, contre une grosse somme, il nomma les Quinze Défenseurs ses vicaires à Sienne et sur son territoire, et quitta la ville.

Les rebelles avaient été vaincus ; un Empereur humilié. Mais les *Riformatori* restaient incapables de soumettre entièrement les Salimbeni et leurs fidèles alliés, les petits commerçants : des troubles éclataient continuellement dans la ville ; les campagnes subissaient de fréquentes incursions des nobles bannis ou des Compagnies mercenaires. L'esprit de violence envahissait même le cloître. « A San Antonio, relate Neri di Donato, les Augustins assassinèrent leur provincial à coups de poignards... A Sienne aussi s'éleva un grand conflit, et un jeune moine... tua un autre moine, un fils de M. Carlo Montanini... Et il semblait que tous les religieux, dans les monastères, s'adonnaient à la lutte et à la discorde. Ce n'étaient partout, de la même façon, que divisions, querelles à mort et révoltes !... A Sienne, personne n'observait la foi jurée : ni les gentilshommes à l'égard de membres de leur propre classe ou d'autres, ni les Douze entre eux ou avec d'autres, ni les gens du peuple parmi eux ou avec d'autres. Ainsi régnaient partout les ténèbres. »

Ces luttes intestines et les razzias interminables des mercenaires engendraient la stagnation des affaires. Les meilleurs citoyens gaspillaient leurs forces dans des ven-

[1] Neri di Donato, *Cronica*, dans Muratori, *Rer. Ital. Script.*, vol. XV, col. 206.

dettas de famille ou dans les guerres des partis, cependant qu'une portion non médiocre des richesses amassées par leurs ancêtres sur les foires de Champagne, sur les places de Londres et de Paris, s'engouffrait à satisfaire les insatiables exigences des *condottieri*. Au début, les Siennois avaient essayé d'autres moyens de se débarrasser d'eux : ils cherchèrent à en finir avec Fra Moriale et ses hommes en empoisonnant leurs vivres ; ils tentèrent de venir à bout par la ruse de ceux qu'ils ne pouvaient réduire par la force ; enfin ils s'efforcèrent, comme nous l'avons vu, de nouer des alliances avec d'autres États également mis en coupe réglée. Tous ces expédients ayant échoué, ils en arrivèrent vite à voir dans l'argent le seul moyen d'éloigner les envahisseurs. Et c'est ainsi qu'en un peu plus de vingt ans, ils dépensèrent plus de deux cent soixante-quinze mille florins à acheter leurs persécuteurs, sans compter les troupeaux de bétail et de chevaux, et les vivres qu'ils leur fournissaient. L'argent se faisant rare, l'initiative commerciale se paralysait et nombreux étaient les artisans sans travail[1].

Ce marasme des affaires, comme le fait s'est souvent reproduit dans l'histoire, aggrava le mécontentement politique et contribua à affaiblir la situation du gouvernement. L'hiver de 1369-70 amena une grande disette de farine. Un conflit ouvrier venait également d'éclater dans l'industrie lainière, la plus importante des industries siennoises. La concurrence avec Florence et le manque d'eau l'avaient déjà sérieusement atteinte. A tort ou à raison, les artisans protestaient qu'ils avaient eu à souffrir plus que leur part des conséquences du déclin de ce commerce. Dans le but de faire triompher leurs revendications contre les patrons, les ouvriers tisseurs, qui habitaient

[1] Lisini, *Provvedimenti economici della Rep. di Siena nel 1382*, Sienne, Torrini, 1895, p. XXVIII.

aux alentours de la porte Ovile, formèrent une association qu'ils baptisèrent la Compagnie de la Chenille, du nom de la *contrada* où ils logeaient. Le 14 juillet 1371, les membres de cette association, affolés par la faim, s'insurgèrent[1] : après avoir mis à sac les demeures de beaucoup de riches citoyens, et renforcés de la portion la plus démocratique du parti des Réformateurs, ils prirent d'assaut le Palais Public, et en chassèrent les sept membres du gouvernement qui n'appartenaient pas au *popolo minuto* ; pendant quelques jours la violence régna en maîtresse dans la ville. Finalement, les trois *Noveschi* furent autorisés à revenir ; mais les sièges des quatre représentants des Douze furent attribués à quatre membres de la classe populaire.

Ce changement ne consolida pas le gouvernement le moins du monde ; les Réformateurs luttèrent vaillamment contre les difficultés de leur situation, mais sans succès. La maladie de la *stasis* était devenue chronique à Sienne et chaque révolution nouvelle ne faisait que l'aggraver. Les troubles se multipliaient plus que jamais dans la cité. Les Salimbeni et les autres nobles proscrits ravageaient toujours le *contado*[2]. La peste suivit de près la famine. Ce n'était partout que misère, désordre et violence.

[1] Malavolti, *éd. cit.*, sec. parte, p. 141[t].

[2] Neri di Donato, *éd. cit.*, col. 224.

CHAPITRE XI

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

C'est en ce siècle de luttes, de violence et de haine, à cette ville en proie, jusqu'à la démence, à la maladie des factions, que sainte Catherine vint prêcher l'amour et la paix. Une fille d'humble origine se fit la conseillère des papes et des princes, leur écrivant des missives aussi belles par la forme que par leur sagesse et leur charité.

Le *Quattrocento* siennois donna d'ailleurs le jour à d'autres saints. Sienne offrit toujours en effet de violents contrastes. A cette époque, c'était à la fois la ville la plus turbulente de toute l'Italie, le foyer par excellence de la discorde et de l'agitation, en même temps qu'une cité de saints, méritant ainsi le surnom de « Vestibule du Paradis ». Elle compta parmi ses habitants d'abord le Bienheureux Bernardo Tolomei, fondateur de la congrégation du Mont Oliveto ; puis Giovanni Colombini, riche négociant qui, après avoir occupé les plus hautes charges de l'État, abandonna tout pour prêcher l'Évangile aux pauvres, fondant la confrérie des *Poveri Gesuati*, les chevaliers du Christ ; le bienheureux Pietro Petroni, le Chartreux, et Fra Filippo, l'auteur de *Gli Assempri*[1] ; enfin c'est à Sienne que grandit saint Bernardin qui devait être au siècle suivant le plus grand prédicateur de l'Italie.

[1] Sur Fra Filippo la meilleure autorité est le livre de Heywood, *The Ensamples of Fra Filippo : a Study of Mediæval Siena*, Sienne, Torrini, 1901.

Fille d'un teinturier de Fontebranda qui avait vingt-cinq enfants, sainte Catherine vit le jour en 1347. Les hagiographes rapportent sur son enfance et ses années de jeunesse, outre les légendes habituelles, des anecdotes qui ont le tort de sembler vouloir faire croire à leurs lecteurs que les manifestations d'hystérie, de catalepsie et autres désordres nerveux sont autant d'inévitables indices de la sainteté. Quiconque professe un amour éclairé envers sainte Catherine ne s'attarde pas à ces histoires, si même il ne cherche pas à les oublier, et se rappelle surtout avec admiration l'inlassable énergie qu'elle dépensa pour panser les blessures de la chrétienté, pour relever le niveau de la moralité publique et privée, pour amener les chrétiens à ne plus se dévorer entre eux, et à travailler d'un commun effort au bien de tous.

Très jeune encore, sainte Catherine conçut un grand attachement pour l'église, voisine, de San Domenico et pour l'ordre auquel appartenait ce sanctuaire. Couronnant la colline dominant son humble logis, ce grand édifice gothique constituait à ses yeux le symbole permanent de la demeure céleste vers laquelle elle s'efforçait de s'élever. Il se rattache à ses premières visions : à l'âge de six ans, levant un jour, dans Vallepiatta, son regard vers le ciel, elle aperçut au-dessus de San Domenico le Christ sur son trône entouré d'une pompe royale. C'est également saint Dominique qui lui apparut, un lis à la main, lui présentant l'habit des sœurs de la Pénitence. C'est au tiers ordre de Saint-Dominique qu'elle finit par entrer. En vain sa mère s'efforça-t-elle par tous les moyens de la dissuader de se consacrer à la vie religieuse ; en vain son père essaya-t-il de l'amener au mariage : « Ne savez-vous pas, leur disait Catherine, que, depuis mon enfance, par une inspiration manifeste de

Dieu, j'ai juré au Christ et à sa Bienheureuse Mère de rester toujours vierge et de ne jamais donner mon cœur à un autre amant que Lui ? J'ai l'intention irrévocable d'observer ce serment. » Fidèle à son vœu, elle commença de bonne heure à pratiquer toutes les formes de la charité ; elle nourrissait les affamés, elle vêtait les gens dépouillés, elle visitait les malades, les pestiférés et les prisonniers. Elle s'efforça aussi de ramener la paix dans la cité prise de folie, sa Sienne bien-aimée, en inspirant l'amour de Dieu et du prochain à des cœurs pleins de haine, en dissipant les mésintelligences entre concitoyens, en faisant voir sous leur véritable couleur à ces malheureux abusés l'injustice, la malignité et la violence où ils vivaient.

On rapporte qu'un certain Niccola Tuldo, jeune noble de Pérouse, fut accusé d'avoir attaqué en paroles le *Monte* des Réformateurs, alors au pouvoir, et d'avoir incité ses amis de Sienne à se révolter contre le gouvernement. Condamné à la décapitation, il ne cessait de maudire le Ciel de permettre que sa vie fût ainsi tranchée dans sa fleur. C'est en vain que différents prêtres essayèrent d'éveiller en lui le repentir : jusqu'au moment où sainte Catherine vint le visiter, on désespérait de le ramener à de bons sentiments. Sous son influence, ce jeune furieux se fit aussi doux qu'un agneau. « Reste avec moi, lui dit-il, ne me quitte pas ; ainsi je serai heureux et mourrai content. » Il reposa la tête sur la poitrine de la sainte qui le caressait comme une sœur. « *Io allora sentivo*, raconte-t-elle, *un giubilo ed un odore del sangue suo, e non era senza l'odore del mio, lo quale io desidero spandere per lo dolce sposo Gesù*[1]. »

Sur l'échafaud, Catherine l'attendait, fidèle au rendez-

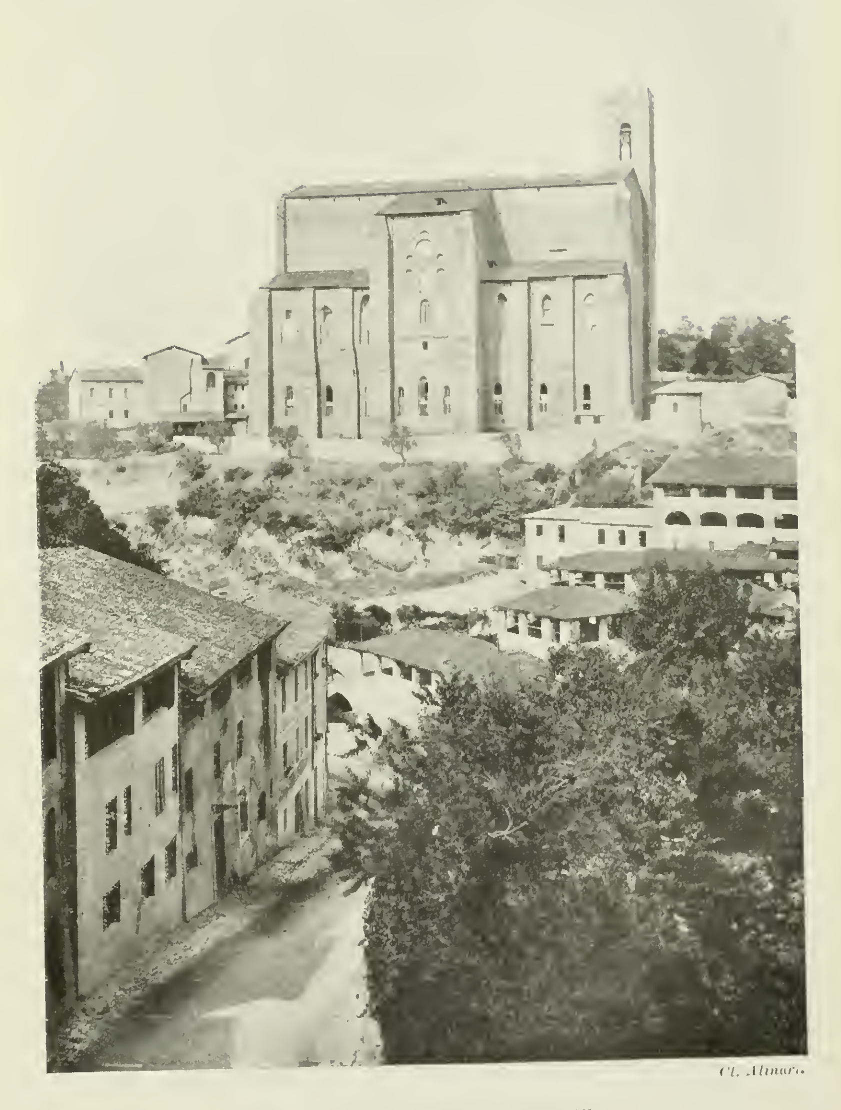
1. « Je sentais alors une jubilation et l'odeur de son sang et aussi l'odeur du mien, que j'aspirais à répandre pour le doux époux Jésus. »

vous. Oubliant la foule des spectateurs, Tuldo, dès qu'il l'aperçut, se mit à sourire. L'ayant priée de faire le signe de la croix, il plaça de son propre mouvement le cou sur le billot, en murmurant avec ferveur : « Jésus! Catherine! » Elle reçut sa tête dans ses mains, et, au même moment, elle vit son âme s'envoler au repos éternel.

Employant les mêmes armes d'amour et de douceur, elle tenta de mettre fin aux luttes féroces qui divisaient sa ville natale. Elle réussit à convaincre le jeune Stefano Maconi de renoncer à poursuivre la vendetta qui mettait depuis longtemps aux prises sa famille et les maisons alliées des Tolomei et des Rinaldini. Elle le salua, nous raconte-t-il, non avec la timidité d'une jeune fille, mais comme une sœur accueille un frère chéri, revenant d'un pays lointain, en le pressant ardemment sur son cœur. Sous son influence Maconi se voua à la vie religieuse et mérita le titre de Bienheureux.

Nombreux furent ses concitoyens que la jeune fille convertit : à son exemple, ils se consacraient à des œuvres de charité et d'assistance. Lorsque la peste ravagea la Toscane en 1374, Catherine, avec d'autres tertiaires de l'ordre de Saint-Dominique, qu'elle avait réunies à ses côtés, visitait les malades et les moribonds. Insoucieuse du danger, la sainte se rendait au chevet des plus atteints et les soignait.

Mais elle allait bientôt déployer sur un champ plus vaste ses grandes qualités d'esprit et de cœur. Depuis longtemps elle considérait avec douleur et angoisse l'état de la chrétienté. Aidée par la France, la Papauté n'avait triomphé du Saint-Empire que pour tomber sous le joug de son alliée. Et ce n'était pas seulement son indépendance qu'elle avait perdue : pendant son séjour à Avignon, la frivolité et le sybaritisme corrompirent plus profondément que jamais les membres de la Curie. Le luxe,



Cl. Alinari.

ÉGLISE SAN DOMENICO, SIENNE



Cl. Alinari.

ANDREA VANNI. — SAINTE CATHERINE

Eglise San Domenico, Sienne.

la débauche et l'iniquité d'Avignon, durant le séjour des Papes, devinrent proverbiaux en Europe[1]. Les exactions et l'oppression résultèrent naturellement de la débauche et du luxe, car l'une et l'autre sont dispendieux, suscitant à leur tour d'âpres animosités, des luttes dans le sein de l'Église.

Sainte Catherine, voyant les maux engendrés par le séjour du Pape à Avignon, exhorta Grégoire à revenir en Italie pour rendre la paix à l'Église et s'occuper de la réformer. Elle adressa des missives aux princes chrétiens, les adjurant de cesser leurs luttes fratricides. Tout en prêchant la paix entre les chrétiens, elle voulait aussi les coaliser contre les hordes de Mahomet qui menaçaient de nouveau de submerger la religion et la civilisation en Orient. Elle considérait la croisade comme le remède le plus efficace aux divisions de la chrétienté, par l'union qu'elle rétablirait entre tous les catholiques.

Son premier effort fut pour mettre fin à la guerre qui venait d'éclater en Italie. A l'instigation de Florence, qui croyait son indépendance menacée par la politique d'oppression des légats français que le Pape avait nommés gouverneurs à Bologne et à Pérouse, les villes papales s'étaient révoltées au cri de « Liberté ![2] ». Sainte Catherine exhorta Grégoire à songer davantage au pouvoir spirituel de l'Église qu'au temporel et, même au risque de diminuer celui-ci, de faire la paix avec ses fils de Florence. « N'est-ce pas mon devoir, répliqua le Pontife, de défendre et de recouvrer ce qui appartient à la Sainte Église ? — Hélas ! je n'en disconviens pas, répondit Cathe-

[1] Creighton, *A History of the Papacy*, nouv. éd., Longmans, 1899, vol. I, p. 51.

[2] Ammirato, *Istorie fiorentine*, Florence, 1647, Parte Prima, libro tredicesimo, vol. II, p. 692-695. L'abbé de Montemaggio, qui représentait le Pape à Pérouse, intervenait aussi dans les affaires siennoises ; il secondait les Salimbeni rebelles.

rine, mais il me semble que c'est ce qu'il y a de plus précieux qu'il faut garder avec le plus de soin... La paix ! la paix ! criait-elle, y a-t-il rien de plus doux que la paix ! Par les prestiges de l'amour, donnez la paix à vos enfants, et ils viendront tous, chargés de regrets, reposer leur tête sur votre sein. Ensuite, mon doux Père, nous ferons l'expédition sainte contre les Turcs. Brandissez, mon Père, l'étendard de la Croix, et vous verrez bientôt les loups se changer en brebis. Paix ! Paix ! Paix ! »

Répétant ce message, Catherine se mit en route pour Avignon en qualité d'ambassadrice des Florentins. C'est à la fin de l'après-midi, le 18 juin 1376, qu'elle entra dans la cité provençale. Une foule bigarrée se pressait dans les rues. De brillantes cavalcades frôlaient l'humble sœur, pauvrement vêtue, de Saint-Dominique. Elle entrevit en passant l'éclat du brocard et du velours, le scintillement des joyaux et des armes, tandis que de nobles dames revenaient de la chasse, le faucon au poing, suivies de chevaliers et de cardinaux en somptueux appareil ; le long des voies encombrées circulaient moines et docteurs, acteurs et astrologues, poètes et usuriers, soldats et courtisanes. Partout éclataient l'orgueil, la splendeur et le plaisir. Mais elle ne regardait ni à droite ni à gauche ; elle accomplissait une mission qu'elle croyait divine : il lui était départi, à elle, chétive femme, de fortifier la volonté du Vicaire du Christ, Grégoire, homme bon, mais faible, timide et chancelant. C'est elle qui devait lui inspirer le courage d'agir, de braver la colère des prélats mondains, assoiffés de luxe. Elle se rendit tout droit au palais qui, sur son roc élevé, domine la ville. Pénétrant dans la grande salle du consistoire, superbement décorée des fresques de Simone Martini, elle se jeta aux pieds du Souverain Pontife.

D'autres, avant elle, avaient déjà tenté de persuader

les Papes de revenir à Rome. Dante, avec son âpreté coutumière, avait voué aux feux dévorants de l'enfer celui qui avait transféré le siège de la Papauté à Avignon. Rienzi, sur son ton arrogant, avait sommé le Pontife de regagner la ville de Scipion et de Régulus. Pétrarque, enthousiaste de l'antiquité classique, avait aussi invité la cour papale à se réinstaller dans la capitale du monde. Mais tous avaient plaidé en vain. Urbain V, il est vrai, avait passé quelque temps à Rome, mais, ne pouvant se faire à ce séjour, il était revenu à la vie commode d'Avignon, à la grande joie des cardinaux.

Et voilà que, malgré l'échec du génie et du talent, la fille du teinturier de Fontebranda venait renouveler le même plaidoyer. Sur leurs fauteuils exhaussés siégeaient les cardinaux revêtus de la pourpre. Sans doute quelques-uns sourirent de pitié en la voyant traverser la salle et se prosterner aux pieds de Grégoire ; mais les sourires des prélats mondains s'effacèrent, quand ils virent que Catherine produisait sur lui une impression manifeste. Et, lorsqu'au cours de nouvelles audiences, elle les dépeignit tels qu'ils étaient, dénonçant ouvertement leur amour du plaisir et leur simonie, leur avidité et leur despotisme, lorsqu'il parut probable que leurs intrigues seraient déjouées, que la paix serait conclue avec les Florentins, et que la cour papale quitterait Avignon pour Rome et sa pauvreté, alors leur tolérance fit place à la colère. « Il ne faut pas que la paix se fasse avec les Florentins, disaient les cardinaux. Il faut empêcher à tout prix ce départ pour Rome. »

Ne parvenant pas à leurs fins en jetant sur elle le ridicule ni par une opposition directe, les ennemis de Catherine essayèrent de les atteindre par des voies détournées [1].

[1] Capecelatro, *Storia di S. Caterina da Siena*, Sienne, 1878, pp. 245, 246, etc.

Ils recoururent à toutes sortes de manœuvres tortueuses pour venir à bout de cette femme qui, quelles qu'aient pu être ses imperfections, luttait de tout son cœur pour le bien de la chrétienté, pour l'unité de l'Église, pour sa réformation, et son retour à son ancien siège. Ils répandirent le bruit qu'irrités contre Grégoire, les Italiens l'assassineraient à son arrivée à Rome. Ils amenèrent certains de ses amis à lui rappeler le danger qu'il courait d'être empoisonné par les Français. C'est parce qu'il projetait de retourner une seconde fois en Italie qu'Urbain V, disaient-ils, avait succombé à cette mort. Ils forgèrent une lettre émanant soi-disant d'un saint réputé et avertissant le Pape qu'il se ferait tuer s'il partait pour Rome.

Et ils ne s'efforcèrent pas seulement d'éveiller par ces moyens les appréhensions du Pontife ; ils voulurent faire du tort à Catherine à la fois dans son honneur et sa personne. Ils répandirent des histoires scandaleuses sur son compte et ne reculèrent pas devant une tentative de meurtre pour l'empêcher de remplir sa mission [1]. Mais en vain : la foi, la vaillance et la persévérance de Catherine triomphèrent. Elle ne réussit pas à rétablir la paix entre les Florentins et le Saint-Siège, mais elle atteignit le but capital de son voyage : raffermir le courage d'un pape timoré et irrésolu. « Partons, mon Père, sans crainte ! exhortait-elle. Courage ! ne résistez pas davantage. Venez, mon Père, venez ! » Grégoire céda à ses objurgations : ni les murmures des cardinaux, ni le refus de l'accompagner que formulèrent certains d'entre eux, ni les pleurs de son vieux père, ni même le présage malencontreux qui marqua son départ, — son cheval se refusant obstinément à avancer dans la direction de Marseille, — ni

[1] Capecelatro, *op. cit.*, p. 217.



(Ph. Alinari.)

CHAPELLE DE LA CONTRADA DELL'OCA ; ENTRÉE DE LA MAISON DE SAINTE CATHERINE



Cl. Alinari.

BENVENUTO DI GIOVANNI. — GRÉGOIRE XI QUITTE AVIGNON ET REVIENT A ROME

Hôpital de S. Maria della Scala, Sienne.

les tempêtes qu'il essuya dans la Méditerranée, rien n'ébranla la détermination du Pontife. Une femme, par sa seule bonté, une bonté vivifiée par l'amour, et éclairée par la sagesse et la prévoyance, avait réussi, là où plusieurs des plus éminents fils de l'Église avaient échoué.

Le 17 janvier 1377, Grégoire fit son entrée solennelle dans Rome : précédé de mille bouffons vètus de blanc et de nombreux musiciens, il chevaucha en conquérant le long des rues de la Ville Éternelle. Quelques mois après, il mourait. Intimidés par l'attitude menaçante du peuple romain et divisés entre eux, les cardinaux français, qui formaient une importante majorité, n'osèrent pas élire l'un d'eux. Ils choisirent Bartolomeo Prignano, Napolitain qui prit le nom d'Urbain VI ; mais, tout en donnant la tiare à un pape italien, cette majorité n'en était pas moins décidée à tenir la papauté sous la tutelle française et à la ramener à Avignon. Finalement les cardinaux établirent leurs quartiers à Anagni et là, le 20 septembre 1378. élirent un antipape, alléguant que la première élection était illégale, le peuple de Rome les ayant forcés à choisir Urbain. L'antipape prit le nom de Clément VII. Le Grand Schisme d'Occident commençait : un an après son élection, Clément VII établit sa résidence dans la ville provençale.

Catherine eut le cœur brisé. Les autres maux de la chrétienté n'étaient rien à côté de celui-là. D'abord elle pensa succomber à sa douleur : le rétablissement de l'union parmi les chrétiens, le projet de croisade, la réforme de l'Église, tous ces vastes desseins semblaient voir leur réalisation plus lointaine que jamais. L'œuvre de sa vie entière paraissait maintenant vaine [1].

[1] Calisse, *S. Caterina da Siena*, dans les *Conferenze*, publiées par la R. Accad. dei Rozzi, Sienne, 1895, pp. 179, 180.

Mais cette phase de faiblesse et d'abattement ne dura pas. Son énergie et sa vaillance sans bornes s'affirmèrent de nouveau. Elle adressa des missives aux rois de France et de Hongrie, à la reine de Naples, aux cardinaux, aux citoyens de Florence, de Venise et de Pérouse. Elle encouragea le *condottiere* du pape, Alberico da Barbiano à combattre courageusement les schismatiques. Elle usa en faveur d'Urbain de son influence personnelle et comme magnétique, pour lui conserver le loyalisme des Romains. Enfin, à la requête pressante du Pontife, elle quitta sa bien-aimée Sienne pour Rome et resta à la cour papale jusqu'à son dernier jour, aidant Urbain de sa sympathie et de ses conseils.

Jamais pape n'avait eu davantage besoin d'un conseiller prudent. Dans une situation qui aurait durement éprouvé la patience des plus sages, Urbain agissait avec un manque absolu de jugement, de tact et de prudence. Animé de bonnes intentions et dévoué à sa tâche, mais violent et autoritaire, il était arrogant et affligé d'une irascibilité effrénée. « Quand on le contredisait, rapporte un chroniqueur, le visage du pape s'allumait comme une lampe, sa voix s'étranglait de colère et celui qui lui avait tenu tête restait muet de terreur. » Ce Boanerges napolitain, basané et aux allures de moine, fit plus de tort à la Papauté que maint indigne titulaire du trône de saint Pierre.

A côté de ce fougueux représentant du Prince de la Paix, se dressait la figure angélique de Catherine. Elle refrénait sa violence, apaisait sa colère, travaillait infatigablement à sa cause, persuadée que c'était celle de l'Église et de Dieu. Mais ses efforts, l'affliction que lui causait l'état de la chrétienté, toutes ses angoisses, vinrent à bout d'une constitution déjà minée par des pratiques ascétiques. Au début de 1380, elle tomba gravement malade ; à mesure que le printemps s'avançait, elle

déclinait peu à peu ; le 29 avril, Catherine s'éteignit doucement. Jusqu'au dernier moment ses pensées furent pour l'Église et « son très doux époux, le Christ », qui, pensait-elle, la rappelait à lui.

Son corps repose sous le grand autel de la vaste église dominicaine de Santa Maria sopra Minerva, près de l'endroit où furent plus tard déposés les restes mortels de Fra Angelico. La tête et un doigt de la sainte comptent parmi les plus précieuses reliques que possède sa ville natale. On les conserve dans l'église San Domenico qu'elle aimait tant, et où elle eut ses premières visions. L'art de Peruzzi a embelli sa demeure, et des milliers de pèlerins de tous les pays y affluent pour rendre hommage à sa mémoire.

Sainte Catherine nous semble bien la figure la plus séduisante du XIVe siècle ; et nul Siennois, sauf peut-être Æneas Sylvius Piccolomini, n'a joué un plus grand rôle dans l'histoire. Il est facile de trouver à critiquer chez cette femme : crédule, sujette à l'hystérie, elle fit un usage immodéré de cette « discipline » qui ne fait souvent que provoquer les émotions qu'elle cherche à refréner, et aggrave, plutôt qu'elle n'y porte remède, les maux qu'elle est censée guérir. Elle ne se rendit pas compte que, sans la santé du corps, la santé complète de l'esprit n'est pas possible ; mais santé, tempérance, modération n'étaient pas le propre du Moyen Age.

Nous ne devons pas faire grief à sainte Catherine de l'excès même de ses vertus. C'est au cœur plutôt qu'à l'intelligence que les grandes religions s'adressent. Un grand prophète religieux doit nécessairement surtout émouvoir ; pour lui l'amour doit toujours rester la première chose du monde. Ce serait folie de souhaiter que David, saint Jean, saint François ou sainte Catherine n'aient pas été ce qu'ils ont été.

« L'œuvre de sainte Catherine, dit Symonds, fut celle d'une femme : apporter la paix, secourir les affligés, fortifier l'Église, purifier le cœur de ceux qui l'entouraient, mais non point commander ou organiser. En mourant, elle laissa derrière elle un souvenir d'amour plutôt que de force, le parfum d'une vie de dévouement et douceur, l'écho de tendres et ardentes paroles. Sa place est dans le cœur des humbles ; les enfants appartiennent à sa confrérie, et les pauvres se pressent dans son sanctuaire aux jours de fête. »



Cl. Alinari.

ENTRÉE DE LA MAISON DE SAINTE CATHERINE,
AVEC LA LOGGIA DE PERUZZI

Pl. 18.



Cl. Alinari.

SANO DI PIETRO (A. D. 1460). — SAINT BERNARDIN

Fresque du Palais Public, Sienne.

CHAPITRE XII

L'ÉPOQUE DE SAINT BERNARDIN ET D'ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI

Les efforts tentés par sainte Catherine pour amener la paix et l'union étaient arrivés trop tard pour améliorer la situation politique de sa ville natale. De même, bien qu'ils eussent doté Sienne du meilleur gouvernement qu'elle eût possédé depuis les Vingt-Quatre, les Réformateurs ne purent guérir les maladies dont était atteint son organisme social : bientôt même la plus pernicieuse commença à se déclarer au sein précisément du *Monte* qui s'efforçait d'y porter remède. Des dissensions s'élevèrent à l'intérieur du parti au pouvoir, dissensions qui amenèrent la paralysie de l'exécutif au milieu de plus d'une crise, alors qu'il eût fallu agir avec promptitude et vigueur. C'est ainsi que le gouvernement, par suite de ses divisions, manqua l'occasion d'acquérir Arezzo en 1384 et laissa tomber cette ville aux mains de Florence. Enhardis par les maladresses des Réformateurs, leurs adversaires prirent de plus en plus confiance. Fomentant les dissensions de ce *Monte*, ils réussirent à y provoquer une scission : dès lors la démocratie de Sienne ne forma plus un parti politique homogène.

Cette rupture amena, le 22 mars 1385, la chute du gouvernement : et non seulement les Quinze Défenseurs et leurs principaux partisans furent expulsés de la ville, mais il n'y eut pas moins de quatre mille laborieux arti-

sans envoyés en exil, à leur suite. Une nouvelle Seigneurie fut installée, comprenant quatre membres des Neuf, quatre des Douze, et deux représentants de la fraction de la classe inférieure qui n'appartenait pas au *Monte* des Réformateurs. En outre, les gens du *popolo minuto* qui n'avaient jamais figuré parmi les *Riformatori*, s'alliant avec ceux qui s'étaient détachés de ce parti, constituèrent un nouvel Ordre sous le nom de *Monte* du Peuple. Un obstacle de plus s'opposait ainsi dorénavant à l'union des citoyens.

Affaiblie par l'expulsion de nombre de ses fils les plus utiles et les plus industrieux, la décadence de la République s'accéléra, de plus en plus inévitable. Aussi, peu d'années après la chute des Réformateurs, Sienne devint-elle la proie facile de ce despote ambitieux, Gian Galeazzo Visconti, seigneur de Milan, qui caressait le projet d'arrondir son duché de la Toscane tout entière. Appelé à l'aide par les Siennois, pour empêcher Montepulciano, ce gâteau toujours disputé, de tomber aux mains des Florentins, il réussit en fin de compte à imposer sa suzeraineté à la ville qui avait sollicité son assistance. Ce furent les Douze et les Salimbeni, dont l'alliance scandaleuse avait déjà causé tant de maux à Sienne, qui le secondèrent dans l'exécution de ses desseins. Vers la fin de l'année 1399, la Commune lui transféra solennellement la suzeraineté de la ville et de son *contado*[1] ; et les Siennois étaient tombés si bas, que, se glorifiant de leur honte, ils célébrèrent cet événement par des banquets et des illuminations.

Heureusement pour la république, Visconti fut emporté par la peste en 1402. Quelques mois à peine après sa mort, le *Monte* des Douze et les Salimbeni complotèrent

[1] Malavolti, *éd. cit.*, Seconda Parte, ff. 185-190.

de renverser le gouvernement étranger qu'ils s'étaient eux-mêmes employés à établir[1]. Mais la conspiration échoua : les *Dodici* furent expulsés de la cité et un décret leur interdit, ainsi qu'à leurs descendants, de jamais y remettre les pieds. Néanmoins en 1404 les Siennois se révoltèrent avec succès contre la suzeraineté du duc de Milan, tout en faisant la paix avec Florence, mais ils durent payer chèrement leur indépendance. Montepulciano, qui commandait la Via Francigena, passa aux mains des Florentins.

Au cours des années 1408 et 1409 un autre prince ambitieux menaça la liberté de Sienne, Ladislas de Naples, qui ne rêvait rien moins que de constituer un grand royaume italien et de ceindre la couronne impériale. C'était à l'époque du Grand Schisme : profitant des divisions de l'Italie, le jeune roi vit bientôt ses projets en bonne voie de réalisation. S'emparant de Rome et des États de l'Église, il avait acheté de Grégoire XII, pour la somme insignifiante de vingt-cinq mille florins d'or, un titre légal à ses nouvelles conquêtes ; craignant alors que l'élu du Concile de Pise ne se refusât à ratifier cet accord, Ladislas se mit en route vers la Toscane, dans le but de dissoudre cette assemblée. Les Siennois, d'abord alliés à Ladislas et Grégoire, avaient même donné asile au Pape, mais, à l'instigation de Cossa qui dirigeait les cardinaux, ils décidèrent, afin d'assurer la sécurité du Concile, de seconder Florence dans ses efforts pour arrêter la marche du prince[2]. Renonçant alors à emporter Sienne d'assaut, ce dernier se replia sur Arezzo[3]; mais sa mort, le

[1] Malavolti, *éd. cit.*, Seconda Parte, ff. 193[t].

[2] Ammirato, *éd. cit.*, Prima parte, Libro diciasettesimo, vol. II, p. 942. Le traité fut signé le 30 mai 1408.

[3] Ammirato, *éd. cit.*, Prima parte, Libro diciasettesimo, vol. II, pp. 948, 949. Creighton raconte en détail et avec netteté les dernières années de Ladislas. Cf. *History of the Papacy*, *éd. cit.*, vol. I, pp. 208-293.

6 août 1414, vint dissiper les craintes des deux républiques.

Seize années durant, Sienne s'abstint de toute guerre sérieuse, et aucune révolution n'éclata dans ses murs : au cours de cette période de calme, son commerce redevint florissant et elle réussit à annexer d'importantes acquisitions à son territoire. Pendant l'hiver 1423-1424, un concile général se tint à Sienne, contribuant, sans que l'Église en retirât aucun profit, à accroître la prospérité de ses habitants. Cardinaux, ambassadeurs, prélats et abbés de toute la chrétienté y affluèrent.

Mais son néfaste esprit de faction ne l'avait pas abandonnée : vendettas et luttes de partis troublaient toujours la ville. Par suite de ce regain de prospérité matérielle, le nombre des citoyens adonnés au luxe et aux plaisirs grandit de plus en plus : *molles Senæ* devint « une vraie cité de Vénus ». Les humanistes conviés à venir enseigner à son Université avaient apporté avec eux les vices païens en même temps que la culture antique. C'est là qu'Antonio Beccadelli puisa surtout le fonds de son *Hermaphroditus*. Les nouvelles de Sermini, les *Assempri* de Fra Filippo, les écrits d'Æneas Sylvius Piccolomini nous révèlent la corruption de la ville.

C'est à ce moment que saint Bernardin[1] commença à exercer son influence sur les Siennois. Cet homme extraordinaire était né en 1380, l'année même de la mort de sainte Catherine, issu de la noble maison des Albizzeschi de Massa Marittima. Arrivé encore tout enfant à Sienne, il fit ses études à l'Université communale ; c'est aussi à l'hôpital de Santa Maria della Scala qu'il accomplit ses

[1] Les principales autorités sur la vie de saint Bernardin sont : Alessio, *S. Bernardino da Siena*, Mondovi, 1899 ; Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, Paris, Plon ; et Bacci, *Le Prediche Volgari di S. Bernardino in Siena, nel* 1427, publ. dans les *Conferenze* de la R. Accademia dei Rozzi, Sienne, 1895.

premiers actes de charité ; enfin c'est à San Francesco de Sienne qu'il reçut l'habit de l'ordre franciscain. Doué d'une réelle verve comique, alliée à une ferveur intense, tout vibrant d'émotion religieuse, personnalité très virile cependant et éminemment imprégnée de bon sens, un saint à coup sûr mais en même temps profondément humain, son éloquence étrange et affranchie de toute convention entraîna des cités entières. Tenant à la main un panneau où figurait le monogramme du Christ auréolé de rayons d'or, il visita Milan, Venise, Brescia, Ferrare, Bologne et Florence : le but principal qu'il poursuivait était de mettre fin aux luttes fratricides de partis qui divisaient tant de villes italiennes, de combattre les pratiques de luxe et de vice qui prévalaient chaque jour davantage en Italie au temps de la Renaissance et d'amener un retour à la vraie religion.

C'est en avril 1425 qu'il revint à Sienne, après plusieurs années d'absence : le gouvernement et le peuple l'accueillirent avec enthousiasme. Un autel et une chaire furent dressés devant le Palais de la Seigneurie, et là, sur la grand'place, à l'ombre de la Tour Mangia, le plus grand prédicateur du siècle adressa sa première série de sermons à sa cité d'adoption.

Dénonçant leurs factions, il exhorta les Siennois à mettre fin aux discordes qui agitaient depuis si longtemps leur ville. Il condamna leur vie luxueuse, leur amour du jeu et du plaisir. La renommée de sa spirituelle audace, de son talent merveilleux de conteur, avait attiré une foule d'auditeurs ; mais ceux qui étaient venus se divertir restèrent pour prier. Ses paroles agirent avec une telle puissance qu'on éleva un bûcher sur la Piazza del Campo, sur lequel on brûla nombre d'objets de vanité : cartes à jouer, dés, faux cheveux, cosmétiques, livres et gravures licencieux. En même temps le gouvernement

édicta un ensemble de décrets appelés les *Riformagioni di Frate Bernardino*[1], visant à réduire toutes les manifestations exagérées de luxe et à exclure des emplois publics toutes personnes notoirement immorales.

Mais, après le départ du saint, beaucoup rejetèrent l'habit de pénitence et donnèrent libre cours à leur haine et à leurs appétits. On entendit de nouveau retentir dans les rues les vieux cris des partis; les assassinats reprirent leur fréquence. Maintes belles pénitentes renouvelèrent leur attirail de teintures, de parfums et de cosmétiques, et se replongèrent dans leurs amours.

Saint Bernardin, en apprenant la rechute des Siennois, fut péniblement affecté de cette nouvelle preuve de leur mobilité coutumière. Revenu à Sienne en 1427, il prêcha de nouveau sur la Piazza del Campo[2] et dénonça dans les termes les plus véhéments ceux qui se livraient aux luttes de partis. Il montra qu'en s'abandonnant à leurs passions factieuses, les Siennois amèneraient la ruine matérielle et morale de leur patrie. Avec simplicité et vigueur, il exposa l'effet désastreux de ces dissensions sur l'agriculture et le commerce[3]. Il déclara aussi que tous ceux qui fomentaient conflits et divisions iraient « dans la maison du démon », père de discorde, et n'entreraient jamais au royaume d'amour.

« Que de maux, s'écrie-t-il, découlent de ces luttes ! Que de femmes ont été massacrées dans leurs villes natales, dans leurs foyers !... Que d'enfants immolés aux

[1] Mengozzi, *Il Monte dei Paschi di Siena e le aziende in esse riunite*, vol. I, pp. 111, 112.

[2] Les sermons de saint Bernardin en 1427 furent pris en sténographie par un humble admirateur, un nommé Benedetto. Milanesi a publié un choix de sermons en 1853 (Sienne, Landi et Alessandri). En 1880, Banchi a réuni tous les sermons de 1427 en trois volumes.

[3] *Prediche Volgari*, Sienne, 1853, p. 105. Quoique son nom ne figure pas sur le titre ni la couverture, c'est bien Milanesi qui publia ce choix de sermons.

vendettas de leurs pères ! Que de tout petits arrachés des entrailles maternelles !... On a vu des hommes frapper sur les murs d'innocentes victimes, faisant jaillir leurs cervelles ; vendre la chair de leur ennemi chez le boucher, comme une viande quelconque ; saisir le cœur dans la poitrine d'un cadavre et le dévorer. Que de gens poignardés et jetés au fumier ! D'autres ont été rôtis et mangés ; d'autres précipités en bas des tours et des ponts, dans l'eau rapide ; des femmes saisies et violentées en présence de leurs pères et de leurs maris que l'on a alors abattus sous leurs yeux. Et nul n'a jamais témoigné de pitié pour un ennemi, tant qu'il restait à celui-ci un souffle de vie[1]. »

Il exhorta ses auditeurs à arracher les emblèmes des partis, les étendards des factions que l'on voyait partout sur leurs murs et à les remplacer par le monogramme du Prince de la Paix. Des milliers de citoyens obéirent à ses objurgations : sur le Palais Public et mainte maison de Sienne on peut voir encore l'emblème de saint Bernardin : les initiales I. H. S. entourées de rayons dorés.

L'action de son éloquence ne fut d'ailleurs pas complètement éphémère. De nouvelles *Riformagioni* furent promulguées à son instigation[2] et, pendant de longues années, les documents politiques et légaux portent des traces de son influence.

Ce furent les desseins ambitieux d'un parti belliqueux de Florence, à la tête duquel se trouvaient de jeunes aristocrates, qui finirent par troubler la paix de la Toscane. Rinaldo degli Albizzi et Neri Capponi, adoptant une tactique qui a toujours exercé une grande séduction

[1] *Le Prediche Volgari*, publ. par L. Banchi, Sienne, 1880, vol. I, pp. 252, 253. Le texte diffère quelque peu de celui des sermons choisis de Milanesi.

[2] Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*, Paris, Plon, p. 127.

sur les chefs de parti conservateurs de tous les temps, voulurent détourner l'esprit du peuple des questions de politique intérieure et acquérir de la popularité par une guerre offensive heureuse : ils firent valoir en conséquence l'intérêt que présenterait pour la république la conquête de Lucques, sous prétexte qu'elle tiendrait ainsi mieux en main Pise, tout en élevant du même coup un nouveau rempart contre l'ambitieuse dynastie de Milan. Le parti de la guerre l'emporta et, en décembre 1429, les hostilités éclatèrent. S'alarmant à juste titre des dispositions agressives de leurs voisins, les Siennois décidèrent de faire tout ce qui dépendrait d'eux pour empêcher Lucques de tomber en leur pouvoir.

Le gouvernement de Florence conduisit cette campagne avec une maladresse insigne. L'argent filait comme de l'eau, sans procurer de résultat satisfaisant. La ville était dans une grande pénurie ; l'enthousiasme belliqueux du peuple se refroidissait rapidement ; et le parti d'opposition au gouvernement gagnait de jour en jour du terrain. L'oligarchie dut bientôt songer à faire la paix.

L'arrivée en Toscane de l'Empereur Sigismond, venu en Italie pour se faire offrir la couronne impériale, rendit bientôt la situation des Florentins encore plus précaire. Attaché aux vieux principes gibelins, il voulait se faire reconnaître comme le chef temporel de la chrétienté : il prit parti pour Lucques, Sienne et les Visconti.

Le 12 juillet 1432, le bel Empereur fit son entrée dans Sienne, entouré de toute la pompe et la magnificence qu'il aimait. La Seigneurie, le clergé et la noblesse sortirent à sa rencontre jusqu'à Sainte-Pétronille, pour lui remettre les clefs de la ville. Sigismond, à cheval, abrité d'un somptueux baldaquin, passa sous la porte Camollia. Son visage agréable et sa belle prestance lui gagnèrent



Cl. Alinari.

SANO DI PIETRO. — SAINT BERNARDIN PRÊCHANT SUR LA PIAZZA DEL CAMPO
Salle du Chapitre, Cathédrale de Sienne.



Cl. Alinari.

DOMENICO DI BARTOLO. — L'EMPEREUR SIGISMOND
Détail du pavement de la Cathédrale, Sienne.

le cœur de toutes les femmes, et les *evvivas* retentissaient bruyamment tandis qu'il chevauchait le long des rues sinueuses et escarpées, sous les fenêtres des palais décorées de riches brocards, escorté d'un millier de chevaliers, de six cents arquebusiers et d'une troupe bigarrée de musiciens et de bouffons. La vue des armes à feu, encore inconnues, fit de l'effet sur le peuple et contribua à fortifier chez lui l'impression de puissance et de splendeur impériales qu'il ressentait [1].

Pourtant le vieil esprit gibelin que personnifiait Sigismond, était presque mort : il fut impossible de réveiller aucun enthousiasme durable et les Siennois se fatiguèrent vite de leur hôte dispendieux. Néanmoins la venue de l'Empereur en Toscane ne laissa pas de provoquer un revirement notable : elle décida enfin Rinaldo degli Albizzi à négocier la paix ; après quelque marchandage, un traité fut conclu le 29 avril 1433, entre Florence, Lucques et Sienne, par lequel les trois villes convenaient de se restituer mutuellement leurs conquêtes [2].

A part quelques incursions de membres proscrits des Douze sur le *contado* siennois, l'histoire de la Commune n'est marquée par aucun incident pendant les quatorze premières années qui suivent ce traité. Mais, à la mort de Filippo Maria Visconti, seigneur de Milan, en 1447, s'ouvre une nouvelle période de l'histoire des États italiens, une période de conflits et de changements politiques. Le pacte de protection mutuelle qui liait les républiques de Florence et de Venise arriva à expiration et les princi-

[1] Un des sujets du pavement du Dôme, dessiné par Domenico di Bartolo en 1434, commémore le séjour de Sigismond à Sienne. C'est, à différents points de vue, une œuvre intéressante : l'empereur est représenté trônant sous un baldaquin de style classique ; les colonnes qui le soutiennent ont des chapiteaux ioniques. Cf. Douglas, *Fra Angelico* (Bell and sons, 1900) pp. 77-79.

[2] Malavolti, *éd. cit.*, Terza Parte, Libro Secondo, f. 27[1]. Le traité fut publié à Florence le 24 mai.

paux gouvernements se mirent à former de nouveaux systèmes d'alliances.

Ce fut Cosme de Médicis qui réussit à modifier la politique traditionnelle de Florence. Beaucoup de prétendants se disputaient alors le trône vacant de Milan : le duc d'Orléans, l'Empereur, Alphonse de Naples, Venise, Sforza ; sans compter les Milanais qui voulaient se constituer en république. Florence ne pouvait, il va sans dire, laisser un souverain étranger acquérir une province italienne aussi riche en ressources naturelles que le Milanais et aussi importante au point de vue stratégique ; elle ne pouvait admettre non plus que le duché passât aux mains d'un des grands États italiens, annexion qui eût rompu l'équilibre politique de la péninsule. Il ne lui restait donc que deux solutions à envisager : prêter son concours au parti républicain de Milan, ou aider le *condottiere* Sforza à réaliser ses ambitieux desseins.

Cosme estima qu'il était préférable pour Florence, et pour lui-même aussi, de voir installé dans la capitale lombarde un despote puissant et redevable de sa situation à l'aide de Florence, plutôt qu'une république agitée qui risquerait de devenir la proie de la France ou de Venise. Usant donc de son immense influence personnelle en faveur du *condottiere*, il vit, après quelques traverses, ses espoirs réalisés. En février 1450, Milan se rendait en effet à Sforza qui concluait six mois plus tard une alliance défensive avec Florence.

Entre temps, furieuse de voir son ancienne alliée aider Sforza à conquérir le Milanais, Venise avait déjà recruté, en Alphonse de Naples, un nouvel ami. L'Italie se trouvait ainsi divisée en deux camps : d'une part Sforza et Florence, de l'autre Venise et Alphonse. Les Siennois décidèrent de se ranger du côté des adversaires de leur voisine, et Frédéric III, qui arrivait à ce moment en Italie

pour ceindre la couronne impériale, leur promit aussi son assistance.

L'éventualité de son intervention alarma les Florentins, mais ils n'avaient guère lieu de la redouter : Frédéric, le dernier des Empereurs couronnés à Rome, était une sorte de monarque de théâtre : ne possédant du Saint-Empire que les attributs, il lui manquait à la fois le tempérament et l'autorité d'un Empereur. Le seul événement qui marqua sa venue en Toscane fut sa première entrevue avec Éléonore de Portugal, qui eut lieu à Sienne, le 24 février 1452. C'est devant la porte Camollia qu'il rencontra cette fiancée de seize ans. Le charme irrésistible de la jeune princesse excita l'enthousiasme d'un connaisseur aussi blasé en fait de beauté féminine qu'Æneas Sylvius Piccolomini et produisit une telle impression sur son futur époux que, dès qu'il l'aperçut, oublieux de l'étiquette impériale, il l'étreignit sans cérémonie dans ses bras[1].

A son retour de Rome, Frédéric voulut se présenter en médiateur entre les deux grandes coalitions afin de prévenir la lutte qui semblait imminente, mais sa tentative n'aboutit pas. Dès son départ, Venise déclara la guerre à Sforza et Alphonse à Florence. Sienne refusa d'abord de se mêler au conflit ; mais, devant l'invasion d'une armée florentine, elle fut obligée de prendre les armes.

La guerre, qui ne fut jamais très vivement menée, dégénéra bientôt en une série d'incursions de représailles des armées de Florence et de Sienne, envahissant tour à tour le territoire ennemi. Enfin, en mars 1454, Venise et Sforza arrivèrent à un accord que scella le traité de Lodi.

[1] La fresque de Pintoricchio qui, à la Bibliothèque Piccolomini, dans la suite illustrant la vie de Pie II, représente cette scène, est bien connue des amateurs d'art.

Tous les États italiens y adhérèrent sauf Naples, Alphonse ayant conçu une vive irritation de ce qu'il n'avait pas été consulté par les parties contractantes ; finalement il se rallia aussi à la nouvelle ligue [1], mais décida de se venger sur les Siennois qui l'avaient devancé. Il poussa le *condottiere* Piccinino à envahir leur territoire, et ce dernier leur causa de grosses difficultés. Pour comble d'infortune, le général de la République, Gisberto da Correggio, fit acte de traîtrise, tandis que certains des Neuf conspiraient avec Alphonse pour abolir les libertés de la Commune.

Pendant l'été de 1455, les Siennois se déterminèrent à prendre des mesures énergiques pour châtier les traîtres. Ils nommèrent une *balia* de quinze citoyens, munis de pouvoirs discrétionnaires pour défendre la sûreté de l'État. Convoqué au Palais, le général félon fut précipité d'une fenêtre élevée sur la place [2]. Enfin, grâce à l'intervention de Calixte III et d'Æneas Sylvius Piccolomini, alors évêque de Sienne, Piccinino fit la paix avec la République.

Deux ans plus tard le cardinal siennois était élevé au pontificat sous le nom de Pie II. Æneas Sylvius Piccolomini est peut-être l'homme le plus remarquable d'un siècle qui en compte cependant beaucoup d'éminents. De tous les grands humanistes, nul ne fut plus profondément imbu du véritable esprit de l'humanisme, nul ne professa des vues plus larges. Exempt de tout pédantisme classique, ce n'était ni un pur archéologue, ni un dilettante de décadence détaché des choses de son temps et féru d'une admiration aveugle pour les œuvres antiques :

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Capitoli*, Num. d'ord., 177 ; 26 janvier 1455.

[2] Nous avons découvert à la Biblioteca Classense, à Ravenne, un manuscrit intéressant touchant cet épisode qui avait échappé jusqu'ici à l'attention des savants. Il se trouve dans un volume contenant d'autres documents intéressants sur l'histoire siennoise. Cf. Cod. N° 284, A. C. 99.

aimant le peuple, il partageait les joies, les inquiétudes et les aspirations de ses contemporains. Il se mêla, en s'efforçant de les diriger, aux grands mouvements populaires de son époque.

Pour cette raison, il faisait grand cas de l'éloquence. Du jour où il avait écouté, jeune homme, les prédications de saint Bernardin sur la grand'place, il n'avait jamais cessé de cultiver la force de persuasion qu'il portait en lui. Grâce à ce don puissant et à de nombreuses et éminentes qualités de cœur et d'esprit, ce lettré avait atteint la dignité suprême de l'Église.

Mais, au milieu des splendeurs de cette élévation, il n'oublia jamais sa patrie. Fervent admirateur des spectacles de la nature, il aimait à quitter Rome, avec ses misérables intrigues de cour et ses inextricables problèmes, pour aller passer les mois d'été sur les pentes de l'Amiata, au milieu des bois silencieux, près de ruisseaux limpides, parmi les vignes aux pampres touffus et les prairies émaillées de fleurs. Il aimait aussi Sienne, la cité de ses premières tendresses, de ses jeunes enthousiasmes, unie par plus d'un lien séculaire à la noble maison dont il était issu. Animé du désir très légitime de voir les *Gentiluomini*, ordre auquel appartenait sa famille, recouvrer leurs droits civiques, il se rendit à Sienne, au printemps de 1459, et, pensant se ménager ainsi sa faveur, lui offrit la rose d'or. Le peuple ne lui céda cependant pas sur tous les points : il rétablit la maison des Piccolomini dans la jouissance de ses droits politiques et ouvrit certains emplois publics aux autres familles nobles, mais les *Gentiluomini* ne furent pas placés sur le même pied que les autres *Monti*.

Cinq ans après, Pie II mourut, lui, le lettré calme et pondéré, en servant la cause à laquelle son ardente compatriote, sainte Catherine, avait dévoué sa vie. Pen-

dant son court pontificat, il s'était efforcé de promouvoir la paix et l'amour parmi les chrétiens et de les unir contre les hordes musulmanes qui menaçaient de nouveau la religion et la civilisation occidentales ; mais ses appels éloquents laissaient la chrétienté indifférente. Affligé de l'égoïsme à courte vue de ses ouailles, il prit la détermination de partir lui-même à la croisade. « Si le vicaire du Christ, un vieillard valétudinaire, ne recule pas devant une campagne, disait-il, peut-être la honte incitera-t-elle les chrétiens à le suivre. » Mais ses forces précaires trahirent son énergie : il mourut à Ancône, où il s'était rendu pour s'embarquer. Les Siennois se crurent alors déliés des engagements qu'ils avaient pris sur son désir : ils retirèrent les concessions qu'ils avaient accordées aux *Gentiluomini*, mais laissèrent toutefois la famille du Pontife en possession de ses droits politiques.

En 1478, Sienne se trouva une fois de plus entraînée dans une guerre contre Florence. Le pape Sixte et ses fidèles alliés, les Napolitains, irrités de l'échec de la conspiration des Pazzi et de la fidélité de Florence aux Médicis, avaient résolu de venir à bout de Laurent à tout prix : Sienne, espérant recouvrer ainsi Montepulciano, prit parti pour le Pape et Ferrand de Naples. Venise, Milan, Ferrare et Bologne s'allièrent à Florence ; le roi de France soutenait aussi Laurent. Les Florentins et les Milanais fortifièrent une position solide qui commandait la vallée de l'Elsa, à Poggio Imperiale, une colline dominant Poggibonsi dont ils firent leur base principale. Le duc de Ferrare qui les commandait n'avait rien des qualités d'un grand général : dès le début des hostilités, son indolence fit perdre aux Florentins San Savino, dans la vallée de la Chiana. L'hiver qui suivit fut d'ailleurs désastreux pour eux : des bandes de maraudeurs venaient pil-

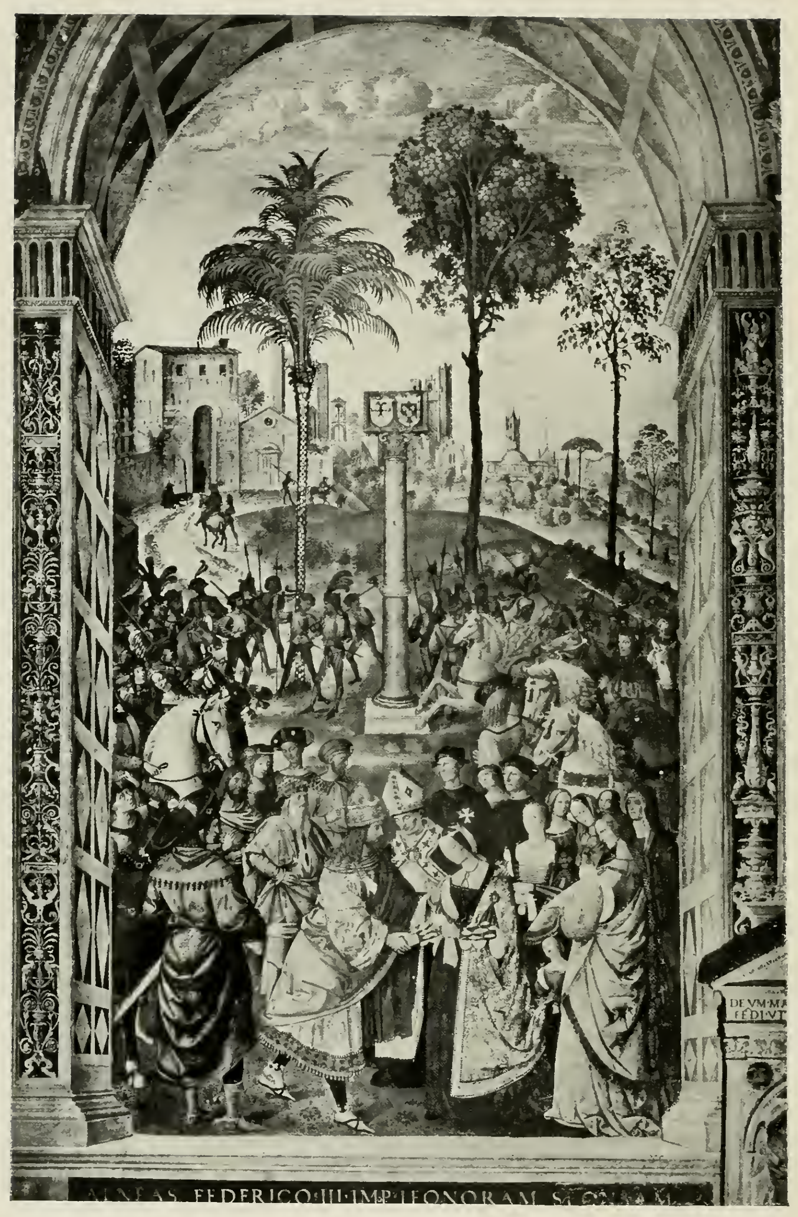


Cl. Alinari.

PINTORICCHIO. — PIE II A ANCÔNE

Bibliothèque Piccolomini, Sienne.

Pl. 22.



Cl. Alinari.

PINTORICCHIO. — FIANÇAILLES DE FRÉDÉRIC III ET D'ÉLÉONORE DE PORTUGAL

Bibliothèque Piccolomini, Sienne.

ler la campagne jusqu'aux portes de Florence ; elle souffrit d'une grande disette de pain ; la peste, survenant derrière la famine, emporta de nombreux habitants [1].

La campagne suivante décida de l'issue de la guerre : les Napolitains et les Siennois, sous les ordres du fils de Ferrand, Alphonse, duc de Calabre, et du duc d'Urbin, s'avancèrent rapidement de Chiusi vers Poggibonsi, dépassant Sienne, et arrivèrent dans la nuit du 8 au 9 septembre devant la position de Poggio Imperiale qu'ils emportèrent avant le jour. Les Florentins et leurs alliés, mis en déroute complète, essuyèrent de grandes pertes [2]. Aucunes troupes régulières ne couvraient plus Florence ; Alphonse eût-il marché contre elle, qu'elle n'aurait pu lui opposer aucune résistance effective ; mais il préféra mettre le siège devant la petite ville de Colle [3].

C'est dans cette conjoncture que Laurent de Médicis fit son mémorable voyage à Naples. Dépourvu de génie militaire, il ne pouvait servir son pays sur les champs de bataille ; mais il lui consacrait les dons que la nature lui avait départis : il risqua alors pour lui sa vie et sa liberté. Son talent diplomatique, son expérience étendue des hommes, sa puissance de persuasion, enfin l'irrésistible séduction qu'il dégageait, lui permirent d'arriver à ses fins. Emportant l'admiration de Ferrand, il gagna son amitié et renversa les desseins du Pape, sauvant ainsi sa maison et sa patrie.

[1] Les notes sans apprêt du Journal de Landucci, le boutiquier florentin, montrent bien l'étendue de la misère et la panique de ses compatriotes. Cf. Landucci, *Diario Fiorentino*, Florence, Sansoni, 1883, pp. 24-31.

[2] Ammirato, *éd. cit.*, Parte Seconda, Libro Ventiquattresimo, vol. III, p. 138.

[3] La *Tavoletta* (peinture de couverture) de la *Biccherna* de 1478-79 représente ce siège ; nous croyons pouvoir l'attribuer à Francesco di Giorgio.

La paix fut conclue en février 1480[1] : Sienne conservait San Savino, Poggibonsi, Colle et plusieurs châteaux-forts du Chianti ; Florence devait en outre verser une indemnité au duc de Calabre. La ville des Médicis se voyait donc obligée de s'accommoder de pertes sérieuses, mais son maître l'avait tirée d'un très mauvais pas : il méritait et obtint sa gratitude.

Sienne, quoique du côté des vainqueurs, ne se trouvait pas dans une situation enviable. La Commune ne pouvait plus se débarrasser de son allié, le duc de Calabre. La guerre terminée, il resta dans la ville, menaçant sérieusement son indépendance ; les Florentins se divertissaient de la mésaventure des Siennois. « Le Duc fait d'eux ce qu'il lui plaît » ricanait Landucci, le boutiquier de Florence. Son despotisme l'indisposant naturellement à l'égard des *Riformatori*, il intrigua, non sans succès, avec les proscrits du parti des Neuf et le *Popolo* pour obtenir l'exclusion de ce *Monte* des emplois publics : un tiers au moins de ses membres furent expulsés de la ville. L'exode d'un si grand nombre d'artisans expérimentés fut des plus néfastes pour son industrie.

Le gouvernement se composa alors de vingt citoyens tirés en partie des Neuf, en partie du *Popolo*. Son établissement coïncida avec la formation d'un nouveau *Monte*, dit des *Aggregati*, constitué avec des membres des trois ordres : *Nove*, *Popolo* et *Gentiluomini*.

En août 1480, un événement imprévu vint modifier tous les plans d'Alphonse : les Turcs s'emparèrent d'Otrante. Rappelé d'urgence par son père, le duc quitta Sienne en hâte : grande fut la satisfaction de tous les citoyens encore épris de liberté.

Une goutte d'amertume se mêla toutefois à leurs li-

[1] Le traité fut signé le 13 mars 1480. Arch. di Stato, Sienne. *Capitoli*, Num. d'ord. 201, 13 mars 1480.

bations joyeuses. Afin d'apaiser les Florentins et de se ménager leur appui, le roi de Naples et son allié, le Pape, consentirent à leur restituer tout ce que le récent traité leur avait enlevé. En cette conjoncture, Sienne ne put que souscrire à cette décision : très à contre-cœur, elle abandonna ses nouvelles acquisitions.

CHAPITRE XIII

PANDOLFO PETRUCCI

On a dit qu'il suffisait de considérer l'histoire constitutionnelle de l'une quelconque des communes libres de l'Italie centrale pour y trouver, dans ses grandes lignes, une image de l'histoire constitutionnelle de toutes les autres. D'une façon générale et en tenant compte de modalités exceptionnelles chez l'une ou chez l'autre, cette observation peut être tenue pour exacte. Dans chaque cité les riches bourgeois s'unissent avec les basses classes pour abattre la puissance des anciens nobles, pour la plupart d'origine allemande ; il en résulte que, dans chacune d'elles, une oligarchie de la richesse supplante celle de la naissance : les artisans dupés s'aperçoivent alors qu'ils n'ont aidé à déloger l'ancienne aristocratie que pour lui substituer des maîtres encore plus tyranniques. Ensuite, après une période de prospérité financière, l'oligarchie de la richesse, à l'exemple de toutes les oligarchies, devient elle-même la proie, dans chaque ville, de divisions intestines : les chefs se battent pour la suprématie et cherchent des alliés dans toutes les autres classes. C'est un conflit à outrance, car, pour l'une comme pour l'autre faction, la défaite, ou l'abandon de la lutte, se traduit non seulement par la privation des droits politiques mais aussi par une ruine financière et sociale complète. Finalement, dans toutes ces cités, après une période de guerres civiles, au cours desquelles de

nouveaux gouvernements s'élèvent ou tombent sans trêve, un membre de la nouvelle aristocratie réussit à s'emparer des rênes du pouvoir : fatigué des effets néfastes de sa propre instabilité, le peuple salue son maître, et le despotisme se substitue ainsi en dernier lieu à l'oligarchie de la richesse.

Telle fut donc aussi la marche des événements à Sienne ; mais ici l'évolution se dessina moins rapidement que dans d'autres cités : ce n'est que dans la dernière décade du xv[e] siècle que le despotisme s'établit dans ce « foyer de discordes », et encore ne s'y maintint-il pas longtemps. La cause de ce phénomène n'a jamais été complètement tirée au clair. Les historiens, et surtout les historiens florentins, se contentent habituellement d'alléguer que le développement constitutionnel fut plus rapide à Florence qu'à Sienne parce que, dans cette dernière ville, l'aristocratie était plus puissante et aussi parce que les habitants de Sienne avaient l'intelligence moins alerte et le caractère moins indépendant que ceux de la cité de l'Arno. L'ardeur de leur patriotisme local, allié à un attachement passionné à la cause de la démocratie, a conduit les auteurs florentins à s'obstiner dans cette conception étrange que leur cité était le foyer de la liberté, que Florence marchait « à l'avant-garde du progrès démocratique ». Ils ne s'avisent pas que, si l'établissement du despotisme fut plus longtemps différé à Sienne qu'à Florence, c'est précisément parce que, dans la cité des collines, les basses classes participaient au pouvoir d'une manière effective et plus d'une fois parvinrent à la prépondérance politique, tandis que dans celle des bords de l'Arno, sauf pendant quelques mois de folie révolutionnaire, le parti démocratique ne constitua jamais un facteur influent dans l'État. A Florence, les ghildes populaires et les artisans ne réussirent jamais en effet à

occuper une situation à aucun égard équivalente à celle des basses classes à Sienne ; et les luttes des factions se prolongèrent justement dans cette dernière ville parce que les classes ennemies s'y équilibraient davantage et qu'aucun des partis n'était assez puissant pour conserver pendant quelque temps la suprématie absolue. Là comme ailleurs, le *popolo grasso*, les riches bourgeois, formait bien dans l'ensemble la classe la plus forte, mais, par suite de la grande dispersion du pouvoir politique, il éprouvait de grosses difficultés à recouvrer la prépondérance, celle-ci une fois perdue. Les basses classes, on le conçoit, ne portaient pas une affection particulière à l'ancienne noblesse ; quoique divisées entre elles, elles se réjouissaient d'oublier pour un temps leurs querelles et de s'allier aux vieilles maisons si, ce faisant, elles réussissaient à contrarier les desseins ambitieux de la coterie qui dominait le *Monte* des Neuf.

C'est dans l'avant-dernière décade du xv[e] siècle que la démence des factions atteignit son comble. Le *Monte del Popolo* coalisa toutes les classes contre ses anciens alliés, les riches bourgeois. Les *Noveschi* furent condamnés au bannissement perpétuel : leur expulsion donna lieu aux plus grands désordres et la cité devint le théâtre de sanguinaires violences [1]. C'est en vain que le pape envoya à Sienne le cardinal Giovanni Battista Cibo del Molfetta pour calmer ces désordres : le prélat, qui parut d'abord réussir dans sa mission, dut bientôt constater combien irréalisable était la tâche qu'on lui avait confiée. En avril 1483, les *Plebei* forcèrent les prisons où certains chefs des Neuf étaient incarcérés et, s'emparant de ces malheureux, les précipitèrent par les fenêtres de l'étage supérieur du Palais Public. Désespéré, Molfetta secoua

[1] C'est entre le 7 juin 1482 et le 20 février 1483 que l'anarchie fut à son comble.

de la semelle de ses souliers la poussière de l'incorrigible cité et repartit pour Rome.

Mais le jour de revanche des Neuf approchait : les factions qui leur étaient le plus âprement opposées s'affaiblissaient de plus en plus, du fait de leur extermination mutuelle. Les citoyens sensés de toutes les classes étaient de jour en jour plus disposés à soutenir un gouvernement réellement digne de ce nom. Reprenant confiance, les proscrits établirent leur quartier général dans la forteresse de Staggia et commencèrent à dresser des plans pour s'emparer de Sienne par surprise. Enfin, le 20 juillet 1487, ils quittèrent leur refuge dans le but de mettre leur dessein à exécution. Malgré le secret de leurs opérations, la Seigneurie fut avisée qu'ils se mettaient en route : quelque traître informa le gouvernement que les assaillants espéraient atteindre la ville à la nuit tombante ; tout l'après-midi donc et toute la soirée, les citoyens firent le guet, tout en se préparant à repousser l'attaque. Mais la nuit arrivant sans que rien signalât l'approche des *Noveschi*, beaucoup pensèrent qu'on les avait dérangés pour une fausse alerte et allèrent se coucher[1]. En réalité, un contretemps, qui causa d'abord une vive contrariété aux conjurés, était venu favoriser leurs projets à leur insu : une fois en marche, ils s'aperçurent en effet que les appareils d'escalade qu'ils avaient fait construire à Viterbe exigeaient des réparations ; celles-ci les retardèrent six ou sept heures : ne trouvant plus les défenseurs sur leurs gardes, les *fuorusciti*, arrivant à l'aube devant Sienne, forcèrent facilement la porte Fontebranda et s'emparèrent de la ville en un clin d'œil.

Le véritable chef du parti victorieux était un jeune

[1] Pecci, *Memorie storico-critiche della città di Siena, che servono alla vita civile di Pandolfo Petrucci*, Parte Prima, Sienne, 1755, p. 47.

homme de trente-six ans, issu d'une famille de médiocre importance appartenant à la nouvelle noblesse, Pandolfo Petrucci[1]. La tradition veut qu'il ait escaladé le premier les murs de la ville ; en tout cas, il commença aussitôt à jouer un rôle prépondérant dans l'organisation du nouveau gouvernement. Après plusieurs mois de changements et de troubles continuels, il fut décidé finalement, en décembre 1487, qu'il ne subsisterait plus dorénavant qu'un seul Ordre, celui de la Cité et du Peuple de Sienne, dont les membres constitueraient le Conseil général de l'État.

Mais ce Conseil général, jadis suprême, ne détenait plus qu'un pouvoir infime. La direction des affaires de la Commune était passée peu à peu aux mains du collège de la *Balia*. Ce dernier, à l'origine magistrature extraordinaire, comité spécial de citoyens constitué en cas de grande crise et revêtu de pouvoirs exceptionnels, avait pris le caractère d'une institution permanente : on décréta qu'il comprendrait maintenant neuf membres, pris par tiers dans chacun des *terzi* de la cité.

Mais une autre mesure vint bientôt accélérer l'acheminement vers le despotisme. La *Balia* élut un sous-comité de trois membres, appelé les *Segreti*, à qui elle délégua tous ses pouvoirs. Giacomo Petrucci, frère de Pandolfo, fut l'un des trois dictateurs et, en 1495, à l'approche de Charles VIII et des Français, Pandolfo lui-même reçut le commandement des trois cents gardes du Palais formant la petite armée permanente de Sienne.

Des tentatives se succédaient sans relâche pour mettre obstacle à la domination envahissante des Petrucci : le comité secret fut aboli deux fois ; la constitution de la

[1] Les autorités sur Pandolfo Petrucci sont Pecci, Aquarone (*Gli ultimi anni della storia repubblicana di Siena*, Sienne, 1869) et Mondolfo (*Pandolfo Petrucci*, Sienne, 1899).

Balia, changée. Pandolfo, se voyant retirer temporairement ses fonctions, en quitta, de dépit, la ville ; mais, après une très courte absence, il fut rappelé, ce qui eut pour effet d'accroître encore son autorité. Élu membre de la *Balia* à son retour, il devint, à la mort de son frère Giacomo, en 1497, incontestablement le premier personnage de l'État.

Parvenu au rang suprême, Pandolfo restait toujours en butte à une implacable opposition de la part de certaines grandes familles du parti des Neuf, et principalement les Belanti et les Borghèse[1]. Pour consolider sa situation, il jugea nécessaire de se débarrasser des chefs de cette opposition, son beau-père, Niccolo Borghèse, Luzio Belanti et Ludovico Luti, et il y réussit. Luzio dut se réfugier à Florence après un complot avorté ; Ludovico Luti, qui y avait aussi trouvé asile, fut expédié par des assassins à la solde de Pandolfo ; en même temps, Niccolo était poignardé à Sienne par des *bravi*, tandis qu'il revenait de la cathédrale chez lui.

La voix publique acquitta Pandolfo : il avait agi en homme de décision, sans contrevenir en rien à la moralité politique de son temps en supprimant Borghèse et ses autres ennemis. Sa femme, Aurélie, eut plus de peine à lui pardonner. « Je trouverais facilement un autre mari, s'écriait-elle, mais jamais un autre père[2]. » Finalement, elle oublia aussi et, bien que, dans sa vieillesse, il amenât chez lui une maîtresse qu'il aimait à la folie, Aurélie lui conserva son affection jusqu'à son dernier jour. Tant il est vrai qu'une personnalité virile et le succès absolvent un homme aux yeux des femmes.

Les quinze années qui s'écoulèrent entre l'accession de

[1] F. Donati a publié une intéressante lettre de Leonardo Belanti dans les *Misc. Stor. sen.*, ann. I, num. 7, juillet 1893, pp. 129-132.

[2] Pecci, *op. cit.*, Parte Prima, p. 163. Niccolo mourut le 19 juillet 1500.

Pandolfo au pouvoir suprême et sa mort décidèrent définitivement du sort de la Toscane. Depuis plus de deux siècles, principalement par suite de la politique maladroite des Siennois, Florence avait vu constamment s'accroître sa puissance. Son alliance avec Sienne, pendant une grande partie de ce laps de temps, lui avait donné le libre passage vers Rome et vers la mer, nécessaire au développement de son commerce. Par ces moyens, elle avait enfin réussi, dans les premières années du xv[e] siècle, à acquérir à la fois Montepulciano et Pise. Sous les Albizzi et les Médicis, elle avait ainsi crû, d'année en année, en richesse et en importance.

Mais, à la fin du siècle, sa prépondérance courut de nouveaux dangers. Subissant l'ascendant de Savonarole, Florence s'était absurdement alliée au roi de France, alors que toute l'Italie se coalisait contre l'envahisseur. Profitant alors des difficultés nées de son isolement, successivement Pise puis Montepulciano se révoltèrent. Simultanément les Florentins se virent menacés par leur prince proscrit, Pierre de Médicis, qui ne demandait qu'à traiter à n'importe quel prix avec les ennemis de la République s'il pouvait reconquérir ainsi le pouvoir. Florence se trouvait donc engagée une fois de plus dans une lutte décisive : attaquée au nord par le duc de Milan et les Vénitiens, à l'ouest par Pise, et au sud par Pierre de Médicis, sa situation semblait grave. Il était à présumer que Pandolfo et ses concitoyens voudraient profiter de cette occasion pour humilier la cité rivale et essayer de conquérir pour leur ville l'hégémonie en Toscane.

Acceptant la suzeraineté de Montepulciano, les Siennois assistèrent en effet Pise dans sa lutte contre Florence; ils laissèrent également Pierre de Médicis traverser librement leur territoire lors de sa malheureuse campagne de l'hiver 1495-96. Mais la vieille crainte des

Florentins ne tarda pas à prévaloir de nouveau à Sienne. Le peuple, tout le premier, s'opposa à toute résistance offensive et à la conclusion d'une alliance avec le duc de Milan ; quant à Pandolfo, d'abord favorable à cette ligue, il décida finalement qu'il était plus sûr de temporiser avec Florence et cette conviction se fortifia, lorsqu'il vit le duc de Milan, par jalousie pour Venise, s'unir aussi avec elle.

Pandolfo Petrucci n'avait pas la moindre intention de tenir ses engagements avec la république de l'Arno, mais il ne témoigna cependant pas d'hostilité ouverte à l'égard des Florentins. Incapable de concevoir que Sienne eût peut-être pu l'emporter encore sur sa rivale en formant une solide alliance défensive et offensive avec Pise et Lucques, ignorant la vigueur et l'audace des grands aventuriers de la Renaissance, il crut qu'il arriverait à ses fins par la seule dissimulation. Mais, pour rusé menteur qu'il fût, Pandolfo ne réussit jamais à berner longtemps ni les Florentins ni leur allié, le roi de France. C'était une époque de duplicité en politique, mais celle de Pandolfo était si éhontée et si continuelle qu'il écœura à la fois alliés et ennemis. D'ailleurs il ne trompa réellement que ses concitoyens qui placèrent bientôt en lui une confiance sans bornes.

Plus d'une fois il assura l'ambassadeur florentin de son attachement à l'alliance française au moment même où, par l'entremise de son fidèle secrétaire Antonio da Venafro, il promettait son concours aux Pisans, aux Vénitiens et à Pierre de Médicis. Enfin, le 14 septembre 1498, il conclut un traité formel avec Florence[1] : les Florentins démoliraient la forteresse qu'ils avaient édifiée dans la vallée de la Chiana, celle de Valiano ; Monte-

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Capitoli*, Num. d'ord. 214, 14 septembre 1498.

pulciano ne serait l'objet d'aucune tentative avant cinq ou six ans ; enfin, et à titre de réciprocité, ni Sienne ni Florence ne laisseraient les ennemis de la cité rivale venir se réfugier ou prendre un point d'appui sur leur territoire.

Ni l'une ni l'autre ne tint cet engagement solennel : Pandolfo continua à rester secrètement allié aux ennemis de Florence qui, de son côté, prêtait abri aux rebelles de Montepulciano et les autorisait à passer par la vallée de la Chiana pour attaquer cette dernière ville. Cependant, les Siennois refusèrent à plusieurs reprises de répondre à l'appel des Pisans et des Lucquois qui sollicitaient leur aide effective : Pandolfo ne voulait pas déclarer ouvertement son hostilité envers Florence, de crainte qu'en jouant le tout pour le tout, ses propres ennemis, soutenus par les Florentins, ne réussissent à le renverser.

Sur ces entrefaites, au cours des années 1499 et 1500, les desseins ambitieux des nouveaux alliés, le Pape et le roi de France, vinrent modifier complètement l'aspect de la politique italienne. Louis aspirait depuis longtemps à dépouiller Ludovico Sforza du duché de Milan ; de son côté, Alexandre VI voulait agrandir les États de l'Église pour en faire une grande principauté sur laquelle régnerait son fils, César Borgia. Pour cimenter leur alliance, on négocia un mariage français pour César : le roi lui accordait la main d'une de ses nièces, belle princesse de seize ans. Le mariage conclu, chacun des alliés se mit à poursuivre la réalisation de ses projets. En octobre 1499, Louis XII conquit l'objet de ses convoitises : il entra dans Milan au milieu des cris joyeux du populaire. La chute des Sforza fournit à César Borgia l'occasion attendue : son oncle ayant pris la fuite, Catherine Sforza, comtesse de Forli et d'Imola, se trouvait privée d'amis

puissants. César décida de s'emparer de ses domaines que son père revendiquait comme faisant partie des États de l'Église. Malgré l'héroïque résistance de cette femme à l'âme virile, César réalisa son dessein et emmena la comtesse prisonnière à Rome.

Alarmé des succès des deux confédérés, Pandolfo se hâta de s'allier à l'un et à l'autre : le traité conclu avec Louis XII stipulait que le roi, prenant Sienne sous sa protection, la défendrait contre tous ses ennemis ; de leur côté, les Siennois s'engageaient à considérer comme leurs ennemis tous les adversaires du roi et comme leurs amis tous ses amis, et à n'adhérer à aucune ligue sans son agrément. Ils nommèrent un seigneur français capitaine général des forces de la République avec une solde de cinq cents ducats, à condition qu'il s'engageât à leur conserver Montepulciano et tous leurs autres territoires. Ce traité perdit quelque peu de sa valeur du fait que Louis en conclut un autre avec Florence, par lequel il lui promettait de l'aider à reconquérir Pise et tous les territoires que lui avaient enlevés les Pisans et les Lucquois.

Parallèlement, Pandolfo fut amené à signer aussi un pacte avec César Borgia, par lequel les Siennois s'engageaient à lui fournir des munitions et des vivres pour attaquer Piombino. Entre temps, alarmés de ses rapides progrès dans la Romagne, de nombreux principicules s'étaient enrôlés au service du duc : entre autres Vitelozzo Vitelli, de Città di Castello, les Orsini de Pitigliano, Oliverotto, seigneur de Fermo, Guidobaldo d'Urbin, Giovanni Bentivoglio, de Bologne, et les Baglioni de Pérouse ; mais, malgré leur apparente servilité, ces *condottieri* haïssaient César Borgia et maudissaient *in petto* le bâtard du pape.

N'ignorant pas leurs véritables sentiments, Pandolfo les encouragea à conspirer contre leur maître, et, à l'au-

tomne 1502, ils conclurent entre eux une ligue secrète, au château de Mugione, sur les bords paisibles du lac de Trasimène. Mais cette petite coalition avorta : ses membres n'étaient que des gens de second ordre, des conjurés qui n'avaient confiance ni en eux-mêmes ni en leurs complices. César sourit lorsqu'il les vit, à tour de rôle, chercher à se ménager ses bonnes grâces, en livrant les noms de cette pitoyable bande de conspirateurs. Se rendant compte que la peur seule les attacherait à lui, il sentit qu'il fallait leur donner une leçon et « leur montrer qu'il pouvait faire et défaire les hommes à son gré, selon leurs mérites ». Sous couleur de tenir une conférence avec ses lieutenants réconciliés, les deux Orsini, Oliverotto, Vitelozzo Vitelli, à Senigallia, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il fit étrangler Oliverotto et Vitelozzo, emprisonner et finalement exécuter les Orsini. « Il convient, dit César, de prendre au piège ceux qui se sont montrés maîtres ès-traîtrises. »

Mais ce succès ne satisfaisait pas encore le duc : il résolut de consommer la ruine de Pandolfo qu'il considérait comme « le cerveau des conspirateurs[1] ». Il déclara qu'il ne portait aucune inimitié aux Siennois, mais qu'il voulait les délivrer du despotisme d'un tyran. En vain la Seigneurie de Sienne protesta-t-elle que Pandolfo n'était pas un tyran, assurant qu'il n'avait jamais pris part à aucune conspiration contre le duc, en vain annonça-t-elle que les membres de tous les *Monti* étaient unis dans leur détermination de le défendre par les armes, César persista à réclamer son expulsion hors de la ville. Les citoyens refusant de satisfaire son exigence, il envahit le territoire siennois avec une armée de quinze mille hommes, dévastant la campagne environnante à mesure

[1] Machiavel, *Opere*, Florence, 1845, p. 825. Lettre du 10 janvier 1503.

qu'il avançait vers Sienne. Les membres de la *Balia* conservant la même attitude, le Valentinois les menaça plus bruyamment. Finalement un ultimatum émanant des chanceliers de César fut remis à la Seigneurie qui vit qu'il ne lui restait plus qu'à s'incliner. Elle consentit à l'expulsion de Petrucci, à condition que César Borgia quitterait immédiatement le territoire de la République et promettrait de ne pas tenter de changer la forme du gouvernement siennois[1].

Cependant Pandolfo s'attardait encore, espérant que des ordres péremptoires du roi de France viendraient bientôt enjoindre à Borgia de renoncer à son attaque contre Sienne. Rendu furieux par ces atermoiements, César déclara que si Pandolfo n'était pas expulsé incontinent, il exterminerait les Siennois et leur ville. Sur ce, Pandolfo se décida à prendre la fuite : quittant Sienne au milieu des lamentations des habitants, il partit au galop pour Lucques, serré de près par les *bravi* de César qui avaient ordre de l'assassiner, mais il réussit à arriver sain et sauf à destination.

César avait dépassé la mesure. L'ambassadeur français l'avait averti que Sienne se trouvait sous la protection spéciale du roi très chrétien : Louis XII exigea la réintégration immédiate de Pandolfo. Malgré leurs protestations, César et le Pape durent obéir. Après deux mois d'absence, Pandolfo rentra à Sienne au milieu de grandes réjouissances. Son autorité se trouvait mieux établie que jamais ; la bonne volonté apparente avec laquelle il s'était résigné à l'exil, plutôt que d'attirer sur sa patrie les misères d'un siège, convainquit le populaire de la sincérité

[1] Cf. Lisini, *Cesare Borgia e la repubblica di Siena*, dans le *Bull. Sen. di Stor. Patr.*, ann. VII (1900), fasc. 1, pp. 114, 115 et 144-146. Lisini reproduit les documents *in extenso*. Le traité entre César et la République est daté du 24 janvier 1503.

de son patriotisme. Ses admirateurs voyaient autour de sa tête l'auréole du martyr : il s'était sacrifié au bien de l'État. La mort d'Alexandre VI, quelques mois après son retour, consolida encore sa situation : César en effet ne pouvait plus espérer maintenant se venger de son adversaire.

Revenu à Sienne par l'intervention du roi de France, Pandolfo allait bientôt avoir l'occasion de montrer le peu de prise qu'avait sur lui la reconnaissance. A la suite de la défaite des Français par les Espagnols au Garigliano, qui leur fit perdre Naples au début de l'année 1504, Bartolommeo d'Alviano, le chef de l'armée espagnole, voyant en Florence le plus puissant soutien des Français dans la Toscane centrale, décida de détruire sa puissance : Pandolfo se mit du côté espagnol ; les Génois s'étaient déjà alliés aux Pisans et aux Lucquois pour abattre leur vieille ennemie. Les Florentins semblaient donc en très mauvaise posture.

Néanmoins, cette fois encore, Pandolfo crut habile de biaiser. Dans une lettre adressée au roi de France, il déplora hypocritement les tendances belliqueuses des Florentins, se représentant comme un incompris dont le seul vœu était de vivre en paix avec tout le monde ; mais cette rouerie fut, comme d'habitude, démasquée : Louis, mis au fait de sa trahison s'indigna fort de la mauvaise foi et de l'ingratitude du despote de Sienne.

Néanmoins la grande ligue contre les Florentins avorta : Pandolfo, trop timoré pour prendre parti, commença, comme à l'ordinaire, par assurer sa propre sauvegarde en révélant à l'ennemi les plans de ses alliés. Le 23 avril 1506, il renouvela son ancien traité avec Florence, promettant de ne plus soutenir les Pisans si elle consentait à renoncer à ses tentatives sur Montepulciano. Un an plus tard, il réussit à se raccommoder avec le roi

de France. Pandolfo ne se risqua plus à secourir ouvertement Pise, mais continua à ravitailler secrètement ses habitants. Cependant leur situation était devenue désespérée : en dépit de leur vaillance et de leurs sacrifices, le 8 juin 1509, la ville tomba dans les mains des Florentins.

La perte de Montepulciano devait être considérée dès lors comme inévitable : forte de son alliance avec la France, ses forces militaires disponibles pour de nouvelles entreprises, pourvue désormais d'un port aisément accessible, Florence devenait une ennemie formidable. Pandolfo désireux de se concilier ses bonnes grâces, se montra disposé à lui rétrocéder purement et simplement Montepulciano. Il entama d'ailleurs aussitôt avec elle des négociations officieuses à cet effet ; et, en août 1511, malgré les protestations des Siennois et de ses propres habitants, Montepulciano fut livré aux Florentins ; l'alliance entre Florence et Sienne était confirmée : les deux villes vivraient maintenant en sœurs[1]. Un mois après, Pandolfo renouvela son pacte avec Louis XII. Le roi faisait serment de défendre le gouvernement existant et de maintenir Pandolfo et ses fils dans leur situation politique.

Le sort de Sienne était maintenant décidé. Les désastres qu'avait subis Florence à la suite de l'invasion française lui avaient offert une occasion suprême d'écraser sa rivale et de devenir la principale cité de Toscane : Pandolfo l'avait rejetée. Par crainte de perdre le pouvoir, il avait hésité à adopter une ligne de politique extérieure hardie ; au lieu de former avec Pise et Lucques une solide coalition défensive contre la ville de l'Arno, il n'avait pratiqué qu'une tactique de ruse et d'expédients de circonstance. A la fin, personne ne se fiait plus à lui, sauf son

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Calefetto*, c. 409, 2 août 1511, et *Capitoli*, num. d'ord. 242.

propre parti à Sienne. Ses alliances, pour ce qu'il en avait, reposaient sur une base très fragile.

Rien ne prouve évidemment que Sienne l'eût emporté, si elle s'était décidée à lutter ouvertement contre l'offensive florentine, mais c'était la seule ressource qui lui restât, si elle tenait à défendre son indépendance. Ce n'est qu'en coupant à sa rivale le libre accès de la mer et en conservant la clef de la grande route de Rome, qu'elle pouvait espérer l'empêcher de devenir toute-puissante en Toscane : laisser Pise tomber aux mains des Florentins et leur livrer Montepulciano équivalait de sa part à un véritable suicide politique.

Pandolfo, au contraire, crut avoir atteint l'objet capital de sa vie : parvenu au pouvoir suprême, il en assurait la succession à ses enfants. Souffrant déjà de la maladie qui devait l'emporter, il résolut d'abdiquer en faveur de son fils aîné ; et, en février 1512, à l'âge de soixante ans, il prit ses dispositions pour que Borghèse Petrucci héritât de toutes ses dignités et fonctions publiques.

Outre son mauvais état de santé, une autre raison poussait Pandolfo à se libérer des préoccupations politiques : il était devenu follement épris de la beauté d'une femme du peuple, fille d'un forgeron et mariée à un sellier, Caterina de la Via Salicotta. Pandolfo consacra le restant de ses jours au service de cette maîtresse que sa taille élevée avait fait surnommer « l'épée à deux mains ».

Cependant sa fin était proche. En mai, il se rendit aux bains de San Filippo, mais, comme le traitement aggravait plutôt son état, il repartit le 20 pour Sienne. Le lendemain il arriva à San Quirico in Osenna et, se sentant fatigué, se mit au lit. Quelques heures plus tard, quelqu'un de sa suite allant le voir le trouva mort. Pandolfo fut enterré en grande pompe dans la sacristie de l'Observance.

La puissance qu'il avait édifiée s'écroula rapidement.

LA SCONFICTA DI MONTE APERTO.



FRONTISPICE DE L'OUVRAGE DE LANZILOTTO POLITI

La Sconfitta di Montaperti.

Incapable, sanguinaire, brutal, Borghèse Petrucci fut bientôt l'homme le plus détesté de Sienne. Quatre ans après la mort de son père, il dut s'enfuir : ainsi que son frère, Fabio, il fut déclaré rebelle. L'intervention de Léon X fit mettre à sa place leur cousin, Raffaello Petrucci,

En 1522 Raffaello mourut : une fraction des *Nove* réussit à ménager le retour de Fabio, mais ses partisans se repentirent bientôt de leur acte : s'appuyant sur la faveur de Clément VII et sur son alliance avec la famille régnante de Florence, il dépassa son frère en insolence et en immoralité. Moins de deux ans après, il dut repartir en exil. « Ainsi, dit Ferrari, les Petrucci retombèrent dans leur obscurité première. »

Pandolfo Petrucci fut avant tout l'homme de son siècle, celui de César Borgia et de Machiavel. Ses principes et sa manière d'agir diffèrent peu de ceux des tyranneaux d'autres cités italiennes, les Malatesta, les Vitelli, les Baglioni et les Bentivogli. Ce ne fut pas, à coup sûr, un grand génie politique : ignorant les larges conceptions, il ne possédait ni la détermination, ni la *terribiltà*, ni l'autorité des grands usurpateurs. On raconte que, le pape demandant un jour à Antonio da Venafro comment son maître arrivait à maintenir son empire sur les mobiles Siennois : Par des mensonges, Saint Père, lui répondit laconiquement le secrétaire. Ce témoignage était vrai. Incapable d'arriver à ses fins par la force, il recourut à la ruse : ses armes principales étaient des mensonges qu'il ne mania d'ailleurs pas sans quelque maladresse. Il fut assez perspicace pour prendre comme collaborateur et émissaire un homme d'un jugement excellent, et fertile en ressources, pour qui Machiavel nourrissait une vive admiration[1]; mais ce choix avisé ne suffit pas à

[1] Machiavel, *Il Principe*, publié par L.-A. Burd, Oxford, 1891, p. 347.

établir sa gloire. Ni ses desseins ni ses talents ne furent ceux d'un homme d'État de premier ordre. Cependant il fallait évidemment autre chose que de la médiocrité pour conquérir et conserver le pouvoir suprême dans une cité aussi turbulente que Sienne.

Pandolfo partageait avec d'autres despotes de l'époque de la Renaissance l'amour des lettres et des arts. Bienfaiteur de l'Université, ami des savants[1], il reconstruisit partiellement l'église de l'Observance, celle de San Spirito, ainsi que d'autres édifices publics. Il protégea intelligemment les arts. Le jeune Sodoma peignit son portrait[2]; Giacomo Cozzarelli lui bâtit un palais dont Signorelli, Genga[3] et Pintoricchio décorèrent les murs, tandis que les maîtres siennois de la majolique en embellissaient le sol de leurs *ambrogette*[4]. Enfin, il mérita la reconnaissance de ses concitoyens par les efforts qu'il fit pour améliorer les rues et les places de la ville[5], pour donner plus d'agrément et de lumière aux habitants des ruelles obscures et nauséabondes de la vieille Sienne[6].

[1] Lanzilotto Politi dans sa *Sconfitta di Montaperti*, livre dédié à Pandolfo, déclare que « personne n'ignorait sa prudence, sa libéralité, sa clémence, son humanité et sa magnificence ». — « Sous son gouvernement, ajoute-t-il, notre très fortunée république vit heureuse, prospère et en paix. » Ce volume contient plusieurs éloges pompeux du despote populaire.

[2] L'inventaire des biens du Sodoma, à sa mort, mentionne un portrait de Pandolfo Petrucci. Un portrait gravé, que l'on dit exécuté d'après une œuvre originale de Baldassare Peruzzi sert de frontispice au premier volume des *Memorie Storico-Critiche della Città di Siena* de Pecci.

[3] Des fresques de Genga, deux se trouvent au Musée de Sienne, une à la National Gallery et une autre dans la collection du Dr Ludwig Mond.

[4] Une des fresques exécutées par Pintoricchio dans le palais Petrucci se trouve maintenant à la National Gallery. — On peut voir quelques carreaux du dallage du Palais de Pandolfo au Musée de South Kensington.

[5] Pecci, *op. cit.*, Parte prima, p. 277.

[6] On trouvera une étude très remarquable sur Pandolfo Petrucci dans Edmund Gardner, *The Story of Siena*, Londres, Dent, 1902, ch. III, pp. 67-98.

CHAPITRE XIV

LA BATAILLE DE CAMOLLIA. EXPULSION DES ESPAGNOLS

Pandolfo Petrucci ne s'était pas montré de taille à asseoir une dynastie, ou à modifier d'une manière durable le gouvernement de Sienne : ce n'était pas un génie constructeur mais un politicien retors, toujours prompt à imaginer des expédients de circonstance. Chaque semaine, surgissait une difficulté nouvelle ou se révélait un danger imprévu ; chaque semaine le trouvait prêt à esquiver l'une ou détourner l'autre par quelque moyen. Le succès, relatif, de sa politique dépendait uniquement de sa dextérité personnelle. Lorsqu'elle put de nouveau respirer, la cité qu'il avait tenue sous le joug retomba dans son état d'agitation : à la mort du despote, les luttes des factions reprirent de plus belle. Tandis que le Sodoma et ses élèves étaient occupés à peindre sur les murs des palais, des églises et des oratoires de douces madones, des saintes en extase, et le prince de la Paix, de bons chrétiens, des gens appartenant à la même race et à la même patrie, s'entr'égorgeaient sans trêve dans les rues de Sienne.

Parmi les ordres engagés dans la lutte, les *Noveschi* et les *Libertini* se distinguaient par leur animosité. Les *Libertini*, nouveau parti professant des idées démocratiques extrêmes, s'étaient constitués aux jours de Borghèse Petrucci ; ils déclaraient vouloir débarrasser la ville des tyrans. Aprement hostiles à l'aristocratie nouvelle, ils

devinrent d'emblée les plus grands ennemis du parti des Neuf.

Après l'expulsion de Fabio Petrucci, les *Noveschi* prirent pour chef Alessandro Bichi qui appartenait à une famille éminente de Sienne ; en même temps, conscients de leur faiblesse devant les progrès constants de leurs adversaires, tant en nombre qu'en énergie et en solidarité, ils revinrent à leur ancienne politique en s'unissant aux Florentins et au parti de la papauté. Ils se firent les instruments dociles du pape Médicis, Clément VII, qui s'employait à seconder les intérêts de Florence et de sa propre maison.

Avec l'aide des Français, nouvellement alliés au Pape, les *Noveschi* réussirent à modifier le gouvernement de la ville, et un important contingent, sous les ordres de Jean Stuart, duc d'Albany, qui se dirigeait vers Naples, séjourna quelque temps à Sienne[1]. Les habitants se résignaient en apparence, mais l'impopularité de la faction au pouvoir grandissait de jour en jour. Les *Libertini* dénoncèrent cette tentative d'intimidation appuyée sur l'intervention étrangère, ce qui leur permit désormais de poser au parti patriote[2].

L'occasion qu'ils cherchaient ne tarda pas à s'offrir aux démocrates : le 24 février 1525, l'armée française fut presque anéantie à Pavie ; les *Libertini* se soulevèrent aussitôt : le cri de « Libertà ! Libertà ! » retentit de nouveau dans les rues. Combattant avec une bravoure extrême contre leurs adversaires pesamment armés, ils s'emparèrent bientôt de la ville. Alessandro Bichi, le chef des Neuf, périt dans la lutte.

A cette nouvelle, le Pape résolut de châtier les Sien-

[1] Pecci, *op. cit.*, Prima Parte, p. 146. Malavolti, *op. cit.*, Terza Parte, ff. 123-124.

[2] Malavolti, *op. cit.*, Terza Parte, f. 124[t].

nois et de réinstaller au pouvoir ses alliés dociles : une flotte génoise, sous Andrea Doria, attaqua et réduisit les ports de la Maremme, tandis que Clément dépêchait contre Sienne des forces imposantes conduites par les meilleurs généraux de la ligue. L'armée papale, forte de sept mille six cents hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, fut bientôt rejointe par un détachement de deux mille deux cents Florentins, et vint camper devant la porte Camollia.

Les citoyens implorèrent encore une fois leur céleste protectrice, la Vierge Marie, et ils purent croire qu'un miracle avait répondu à leurs prières. Avec cent cavaliers seulement et quelques pièces de canon, les milices bourgeoises mirent en déroute cette armée composée en grande partie de soldats entraînés, bien équipés et sous les ordres des premiers généraux du temps [1]. Sorties de la ville le matin du 25 juillet 1526, les forces siennoises réussirent à s'emparer bientôt de l'artillerie ennemie. Elles tenaient déjà la victoire, lorsque la grosse cloche de la cité, dans la tour Mangia, se mit en branle pour appeler tout le peuple à la rescousse. En l'entendant sonner, toute l'armée du Pape se débanda, ses troupes et les Florentins prirent la fuite [2].

Les Siennois rentrèrent chez eux en triomphe, chargés de butin, ramenant l'artillerie papale, et vinrent, couronnés de lauriers et de rameaux d'oliviers, rendre grâce à leur patronne céleste, dans la cathédrale. La gloire de Montaperti pâlissait devant celle de Camollia, où les Siennois, sans secours étranger, sans détachement de

[1] Ammirato, cherchant à expliquer la défaite des Florentins, écrit que leurs soldats n'avaient jamais fait la guerre ; ceci n'est vrai que d'une partie de leurs troupes. L'armée florentine était dans l'ensemble infiniment mieux équipée et entraînée que les milices qui lui furent opposées.

[2] Pecci, *op. cit.* Part. II, pp. 218-231.

cavalerie exercée, n'avaient eu à compter, contre une armée puissante, que sur leur seule vaillance [1].

La marche victorieuse des troupes impériales à travers l'Italie et le sac de Rome empêchèrent le pape de renouveler sa tentative. Les *Libertini* restèrent maîtres de la ville.

Mais le nouveau gouvernement, comme celui qui l'avait précédé, n'était pas de force à se maintenir par ses propres moyens au milieu de l'Italie redevenue depuis peu un vaste champ de bataille. François I[er] était en captivité, mais la Sainte-Ligue de Cognac poursuivait la lutte contre Charles-Quint. Les voisins de Sienne avaient pris parti pour le Pape et la France : la petite république, ne pouvant se passer d'alliés, se trouva ainsi poussée de plus en plus dans les bras de l'Empereur.

Une fois les forces impériales entrées à Florence, le gouvernement entama des négociations avec Don Ferrante Gonzaga, général de Charles-Quint : une partie de son armée fut autorisée à traverser le territoire siennois. Le 1[er] octobre 1530, les potiers des alentours de la porte San Marco purent voir la bannière espagnole flotter sur les châteaux de Rosia et de Torri. De ce jour Sienne perdit son indépendance. Des troupes impériales furent cantonnées dans chacun des *terzi* de la cité ; un détachement de deux cents Espagnols se substitua aux gardes siennois du Palais Public. Un conseil nommé pour refondre la constitution y opéra des changements radicaux : les Neuf recouvraient leurs droits politiques ; un officier étranger, nommé par le vicaire impérial, prenait le commandement des forces civiques : le représentant de l'Empereur régnait maintenant de fait à Sienne.

[1] La *tavoletta di Biccherna* de 1527-28, exposée aux Archives de Sienne, commémore cette victoire. Voir Lisini, *Le tavolette dipinte di Biccherna e di Gabella, del R. Arch. di Stato in Siena*, Sienne, 1902.

Au « doux mois d'avril 1536 », l'Empereur lui-même vint y séjourner. Pour une fois, la vieille ardeur gibeline sembla revivre chez les citoyens. Cinquante jeunes nobles se portèrent au-devant de Charles à un demi-mille de la porte Romaine. Se jetant à bas de leurs montures, ils s'avancèrent vers lui en criant d'une même voix : « *Imperio* ! *Imperio* ! » Tel était leur enthousiasme qu'ils se mi_ent à lui baiser les mains, les pieds, son harnois, son coursier même! A peu de distance des murs, il fut salué par le Capitaine du peuple, le collège de la *Balia* et le reste des magistrats, ainsi qu'un nombreux clergé, séculier et régulier. En tête du cortège marchaient cent beaux enfants de noble naissance, vêtus de blanc et d'or, portant à la main des rameaux et des guirlandes de fleurs tressées d'olivier. Sienne s'était parée comme une fiancée qui attend son seigneur. Les palais, le long des rues étroites, resplendissaient de brocards, de tapis d'Orient, de festons fleuris et de bannières ornées. Les belles Siennoises se penchaient aux fenêtres à ogives pour contempler la cavalcade impériale. Dix mille voix enthousiastes criaient : « Bienvenue à notre Empereur Charles ! »[1].

Charles-Quint donna à ses sujets force bons conseils. Il les exhorta à vivre en paix et concorde. Déclarant qu'il adoptait la ville pour sienne, pour le bonheur et le malheur, il jura sur sa couronne qu'il aimerait mieux perdre la vie et l'Empire que de lui faire défaut le jour où elle aurait besoin de son assistance.

Mais les adjurations de l'Empereur et les efforts de ses lieutenants victorieux restèrent vains : les vieilles luttes de partis reprirent de plus belle. *Noveschi* et *Popolani* en venaient continuellement aux mains. Malgré la

[1] *Carlo Quinto in Siena, relazione di un contemporaneo, pubblicato per cura di Pietro Vigo*, Bologne, Romagnoli, 1884, pp. 15-30.

présence de la garnison espagnole, « il y avait beaucoup de meurtre et de haine privée parmi les citoyens[1] ». Un traitement ordinaire ne pouvait guérir le mal dont souffrait la République. Finalement, en 1547, Charles résolut de réaliser un plan qu'il mûrissait depuis longtemps : bâtir une forteresse à Sienne.

Le représentant de l'Empereur dans la ville était alors le grand Hurtado de Mendoza qui, pour avoir autrefois étudié le droit à leur université, n'était pas un inconnu pour les Siennois. Soldat et diplomate, courtisan et poète, linguiste et historien, le général espagnol comptait parmi les hommes les plus brillants de son temps, et les Siennois, imbus de la culture de la Renaissance et fiers de revendiquer en lui un condisciple de leur grande université, étaient loin de rester insensibles à la séduction qu'il dégageait. Les dames de la ville, qui, à l'instar de beautés mondaines comme Tullia d'Arragona, sacrifiaient à Minerve aussi bien qu'à Vénus[2], se sentaient attirées par ce beau cavalier poète. Une main de fer se cachait toutefois sous son gant de velours : ils eurent affaire, avec lui, à un agent habile et déterminé de la politique impériale. Malgré les protestations du peuple, les pleurs et les supplications de Girolamo Tolomei, l'ambassadeur de Sienne près la cour impériale, l'Empereur ne démordit pas de sa résolution. Charles, cette fois, était très irrité. Il déclara que les Siennois constituaient un véritable danger aussi bien pour eux-mêmes que pour

[1] Sir Thomas Hoby, Journal manuscrit au British Museum (Manuscrits Egerton, 2148), fol. 27. Il passa plusieurs semaines à Sienne à l'automne de 1549. Il dîna chez Mendoza qui avait fait deux séjours, dont l'un de quinze mois, en Angleterre.

[2] Sur les poétesses de Sienne, lire l'intéressant article de Lisini, *Le Poetesse Senesi degli ultimi anni della Repubblica di Siena*, dans les *Misc. Stor. Sen.*, vol. V (1898), pp. 33-38. Le recueil bien connu de Domenichi, *Rime diverse d'alcune nobilissime et virtuosissime donne* (Lucques, 1559), contient plusieurs poèmes écrits par des Siennoises.

leurs voisins et que, seule, la construction d'une forteresse permettrait de faire régner la concorde dans la cité. Il importait, ajouta-t-il, de presser les travaux avec le plus de célérité possible. De tous côtés se dressaient encore, aussi drues qu'une forêt, les vieilles tours des palais de Sienne, dont on avait fait usage pendant deux siècles de luttes civiles : il fallait maintenant renverser ces nids à désordre et, avec leurs débris, élever une citadelle, massif soutien de l'ordre, qui materait complètement la folie factieuse des Siennois. « Si les tours ne suffisent pas, s'écria l'Empereur, abattez aussi les palais. Il faut que cette forteresse se construise[1]. »

On choisit pour emplacement la colline de San Prospero, près de San Domenico, là où s'étendent aujourd'hui les jardins de la Lizza ; Mendoza fit commencer les travaux. Les citoyens continuaient à envoyer protestations et prières à l'Empereur, leur « idole ». L' « idole » était inexorable. « Cette forteresse est le seul remède efficace, disait-il, pour la maladie dont souffre Sienne[2]. »

Dans leur désespoir, les habitants décidèrent de vouer encore une fois leur ville à la Vierge, leur protectrice. Mendoza, qui se trouvait alors à Rome, envoya à son retour chercher en Lombardie des renforts considérables. Une nouvelle ambassade fut dépêchée auprès de l'Empereur ; les Prieurs convoquèrent le Conseil général ; Lelio Tolomei, en un discours plein de patriotisme et de piété montra éloquemment à ses concitoyens que c'étaient leur esprit factieux et leurs discordes qui attiraient ces malheurs sur leur ville et les invita à prier Dieu dans le deuil de sauver leur patrie de la servitude[3].

[1] Tommasi, *Istoria*, Man. à la Bibl. com. de Sienne, Cod. A. X., 74, fol. 423.

[2] Aquarone, *Gli ultimi anni della storia repubblicana di Siena* (1551-1555). *La cacciata degli Spagnuoli*, pp. 209, 210.

[3] Aquarone, *op. cit.*, pp. 211, 212-219.

En février 1551, le comte Achille d'Elci Pannocchieschi, l'un des ambassadeurs, revint et rapporta que l'Empereur, refusant d'écouter leur appel, avait rejeté d'un geste indigné la supplique que la Seigneurie lui faisait remettre. Ces paroles plongèrent Sienne dans la douleur et la consternation : on ordonna des prières et des processions ; le soir, des cortèges de flagellants parcouraient les rues de la ville. Pour mettre le comble à l'énervement de la foule, un prophète en haillons, Brandano da Petroio, tertiaire des Augustins, prédit la fin prochaine de la domination espagnole[1]. De vagues pressentiments vinrent alors assaillir Mendoza : bien que le moine fanatique eût comploté son assassinat, il se contenta de l'expulser de la ville.

Désespérant maintenant de faire revenir l'Empereur sur sa décision, un certain nombre d'exilés siennois commencèrent à conspirer contre le régime espagnol. Leur chef, qui appartenait au parti populaire, était un certain Giovan Maria Benedetti, surnommé Giramondo à cause de ses nombreux voyages : compagnon de Cortès, il avait fondé la Vera Cruz[2]. Navré de voir son pays sous le joug, il quitta Sienne en se jurant de tout faire pour lui rendre sa liberté. A Rome, il entra au service de l'ambassadeur de France, le cardinal de Tournon, à qui il donna à entendre avec le concours de Lelio Tolomei que les Siennois accepteraient volontiers la protection de son souverain s'il les aidait à secouer la domination de l'Espagne[3]. La lutte contre Charles-Quint recommençait justement. La tentative qu'il avait faite, d'imposer par la force une solution

[1] Sozzini, *Diario delle cose avvenute in Siena, dai 20 luglio 1550 ai 28 giugno 1555*. Florence, G.-P. Vieusseux, 1842, p. 38. Le journal de Sozzini forme le deuxième volume de l'*Arch. Stor. ital.* de 1842.

[2] Cf. l'article de F. Bandini Piccolomini dans les *Misc. Stor. Sen.*, vol. III (1895), pp. 91, 92.

[3] Sozzini, *op. cit.*, pp. 42, 43.

de son choix, dans la question religieuse, aux princes protestants d'Allemagne, avait suscité une rébellion ouverte. Maurice de Saxe avait pris parti avec les princes. Henri II, jugeant l'occasion favorable pour entamer de nouveau la lutte contre l'ennemi séculaire de la France, s'alliant aux rebelles, avait envahi la Lorraine : le cardinal de Tournon s'avisa que Sienne pourrait fournir à son pays une base militaire importante en Italie ; il donna à Benedetti et aux autres conspirateurs l'assurance que leur ville pouvait compter sur l'appui de la France si elle se soulevait contre la domination espagnole.

Les proscrits activèrent alors leurs préparatifs : des détachements furent secrètement constitués en différents points du *contado*. Enea Piccolomini, jeune homme d'une rare énergie, et ancien ami de Mendoza, fut choisi pour commander les forces. Organisant rapidement leurs fractions éparses, il les fit converger vers Sienne, au voisinage de laquelle elles devaient se concentrer le 26 juillet 1552.

Le jour venu, la petite armée vint se ranger sous les murs de la ville près de la Porta Nuova. Le lieutenant de Mendoza, Don Franzese, s'efforça en vain de prévenir une insurrection : dans la nuit du 28, vers minuit, huit jeunes Siennois assaillirent des soldats espagnols. En un clin d'œil, tout le *terzo* de San Martino fut illuminé ; les cris de « Francia ! Francia ! Libertà ! Libertà ! » retentirent de toutes parts. Des lampes et des torches brillaient à toutes les fenêtres. « La cité était si pleine de lumières, qu'on aurait cru que le soleil était levé. »

Le mouvement gagna rapidement toute la ville. Les habitants du *terzo di Città* se rendirent maîtres de la porte Tufi, par où Piccolomini pénétra. Les Espagnols se retirèrent vers la grand'place, sous la grêle de pierres que les femmes leur lançaient des fenêtres, tandis qu'ils

fuyaient le long des rues étroites : elles se vengeaient ainsi des outrages que leur avait fait subir la soldatesque impériale.

Malgré l'arrivée d'un renfort de quatre cents Florentins, dépêchés par le duc Cosme, les Espagnols ne purent réprimer l'insurrection. Évacuant la grand'place, leurs deux compagnies allèrent cantonner à Campansi, mais, à la nuit, la nouvelle parvint aux officiers espagnols et florentins qu'un millier d'arquebusiers, détachés par le Comte de Pitigliano[1], venaient d'entrer dans Sienne, et que de gros renforts français étaient aux portes de la ville. Très alarmés, ils donnèrent à leurs hommes l'ordre de se réfugier dans la forteresse. Le bruit de l'arrivée d'un contingent français fut bientôt confirmé : un corps considérable envoyé par le cardinal Farnèse s'établit dans la ville[2]. Les Siennois, disposant maintenant de dix mille hommes, étaient sauvés pour le moment.

Lorsqu'il reçut à Pérouse les premières nouvelles de leur victoire, Mendoza jura que les rebelles ne jouiraient pas huit jours de leur indépendance ; mais, lorsqu'il connut la marche des événements, il commença à craindre pour ses hommes. Le duc Cosme s'étant également alarmé, le Pape chercha à le persuader de terminer une campagne qui, selon lui, finirait par mettre en péril tous les États toscans. Des négociations furent donc entamées entre les Florentins et les Siennois : il fut convenu que le détachement florentin quitterait la forteresse avec tous les honneurs de la guerre ; que chacun des belligérants abandonnerait ses récentes conquêtes, enfin que la République siennoise resterait libre et ne subirait pas de représailles, tout en continuant à reconnaître l'Empereur.

[1] Sozzini, *op. cit.*, p. 77.

[2] Pecci, *op. cit.*, Terza parte, p. 271.

comme son protecteur et ami [1]. Il fut en outre stipulé que Don Franzese aurait la faculté de traiter aux mêmes conditions que les Florentins, s'il le désirait. Les Espagnols n'ayant d'autre ressource que d'accepter, les préparatifs de reddition commencèrent.

Le 5 août 1552, les Espagnols et les Florentins évacuèrent la forteresse. Don Franzese, qui fermait le cortège, fut salué au passage par quelques-uns des jeunes gens qui, des remparts, assistaient nombreux au défilé. S'adressant à eux, il leur dit : « Valeureux Siennois, vous avez accompli une action glorieuse. Mais à l'avenir soyez prudents, car vous avez offensé un trop grand homme [2]. »

Le commandant des Français, Lansach, occupa aussitôt la citadelle avec une compagnie d'infanterie et envoya immédiatement quérir le Capitaine du peuple. Précédé de l'étendard de la Vierge, « La Dame de Sienne », ce dernier, accompagné des principaux fonctionnaires, de l'aristocratie, du clergé et des religieux, et suivi d'un immense concours de peuple, se rendit à la forteresse. Lansach vint à leur rencontre et les félicita d'avoir reconquis leur indépendance. « Puisque ce lieu, dit-il, fut l'instrument de votre esclavage, c'est ici que la liberté vous est rendue : je remets le château lui-même entre vos mains. Mon roi ne vous demande rien d'autre en échange que de reconnaître dans ce don la main de Dieu et de ne pas oublier celui qui vous a aidés à recouvrer votre indépendance. »

Le Capitaine du peuple remercia Lansach au nom de la ville : « Nous offrons, ajouta-t-il, nos personnes, nos enfants et nos biens au roi notre bienfaiteur et nous

[1] Arch. di Stato, Sienne. *Calefetto*, c. 404-408, et *Capitoli*, num. d'ord. 257-258.

[2] Sozzini, *op. cit.*, p. 88.



Cl. Alinari.

BENVENUTO DI GIOVANNI. — LA VIERGE PROTÉGEANT SIENNE

Miniature sur une couverture aux Archives de l'Etat, Sienne.

Pl. 24.



Cl. Alinari.

BRONZINO. — COSME Ier

Musée des Offices, Florence.

l'assurons de l'amour et du dévouement des Siennois. » Se tournant vers le peuple, il termina son adresse par les cris de « Libertà ! Libertà ! Francia ! Francia ! » qui furent repris par la foule. Les murs de l'altière forteresse renvoyèrent l'écho des clameurs qui annonçaient leur chute.

Prenant possession de la citadelle, le Capitaine du peuple donna le signal de sa démolition. Avec des larmes de joie, les Siennois commencèrent immédiatement, de tous les côtés à la fois, à renverser ses murailles. Peinant avec des pics et des pelles, des ciseaux et des marteaux, « ils en abattirent autant en l'espace d'une heure qu'on en avait construit en quatre mois ». Piccolomini prit livraison des armes, munitions et matériel militaire, et trente gros canons furent traînés et mis en batterie devant le Palais Public[1].

Pendant trois jours, au bout desquels la forteresse était complètement rasée, il y eut *festà ;* la joie et la cordialité régnaient par la ville. Le dernier jour, journée de réconciliation et de réjouissances, on promena en procession solennelle la vieille madone de la cathédrale. Amnistie fut octroyée à tout l'Ordre des *Nove*. Oubliant toutes les vieilles causes de discorde, les citoyens résolurent d'essayer sincèrement de vivre dans l'union et de travailler comme un seul homme à la liberté et au bien de l'État.

Sienne retrouvait enfin son bon sens : après bientôt trois siècles de folles luttes intestines, le courage, le dévouement patriotique des anciens jours animaient de nouveau ses enfants ; mais cette guérison avait trop tardé. L'expérience est, à coup sûr, le meilleur des maîtres ; malheureusement on ne se pénètre en général des

[1] La *tavoletta di Biccherna* de 1551-52 représente cet événement.

leçons qu'elle ne se fait pas faute de nous dispenser que lorsqu'il est déjà trop tard pour les mettre en pratique. Ce n'est que lorsque le criminel se voit sur l'échafaud qu'il apprécie toute la valeur des avertissements qu'on lui donnait jadis.

CHAPITRE XV

SIÈGE DE SIENNE

I

Une petite république avait défié le plus grand empereur des temps modernes : il était évident que Charles-Quint ne reculerait devant nul effort pour relever son prestige en Toscane, dès qu'un arrêt des hostilités dans le Nord lui permettrait de tourner de nouveau son attention vers les affaires d'Italie. Pour l'instant, les Siennois jouissaient de leurs libertés nouvellement reconquises, insouciants de ce que l'avenir pourrait leur réserver. C'est au moment de la saison des fruits, des vendanges, qu'ils secouèrent le joug espagnol; conviés par la nature, les habitants de la « douce Sienne », toujours friands de plaisirs, répondirent de bon cœur à son appel : ils passèrent les jours dorés de l'automne toscan en jeux et réjouissances, les nuits à chanter et à festoyer. Ce fut un étranger qui éveilla en eux le sentiment du danger, le représentant du roi de France, Hippolyte d'Este, fils de Lucrèce Borgia et cardinal de Ferrare, qui les avertit de l'orage imminent. Charles-Quint, après le traité de Passau, se retrouvait les mains libres ; une armée se rassemblait déjà à Naples pour châtier Sienne. C'est alors que les Siennois se rappelèrent les paroles d'adieu de Don Franzese : conscients du danger, mais sans effroi, ils se mirent à l'œuvre pour renforcer leurs défenses. Toutes

les *contrade* fournirent leur part de l'effort ; un joueur de flûte distrayait le labeur des citoyens.

Dès la fin de janvier 1553, une armée impériale considérable avait atteint le Val di Chiana. Le vice-roi de Naples, Don Pedro de Tolède, qui la commandait, étant mort peu après à Florence chez son gendre le duc Cosme, son fils, Don Garcia, conduisit les opérations : après avoir ravagé la campagne au sud de Sienne, il vint mettre le siège devant Montalcino. L'indépendance siennoise semblait en grand péril, lorsqu'une fois de plus, comme en 1480, l'Infidèle sauva la cité de la Vierge. En juin, Don Garcia apprit que Soliman, allié de Henri II, ayant franchi le détroit de Messine avec une flotte imposante, faisait voile sur Naples ; sur l'ordre de l'Empereur, il leva précipitamment le siège et se hâta vers le sud. Montant sur leurs remparts, les gens de Montalcino saluèrent ce départ d'une bruyante retraite en musique, soutenue d'un charivari de marmites, de poêles et de pots de cuivre.

Mais ce répit fut de courte durée : le duc Cosme, qui n'endurait qu'avec irritation la présence d'une armée française en Toscane, avait d'abord hésité à engager les hostilités ; lorsqu'il vit son ennemi mortel, Piero Strozzi, le chef des rebelles florentins, délégué à Sienne en qualité de représentant du roi de France, sa colère ne connut plus de bornes ; il se mit aussitôt à l'œuvre pour ruiner les plans de son rival[1].

Piero Strozzi, qui appartenait à l'une des plus fières et opulentes familles de Florence, était allié par mariage avec les Médicis. Ainsi que son père, Filippo, et ses frères, Leone, Vincenzio et Roberto, on le comptait naguère parmi les meilleurs soutiens de la maison

[1] Ammirato, *Istorie Fiorentine*, Florence, 1641, Parte seconda, vol. III, p. 499.

régnante. D'abord compagnons intimes du duc, le débauché Alexandre, les Strozzi étaient passés au parti rebelle. A la mort du prince, ils prirent les armes contre son jeune successeur, Cosme, mais subirent bientôt une irrémédiable défaite. Filippo, fait prisonnier, mit peu après fin à ses jours ; Piero se réfugia à la cour de France et n'eut, de cet instant, qu'un seul but dans la vie, chasser les Médicis de Florence. Pour y arriver, il ne s'arrêta à aucune considération, supérieure ou humaine. Riche, beau, énergique, soldat et courtisan, lettré et rompu aux affaires, il gagna bientôt la faveur de la reine qui haïssait le duc Cosme, son cousin. Son appui le fit nommer commandant en chef de toutes les troupes françaises d'Italie ; et le connétable de Montmorency, désireux de réduire le pouvoir du cardinal de Ferrare, qui était partisan des Guises, approuva ce choix.

Arrivé à Sienne le 7 janvier 1554, Strozzi s'installa au palais Spannocchi[1]. Sur ce, Cosme commença aussitôt ses préparatifs de guerre : il prit pour commandant en chef Giovanni Jacopo de' Medici[2], marquis de Marignano, soldat de fortune, homme d'une énergie et d'une habileté remarquables qui s'était acquis une réputation universelle de dureté et de détermination. Résolu à chasser à tout prix de Sienne son ennemi mortel, le duc obtint de l'Empereur quatre mille Espagnols et Allemands.

Cosme avait du reste de bonnes raisons de s'inquiéter : de toutes parts les ennemis des Médicis s'agitaient, l'arrivée de Strozzi leur apportait l'espoir. A Rome, les proscrits florentins commençaient à s'organiser sous la direction

[1] Construit par Giuliano da Maiano pour Ambrogio Spannocchi, trésorier du pape Pie II en 1471-73. Cf. *Misc. Stor. Sen.*, vol. III (1895) p. 59.

[2] Cf. *Vita di Gio. Jacopo de' Medici, Marchese di Marignano,* dans le même volume que la *Relazione della guerra di Siena* de Montalvo, Turin, 1863. Aussi Missaglia, *Vita di Gian. Giacomo Medici*, Milan, 1854.

de Bindo Altoviti, riche négociant, père de l'archevêque de Florence. Ils prirent pour devise ce vers de Dante :

Libertà vo' cercando ch'è si cara.

A Florence même la sédition grondait : un matin, les habitants aperçurent à leur réveil sur les murs des placards qui attaquaient violemment Cosme et dénonçaient l'alliance impériale.

Le duc, maîtrisant sa colère, se mit à l'œuvre avec un courage et une habileté remarquables ; tout en hâtant secrètement ses préparatifs militaires, il s'efforça d'inspirer à Ferrare et aux Siennois la conviction qu'il n'y avait aucun danger immédiat d'attaque, dans le dessein d'emporter la ville par surprise.

Il s'en fallut d'ailleurs de peu qu'il n'y réussît, grâce à la célérité de Marignano qui opéra dans le plus grand secret. Le 26 janvier, sans aucun avertissement, le *condottiere* franchit la frontière et marcha rapidement sur Sienne. A trois heures de l'après-midi, un cavalier arriva au galop, apportant la nouvelle au gouvernement. Sur-le-champ la grosse cloche de la Tour Mangia commença à sonner, appelant les citoyens aux armes. C'était le glas de la République ; à peine avait-il cessé de tinter que les exécuteurs frappaient à ses portes. Un parti de cavaliers espagnols arriva jusqu'à la porte Camollia ; l'un d'eux, enfonçant son sabre dans une fente du vantail, demanda impudemment accès au nom de Hurtado de Mendoza [1].

La lutte suprême commençait pour Sienne. Sans faiblir devant la soudaineté de l'attaque, sans trembler à la vue de l'armée nombreuse ni au nom du terrible Marignano, affrontant les menaces de l'Empereur, les Siennois luttèrent noblement pour sauver leur ville. Sans panique ni confusion, ils organisèrent rapidement leurs milices et

[1] Sozzini, *op. cit.*, p. 161.

fortifièrent les points vulnérables, surtout la porte Camollia déjà menacée. Gentilshommes et artisans, prêtres et religieux, femmes et enfants, travaillèrent de concert à la défense, nul ne dédaignant les plus humbles emplois. De nouveau, pour une courte période, les citoyens se trouvèrent unis comme au temps de Montaperti.

Le plan conçu par Marignano pour emporter Sienne par surprise ayant échoué, il décida de bloquer la ville. Dévastant tout le pays environnant, il s'empara successivement de toutes les places fortes et localités du *contado* siennois, passant au fil de l'épée tous les habitants de celles qui osaient opposer une résistance. A l'effet de jeter la terreur dans l'âme des *contadini* et pour empêcher le ravitaillement des assiégés, il fit pendre aux arbres des alentours tous les paysans surpris en train d'y amener des vivres, — ce qui ne fit d'ailleurs pas renoncer les campagnards à risquer ce trafic.

Au mois de mars, un succès militaire vint relever les espoirs des Siennois : Ascanio della Cornia, neveu du Pape, officier dans l'armée florentine, obtint du duc l'autorisation de conduire une expédition dans la vallée de la Chiana ; victime d'une embuscade, à Chiusi, le jeune homme tomba avec mille de ses hommes entre les mains des Siennois et fut emmené captif à Sienne.

Cependant, bien que l'investissement ne fût pas encore complet, les communications avec le dehors se faisaient chaque semaine plus difficiles ; de nouvelles forteresses passaient constamment aux mains du marquis ; en avril il s'empara à la fois de Belcaro et de Monastero, qui commandaient la route de la Maremme : la situation des Siennois devenait de plus en plus précaire.

Cependant Strozzi ne cessait de lancer au roi de France des appels de secours ; il adjurait aussi ses coexilés, dont la plupart étaient retirés à Rome, de l'aider en hommes

et en subsides : ses prières ne restèrent pas vaines. Le roi promit de lui envoyer trois mille fantassins des Grisons, et, du Piémont, un corps plus important d'infanterie allemande et de Gascons.

Les *fuorusciti* florentins s'engagèrent à entretenir un contingent de deux mille deux cents hommes pendant toute la durée de la campagne, mais, ni de France, ni de ses compatriotes, Strozzi ne réussit à obtenir suffisamment de cavalerie. Il remédia toutefois en partie à cette infériorité grâce à l'intervention du cardinal de Ferrare, qui lui fit obtenir, de Parme et de Mirandola [1], l'espérance qu'elles lui fourniraient quinze cents cavaliers, en même temps que la promesse de renforts d'infanterie de Lombardie.

Encouragé par ces résultats, Strozzi décida de prendre ses dispositions pour délivrer Sienne, tout en atteignant du même coup le but de sa vie entière : il appela, de Portercole, son frère, le brave et populaire Prieur de Capoue, qui avait été nommé amiral de la flotte française dans la Méditerranée ; il envoya aussi quérir Lansach, alors ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne à la cour de Rome, mais le grand soldat ne put atteindre Sienne à temps. A l'arrivée du Prieur de Capoue, se tint un conseil de guerre auquel prirent part en outre Cornelio Bentivoglio, qui commandait l'infanterie, et le cardinal de Ferrare. Tous s'accordèrent pour seconder activement la réalisation du plan de campagne de Strozzi [2].

On convint de choisir Mirandola comme point de ralliement pour les corps des Grisons et de Lombardie, ainsi que pour la cavalerie promise : ces troupes marcheraient de compagnie, par Parme et à travers les Apen-

[1] Mirandola est à quarante-huit kilomètres environ à l'ouest de Ferrare, sur la vieille route de Vérone à Bologne.

[2] Pecci, *op. cit.*, Parte Quarta, pp. 144, 145. Montalvo, *op. cit.*, pp. 34, 35.

nins, sur Lucques ; les Allemands et les Gascons venus du Piémont s'embarqueraient sur la flotte d'Alger, à Marseille, pour être convoyés au port lucquois de Viareggio. Strozzi, à la tête de troupes italiennes et françaises, se glisserait au travers des lignes ennemies et se dirigerait aussi rapidement que possible vers Lucques, au-devant des contingents du nord et de France. Alors, par Pistoie et Prato, il s'avancerait sur Florence avec ces forces réunies. Pistoie, disait-il, ouvrirait ses portes, car ses habitants étaient las de la domination ducale. Pendant ce temps, Bindo Altoviti et les proscrits florentins, à Rome, rassembleraient une armée qui attaquerait le territoire du duc par le sud, en suivant le Val di Chiana. De son côté, le Prieur de Capoue, faisant voile de Portercole, ravagerait le littoral florentin aux environs de Livourne ; puis, faisant jonction avec la flotte d'Alger, une fois les troupes débarquées à Viareggio, il s'emparerait de Piombino et cinglerait sur Pise[1].

Ce plan d'opérations arrêté, le conseil de guerre se dispersa : le cardinal retourna à Ferrare, promettant de s'employer à gagner l'appui des amis du roi très chrétien dans le nord ; le prieur de Capoue partit pour Portercole ; enfin Strozzi commença ses préparatifs pour quitter Sienne : il tint ses projets si secrets, les dérobant même à ses plus intimes, que Marignano n'en eut pas vent. Ce dernier n'ignorait pas que l'on équipait des renforts dans le nord, mais il était convaincu qu'ils arriveraient à Sienne par la Romagne et Pérouse ; il ne croyait pas possible qu'ils descendissent par Lucques, en passant l'Arno, et en traversant le pays ennemi. Il se doutait encore moins que Strozzi pût aller à Lucques à leur rencontre et réussir à faire traverser la rivière à ses hommes,

[1] Montalvo, *op. cit.*, pp. 42, 43. Montalvo se trompe en faisant assister Lansach à ce conseil de guerre : il arriva trop tard pour y prendre part.

en un point où on la considérait comme quasi infranchissable[1].

Informé néanmoins que d'importants renforts se dirigeaient sur Sienne, Marignano commença aussitôt à tirer des plans pour leur barrer la route, tout en s'occupant d'augmenter considérablement ses effectifs. En même temps qu'il demandait au gouverneur impérial de Milan d'empêcher les gens des Grisons de rejoindre le comte de Mirandola, il adressa de pressantes requêtes au duc de Florence, à l'Empereur et au Vice-roi de Naples pour solliciter leur aide. Il conseilla à Cosme de persuader au Pape de s'opposer, si possible, au passage des Français à travers les États de l'Église dans la direction de Pérouse. Ses efforts ne restèrent pas vains : le duc s'employa avec une activité extrême à augmenter les forces assiégeantes : des contingents espagnols, venus de Corse et de Naples, se mirent bientôt en route vers leur camp.

Strozzi n'ignorait pas ces préparatifs, mais il était persuadé qu'il aurait le temps de frapper un coup décisif avant l'arrivée du gros des renforts impériaux. Il convainquit amis et ennemis que l'armée de secours s'avançait vers Sienne à travers les États de l'Église. Marignano, ainsi dépisté, ravagea la campagne entre Sienne et Pérouse se figurant arrêter ainsi la marche des renforts. Même chez les assiégés, nul ne soupçonnait en fait les vraies intentions de Strozzi : les habitants croyaient que le détachement important qu'il équipait était destiné à aller combattre le marquis dans le Val di Chiana[2].

Le 11 juin 1554, un véritable branle-bas régnait à Sienne. Une cohue d'hommes en armes se hâtait en tous sens par les rues. Dans les cours des palais on fourbis-

[1] Ammirato, *éd. cit.*, Parte Seconda, vol. III, pp. 517, 518. Montalvo. *op. cit.*, p. 40.

[2] Sozzini, *op. cit.*, p. 244.

sait les armures, des valets préparaient l'équipage de leurs maîtres pour l'expédition. Sur les places publiques, on chargeait des bêtes de somme d'approvisionnements militaires. A onze heures du soir, tout était prêt, et à minuit un convoi s'ébranlait en silence devant la porte Fontebranda ; une heure plus tard, l'armée commença à défiler sous cette même porte. Sans tambours ni trompettes, Strozzi et ses hommes se glissèrent par le vallon qui sépare San Domenico de la Cathédrale ; poursuivant leur marche à vive allure, ils atteignirent bientôt Casole, ville située aux confins du territoire florentin, où ils se reposèrent un jour et une nuit[1]. Ensuite ils passèrent à deux pas de Volterra. Le soir du 13, ils entraient à Pontedera et le lendemain matin toute l'armée franchissait l'Arno sans incident.

Marignano n'ignorait pas cette sortie, mais il se méprit sur l'importance numérique des effectifs et sur leur direction. Quand il apprit que la colonne marchait sur Casole et non vers le Val di Chiana, il en conclut que Strozzi se proposait d'enlever San Gemignano ou Colle[2]. Il ne soupçonnait pas le moins du monde le véritable objectif de son rival. Son étonnement égala son dépit lorsqu'un cavalier arriva au camp avec la nouvelle que Strozzi occupait Pontedera. Le duc ordonna au marquis de pourchasser l'ennemi à toute vitesse. L'infanterie florentine traversa l'Arno en barques, aux marais de Fucecchio, en vue de San Miniato aux nombreuses tours ; la cavalerie alla le passer au pont de Signa, avec Pistoie pour point de ralliement. De là, Marignano marcha sur

[1] Roffia, *Racconti*, publiés après le *Diario* de Sozzini, dans le second volume de l'*Arch. Stor. Ital.*, 1842. Le récit que donne Montalvo des mouvements de Strozzi ne concorde pas complètement avec celui de Roffia. Nous avons suivi ce dernier, parce que la relation détaillée qu'il donne de la marche de Strozzi fut écrite aussitôt après que ce dernier l'eut effectuée.

[2] Montalvo, *op. cit.*, p. 47.

Pescia, où il apprit que son adversaire avait atteint le premier objet de son expédition : Strozzi avait opéré sa jonction avec le contingent de Mirandola, à Ponte-a-Moriano non loin de Lucques. S'avisant que les forces ennemies dépassaient de beaucoup les siennes, Marignano battit précipitamment en retraite sur Pistoie où un renfort de quatre mille quatre cents hommes, tirés des troupes d'investissement de Sienne, le rejoignit[1].

Ce fut le moment critique de la campagne : Cosme se trouvait à court d'argent ; les mercenaires, fatigués de la lutte, manifestaient leur mécontentement ; la famine régnait à Florence. Tout dépendait maintenant de la venue de la flotte d'Alger. Si elle avait rallié Viareggio au moment prévu, avec le détachement important de Gascons, d'Allemands et de Provençaux qu'elle portait, le plan de Strozzi aurait probablement abouti : la rapidité de son attaque inopinée avait déjà frappé ses adversaires de terreur ; rejointe à temps par les renforts français, son armée aurait joui sur celle de Marignano d'une supériorité numérique écrasante. En cas de victoire, Florence se serait trouvée à sa merci, avec les moissons des gens de Pistoie et toute la riche vallée de l'Arno. Même si, pour quelque raison, Strozzi avait échoué à emporter Florence de vive force, la cause du duc aurait encore été désespérée.

Cependant Strozzi attendait toujours, mais ne recevait aucune nouvelle de la flotte. Finalement, fatigué de cette attente, il revint à Lucques et, du sommet d'une montagne proche de la ville, parcourut de ses yeux l'horizon de la mer : aucun indice des vaisseaux français. D'heure en heure, sa situation devenait plus précaire ; les forces de Marignano s'accroissaient constamment et Don Juan

[1] Roffia, *Racconti*, pp. 550-551.

de Luna, avec un gros détachement de troupes milanaises, avait quitté Pontremoli pour le rejoindre. Les espoirs de Strozzi s'évanouirent lentement : à sa grande mortification, il dut avouer que son vaste plan avait échoué.

Or, le retard de la flotte était simplement dû à la mauvaise volonté de son amiral qui, par amour-propre, sachant qu'à l'arrivée il devrait se mettre aux ordres d'un étranger, le Prieur de Capoue, avait tergiversé à suivre les instructions de Strozzi. Celui-ci, malgré l'amertume de son désappointement, fit contre fortune bon cœur et prit rapidement ses dispositions : toute attaque contre le marquis étant condamnée d'avance, il ne lui restait plus qu'à regagner les alentours de Sienne. Bien que Marignano fût persuadé qu'il ne réussirait pas à s'échapper, l'Arno étant gonflé par les pluies, sans compter la cavalerie de Luna qui lui barrerait le passage, Strozzi fit adroitement franchir les eaux très hautes à ses troupes et, atteignant Pontedera, repartit sur Casole.

Mais de nouveaux malheurs l'attendaient : des courriers qui lui portaient une grosse somme d'argent furent capturés par l'ennemi ; et voilà qu'en arrivant à Casole, il apprit que son frère, le vaillant Prieur de Capoue, venait d'être mortellement blessé à l'assaut du petit port toscan de Scarlino.

Accablé par ses déconvenues et son chagrin, Strozzi ne voulut voir personne pendant trois jours. « Laissons les choses aller comme elles veulent, disait-il ; pour moi, j'ai perdu tout espoir et tout ce qui m'était cher en ce monde. »

Las et découragé, il replia ses hommes sur la Maremme, pour y attendre l'arrivée des secours promis de France, pendant que Marignano retournait à Sienne et installait son camp devant la porte Romaine, laissant un détachement suffisant pour garder les forts de Camollia. Une

semaine plus tard, la flotte d'Alger entrait enfin à Portercole, la mort du Prieur de Capoue ôtant à son chef toute raison de retard. L'armée siennoise, que des désertions en masse avaient sérieusement affaiblie pendant son bref séjour dans la Maremme, se trouvait ainsi renforcée de six mille soldats bien équipés. Se dirigeant alors vers Buonconvento, Strozzi fut rejoint par Bindo Altoviti, à la tête de trois mille hommes dont un certain nombre appartenaient à la fleur de la jeunesse florentine, brûlant de délivrer leur patrie du despotisme des Médicis. De là, les forces réunies marchèrent sur Sienne.

Muni d'hommes et d'argent, Strozzi pouvait maintenant raisonnablement concevoir des espérances de victoire. Il avait joué un des plus grands capitaines de son temps, toute l'Italie retentissait du bruit de sa brillante marche sur Lucques ; son prestige était tel, à ce moment, que la nouvelle de son approche frappa les Impériaux de terreur : abandonnant en hâte leurs quartiers près de la porte Romaine, ils se replièrent en désordre sur leur ancien camp de Camollia[1]. Profitant de leur confusion, les assiégés effectuèrent une sortie et pillèrent les bagages espagnols mal gardés[2]. Deux fautes militaires déplorables allaient maintenant faire perdre à Strozzi tous ses avantages et amener sa ruine en même temps que celle de la cause siennoise.

II

Parmi ceux qui entrèrent alors dans la ville avec Strozzi, se trouvait le futur héros du siège, Blaise de Montluc, le brillant auteur de ces *Commentaires* que Henri IV appelait la Bible des soldats. Depuis longtemps en effet, Strozzi souhaitait avoir un coadjuteur : voyant que Mari-

[1] Sozzini, *op. cit*, pp. 259, 260.
[2] Montalvo, *op. cit.*, p. 72 ; Sozzini, *op. cit.*, p. 260.

gnano ne parviendrait à prendre la ville qu'en l'investissant complètement et en affamant ses habitants, Strozzi voulait rendre ce blocus impossible, tout en réduisant le nombre des bouches à nourrir ; pour cela il fallait établir une seconde base d'opérations à quelque distance de Sienne, ce qui exigerait la présence d'un autre général pour commander la place, puisqu'il se proposait de diriger lui-même celles en rase campagne. Strozzi avait donc prié le roi de France de lui envoyer dans ce but un lieutenant. Henri II demanda à Montmorency, à Guise et à Saint-André de lui suggérer un homme à hauteur de la situation ; finalement il rejeta leurs propositions et choisit lui-même Montluc.

Montmorency et Brissac discutèrent ouvertement la sagesse de ce choix. « Montluc, dit Brissac, est bien bon pour fere tenir la police et la justice en ung camp, pour commander à la campaigne et pour fere combattre les soldatz..... Mais il est colère et bizarre et ne s'accommodera jamais avecques les Siennois. » Le roi reconnut que l'appréciation n'était pas dépourvue de justesse, mais s'en tint énergiquement, pour une fois, à sa décision. En même temps il conseilla en riant au bouillant Gascon de « laisser un peu sa colère en Gascogne ».

« Certes, écrit Montluc avec sa candeur coutumière, le Roy, mon bon maistre, avoict raison de deffendre ma cause, car jamais ma collère ne porta nul préjudice à son service... Si elle est violente et prompte, aussi elle en dure moingz. J'ai tousjours cogneu qu'il vault mieux se servir de ces gens-là que d'aultres ; car il n'y a poinct d'arrière-boutique en eux : et si ilz sont plus prompts, plus vaillans que ceux qui veulent avec leur froideur se fere estimer plus sages[1]. »

[1] Montluc, *Commentaires*, Bordeaux, 1592, ff. 79, 80.

Irascible, mais magnanime ; irritable, mais prompt à pardonner ; brave comme un lion, mais non dénué de prudence et de mesure ; aimant les jolies femmes et le bon vin, mais possédant en même temps un sens aiguisé de sa responsabilité qui l'empêcha toujours de sacrifier le devoir au plaisir, Blaise de Montluc personnifiait à cette époque de sa vie le loyal soldat-gentilhomme français [1]. Il gagna vite le cœur du peuple qu'on l'envoyait commander : l'une des principales raisons de son succès fut qu'il partageait l'élasticité de caractère, pour ainsi dire enfantine, des Siennois et leur faculté d'amusement, qualités que les gens moroses sont sujets à considérer comme incompatibles avec le sérieux de l'action.

Dès son arrivée à Sienne, Strozzi commit la première des deux fatales erreurs qui détruisirent ses chances de victoire. Rejetant l'avis d'un grand nombre de ses capitaines [2], il différa d'attaquer l'ennemi, alors qu'il était encore en proie à la panique et à la confusion et hésita à engager une bataille rangée à proximité de la ville. Or chaque jour d'attente rendait pour lui le succès plus incertain : des renforts s'acheminaient vers le camp de Marignano, dont les hommes reprenaient rapidement énergie et confiance. Il fallait en outre nourrir les soldats français, et les habitants sentaient leur cœur se serrer en regardant chaque matin une portion considérable de leurs réserves de pain et de vin sortir de la ville pour ravitailler le camp français. La Seigneurie, voyant que Strozzi ne se décidait pas à tout risquer dans un engagement général, le pria d'évacuer Sienne avec son armée, requête qu'il satisfit. Le 17 juillet, il partit pour le Val di Chiana ;

[1] Montluc resta toujours un brillant et valeureux officier, mais, au cours des guerres de religion, il ne recula pas devant de regrettables cruautés.

[2] Malavolti, *op. cit.*, Terza Parte, f. 163t ; Pecci, *op. cit.*, Parte Quarta, p. 152.

cinq jours plus tard Marignano s'éloigna sur ses traces : finalement les deux armées plantèrent leurs tentes près de Marciano, à peu de distance l'une de l'autre.

Strozzi était très mal monté en artillerie, et la conformation du pays lui enlevait la supériorité de sa cavalerie[1]. Aussi, les escarmouches qui s'engagèrent entre détachements des deux armées dans les derniers jours de juillet furent-elles presque toujours défavorables aux Siennois et aux Français. C'est à ce moment que Strozzi commit la seconde des erreurs funestes qui ruinèrent la cause de Sienne. La sagesse lui commandant de gagner une position plus avantageuse, il décida de se replier sur Lucignano[2], à cinq kilomètres de là, mais, aveuglé par la vanité et une fausse idée de l'honneur militaire, il refusa de se retirer de nuit, annonçant son intention de battre en retraite en plein jour, à la vue de l'ennemi.

Montluc, apprenant cette folle résolution, lui dépêcha des messagers, bride abattue, de Sienne, le conjurant de changer ses plans[3] ; Bentivoglio et d'autres capitaines plaidèrent la même cause. Un moment Strozzi hésita, mais de mauvais conseillers le persuadèrent de ne pas démordre de sa détermination. Il persista à traiter la lutte suprême d'une vaillante cité comme un simple tournoi de chevalerie.

Levant son camp le matin du 2 août, il commença sa retraite sur Lucignano : Marignano le suivit, harcelant continuellement ses derrières et son flanc droit. Enfin le général siennois, décidant de s'arrêter et de faire face à l'ennemi, concentra ses hommes sur une légère éminence

[1] Sozzini, *op. cit.*, p. 270.

[2] Ne pas confondre avec Lucignano d'Arbia.

[3] Montluc, *op. cit.*, ff. 83[t], 85[t], 86. Les pages de cette première édition des *Commentaires* ne sont pas toujours bien numérotées. Les pages 86 et 87 par exemple, portent 83 et 84.

appelée le Colle delle Donne. Cornelio Bentivoglio, qui commandait la cavalerie, s'avança vers son général et lui offrit magnanimement de se sacrifier avec ses gens pour assurer la retraite de l'infanterie : son offre ne fut pas acceptée. « Que celui qui a peur fuie, répliqua Strozzi. Pour moi, j'ai l'intention de combattre. »

La bataille s'engagea sur une charge de la cavalerie impériale. « Nos hommes, rapporte Montalvo, semblaient une mouvante montagne d'acier. La cavalerie française, ajoute-t-il, offrait aussi un beau spectacle, avec ses uniformes aux couleurs variées, ses armes dorées, ses broderies et les innombrables plumets qui ondulaient au vent. Escortée de nombreux pages, bien montée, on aurait dit qu'elle allait à un tournoi [1]. »

Mais à peine la cavalerie avait-elle pris contact que le porte-étendard des Français, grassement soudoyé par Marignano, tourna bride et s'enfuit. Ses compagnons, pris de panique, le suivirent. La journée paraissait déjà perdue : Strozzi, tentant un vaillant effort pour détourner la défaite, rallia ses fantassins et les ramena sur l'ennemi. L'infanterie espagnole, après s'être agenouillée un instant en prière, chargea alors aux cris de « Viva Spagna ! San Jago ! » Son élan fut irrésistible : Siennois et Français se virent peu à peu refoulés. Après avoir bravement lutté corps à corps pendant quelque temps, ils lâchèrent pied : le combat dégénéra alors en déroute. Strozzi, voyant que tout était perdu, monta à cheval et piqua des deux sur Lucignano. Le carnage fut terrible : au bout de quelques heures, cinq mille hommes des troupes siennoises gisaient morts sur les bords de la Chiana et sur la route de Lucignano ; des milliers d'autres furent blessés ou faits prisonniers, tous les étendards pris par l'ennemi.

[1] Montalvo, *op. cit.*, p. 98.

Quelques troupeaux de fuyards affolés, voilà tout ce qui restait de la brave armée qui était sortie de Sienne quinze jours auparavant[1].

Ce soir-là, on vit un cavalier descendre en galopant bride abattue la vallée de l'Arno vers Florence ; il traversait au crépuscule les villages étonnés en criant « Vittoria ! Vittoria ! Palle, Palle ! » C'était le capitaine Ernando Sante, chambellan du duc : en arrivant en ville, il rencontra dans la rue son maître qui revenait d'une réception. Après lui avoir baisé la main, il lui annonça en ces termes la nouvelle : « Il a plu à Dieu grand de vous donner la victoire sur Piero Strozzi, votre ennemi mortel, qui s'est enfui, et dont l'armée est culbutée et détruite[2] ».

Se rendant aussitôt à l'église de l'Annunziata, le duc ordonna de chanter un *Te Deum* solennel et, l'office terminé, rentra au palais, escorté par une foule de citoyens qui l'acclamaient. Le lendemain ce ne furent que musique et chants dans toutes les rues de la ville ; le peuple, poussant des vivats, s'amassait devant le Palazzo Vecchio, tandis que ronflaient bruyamment les feux de joie ; on ouvrit les portes des prisons et tous les malfaiteurs furent grâciés. Le capitaine Ernando Sante reçut la mission d'aller porter cette heureuse nouvelle à l'Empereur et à Philippe d'Espagne.

L'infortunée Sienne présentait un tableau tout différent : le soir du 2 août, des bandes de misérables fuyards mutilés, ensanglantés, frappés de panique, s'engagèrent sous la porte Romaine : l'hôpital regorgea bientôt de blessés ; les couloirs, la chapelle elle-même ne suffisaient pas à les recevoir. Nombre de pauvres diables durent coucher à la belle étoile. On entendait dans toutes les

[1] Sozzini, *op. cit.*, pp. 270-271.

[2] Montalvo, *op. cit.*, p. 111.

rues, sur toutes les places, les cris déchirants de ces malheureux. « Eût-on possédé un cœur dur comme la pierre, raconte Sozzini, qu'il n'aurait pas été possible de ne pas verser de larmes à la vue d'un tel carnage. » L'état des étrangers, Français et Allemands, était particulièrement lamentable. « J'ai vu de mes yeux, ajoute Sozzini, plus de cent personnes se tourner le visage contre le mur pour pleurer de pitié au spectacle de ces pauvres soldats [1]. »

Les Siennois ne firent pas que s'apitoyer sur leur sort : oubliant leur malheur, ils s'occupèrent de secourir les étrangers réfugiés dans leurs murs. Plus d'un habitant généreux alla porter dans les rues aux blessés du pain et du vin pris sur ses maigres provisions. Comme leurs vainqueurs, ils effectuèrent aussi des processions religieuses : trois jours après la bataille, pour célébrer l'anniversaire de l'expulsion des Espagnols, la Seigneurie se rendit en cortège solennel à la cathédrale. En avant, deux par deux, marchaient trois cents jeunes filles, pâlies par les privations, vêtues de blanc, nu-tête et pieds nus, qui chantaient avec ferveur les litanies [2].

Mais l'appel des Siennois retentit en vain : de jour en jour, leur situation devenait plus désespérée. Les plus riches citoyens pressaient pour que l'on entamât sur-le-champ des négociations de paix, tandis que le parti populaire voulait continuer la lutte jusqu'à la dernière extrémité : la volonté du peuple prévalut. Entraînés par une éloquente harangue de Montluc, les membres de la Seigneurie déclarèrent qu'ils aimeraient mieux dévorer leurs propres enfants que céder devant Cosme [3].

Pour permettre de tenir plus longtemps, le gouverne-

[1] Sozzini, *op. cit.*, p. 272.

[2] Sozzini, *op. cit.*, p. 275.

[3] Montluc, *op. cit.*, ff. 88-89.

ment ordonna l'expulsion des bouches inutiles, et un comité de quatre citoyens fut nommé pour exécuter ce décret cruel. Des familles entières de paysans qui s'étaient réfugiées à Sienne durent la quitter immédiatement. Quelques semaines plus tard, on recourut à des mesures plus rigoureuses encore pour réduire la consommation journalière des vivres. Un soir d'automne, on renvoya hors de la ville deux cent cinquante enfants de moins de dix ans, pensionnaires de l'Hôpital Santa Maria della Scala, accompagnés de femmes et d'une garde de soldats. A un mille de la porte Fontebranda, ils tombèrent dans une embuscade espagnole. Alors se déroula une scène d'une horreur indescriptible : l'ennemi, fondant sur eux, massacra nombre de femmes et d'enfants. A la nuit noire, les survivants, gémissant d'une façon pitoyable, essayèrent de regagner la ville. Le matin, les gens qui habitaient dans le voisinage de la porte Fontebranda furent réveillés par des cris lamentables et les plaintes des enfants. En regardant devant la porte, ils aperçurent, gisant sur le sol couvert de givre, ces misérables petites victimes du patriotisme siennois et de la cruauté espagnole. « Ce spectacle, dit Sozzini, aurait ému un Néron jusqu'aux larmes. J'aurais payé vingt-cinq scudi pour ne pas l'avoir vu. Pendant trois jours, je ne pus ni manger ni boire [1]. »

Après en avoir sacrifié les enfants, les Siennois laissèrent même les officiers français réquisitionner les provisions de grain de l'Hôpital, malgré la protestation véhémente de son recteur. La majorité des citoyens était déterminée à sauver à tout prix l'indépendance de Sienne. Mais de pieuses gens hochaient la tête, prophétisant qu'il ne sortirait rien de bon de semblables mesures. Cependant, pour rendre justice au gouvernement de Sienne, il

[1] Sozzini, *op. cit.*, p. 307.

faut reconnaître qu'il était aussi prêt à se sacrifier avec les siens, pour la cause de la liberté, qu'à l'exiger des autres. Des dames de noble condition, de la haute société siennoise, travaillaient à la défense à côté d'artisans et de simples soldats : « Dames siennoises, s'écriait le galant Montluc, vous estes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le feurent. Au commencement de la belle rézolution que ce peuple fist de deffendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se despartirent en trois bandes : la première estoict conduicte par la signora Forteguerra, qui estoict vestue de violet, et toutes celles qui la suivoient aussi, ayant son accoustrement en façon d'une nymphe, court et monstrant le brodequin : la seconde estoict la signora Picolluomini, vestue de satin incarnadin, et sa troupe de mesme livrée : la troisiesme estoict la signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, comme aussi estoict sa suite avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoient des belles devises... Ces trois escadrons estoient composez de trois mille dames, gentilz-femmes et bourgeoises. Leurs armes estoinct des picz, des pelles, des hotes et des facines. Et en cest équipage firent leur monstre, et allèrent commencer les fortifications... » En se rendant au travail, ces vaillantes femmes entonnaient un chant composé par l'une de ces nombreuses poétesses qui lançaient alors le chant du cygne de leur patrie [1].

Montluc, dont l'admiration pour les Siennoises ne connaissait pas de bornes, cite l'histoire d'un acte d'héroïsme accompli par une jeune fille d'humble origine. « J'avois faict une ordonnance, dit-il, au temps que je feus créé dictateur, que nul, à peine d'estre bien puny, ne faillist d'aller à la garde à son tour. Cette jeune fille,

[1] Hoby, *Diary*, ms., fol. 24; Montluc, *op. cit.*, f. 97.

voyant ung sien frère, à qui il touchoit de fere la garde, ne pouvait y aller, prend son morion qu'elle met en teste, ses chausses et ung collet de buffle, et, avec son hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cest équipage, passant lorsqu'on lut le rolle soubz le nom de son frère : fist la sentinelle à son tour, sans estre congneue jusques au matin, que le jour eust point[1]. »

Lorsque l'hiver eut succédé à l'automne, la famine et l'épidémie, ces meilleurs auxiliaires de Cosme, emportèrent des victimes de plus en plus nombreuses. Montluc, bien qu'à peine rétabli d'une maladie qui avait failli l'emporter à son arrivée, faisait de son mieux pour masquer sa faiblesse ; par son attitude joviale, confiante et courageuse, il cherchait à empêcher les habitants de se démoraliser. Il considérait, comme tous les sages, que nourrir une conviction ferme dans le succès est l'un des meilleurs moyens de l'atteindre.

Marignano, entre autres honnêtetés, laissa entrer en ville un mulet chargé de flacons de vin grec, présent du cardinal d'Armagnac à Montluc. Le généreux soldat en fit distribuer la moitié aux femmes enceintes et en offrit quelques flacons à Strozzi. Du reste, comme nous le verrons, ce qu'il réservait pour lui, il ne l'employait pas moins pour le bien des autres : Montluc ne cessait de s'évertuer pour faire oublier aux habitants leur misérable situation. Le matin il avait coutume de se parer comme pour une fête : il enfilait son haut-de-chausses de velours cramoisi, qu'on lui avait fait, nous conte-t-il, quand il était amoureux à Albi, sa chemise de soie, son pourpoint et son manteau, et se coiffait d'une toque de soie grise, galonnée d'or et portant aigrette de plumes argentées. « Or avois-je encore deux petits flascons de vin grec de

[1] Montluc, *op. cit.*, f. 97.

ceux que M. le cardinal d'Armaignac m'avoict envoyés; et m'en froetis ung peu les mains, puis m'en lavay fort le vizaige, jusques à ce qu'il eust prins ung peu de couleur rouge, et en beuz, avec ung petit morceau de pain, trois doigts, puis me regarday au miroir. Je vous jure que je ne me cognoissais pas moy-mesme, et me sembloit que j'estois encore en Piémont, amoreux comme j'avois esté. Je ne me peux contenir de rire, me semblant que tout à coup Dieu m'avoict donné tout ung autre vizaige[1]. »

Sa toilette achevée, M. de Montluc s'armait et descendait dans les rues, saluant gaiement les habitants au passage et les encourageant à continuer la lutte. « Messieurs mes compagnons, conclut-il dans ses délicieux *Commentaires*, quand vous vous trouverez en telles nopces, prennés vos beaux accoutremens, parés-vous : lavés-vous vostre face de vin grec, et la faictes devenir rouge, et marchés ainsi bravement parmy la ville et parmy les soldatz, la care levée, ne tenant jamais autre propoz, sinon que bientost avec l'ayde de Dieu et la force de voz bras et de voz armes, vous aurés en despit d'eux la vie de voz ennemis et non eux la vostre... Et de cette sorte jusqu'aux femmes prendront courage, et les soldatz pareillement. Mais si vous allés avec un vizaige palle, ne parlant à personne, tristes, mélancolicques et pensifs, quand toute la ville et tous les soldatz auroinct cœur de lions, vous le leur feriés tourner de moutons[2]. »

Mais que pouvaient maintenant le courage et la sagesse de Montluc, l'endurance et la patience des citoyens? Chaque jour l'investissement se resserrait : Marignano était résolu à réduire les Siennois par la faim, et les alliés de la République ne se trouvaient pas en situation de l'empêcher de réaliser son dessein. Entièrement secondé

[1] Montluc, *op. cit.*, f. 97.
[2] Montluc, *op. cit.*, f. 95.

par Charles-Quint et Cosme, il poursuivit sa tactique avec une impitoyable rigueur : tout paysan pris à vouloir introduire des vivres dans Sienne était pendu aux arbres environnant la ville ; tout habitant mâle trouvé hors des murs, mis à mort sur-le-champ[1]. Les Siennois affamés voyaient, du haut de leurs remparts, les corps putréfiés se balancer au vent. « Les arbres, gémit le chroniqueur, portent plus de cadavres que de feuilles. » Sur les bords de la Tressa s'étendait un bois dont les branches pliaient sous le faix de ces fruits de la vengeance du maître. C'était le verger de l'Empereur.

De jour en jour les maigres provisions de la ville diminuaient : on se nourrissait de tout ce que l'on pouvait trouver à manger, chats, souris, rats, herbes des remparts, détritus de la rue. Chaque semaine on expulsait de nouvelles bouches inutiles qui allaient mourir dans la campagne nue et déserte, ou de la main des Espagnols ; mais leur expulsion ne diminuait pas sensiblement la rigueur de la famine à l'intérieur de la ville : leurs châteaux brûlés, leurs vignes coupées, leurs récoltes détruites, des membres des plus nobles familles du *contado* mendiaient par les rues une miette « pour l'amour de Dieu ». On ne voyait partout que visages blêmes et formes amaigries ; partout on entendait les gémissements pitoyables d'enfants pleurant pour avoir du pain.

Pourtant Siennois et Siennoises, avec cette inlassable mobilité de caractère particulière à tous, jeunes et vieux, réussissaient à oublier parfois leur misère. On revit « les rues de la cité pleines de garçons et de fillettes jouant. »

[1] Cf. la proclamation de Marignano du 4 octobre 1554 (Arch. di Stato-Florence, *Mediceo Carteggio universale — Carteggio del Duca Cosimo I*, Filza 427 ; octobre, novembre, décembre 1554). Cette proclamation est reproduite par F. Bandini Piccolomini dans les *Misc. Stor. Sen.*, novembre 1894, pp. 166-169.

Le 13 janvier, la jeunesse se rassembla sur la grand-place pour jouer au *pallone*, au milieu d'un grand concours de spectateurs. Pendant deux heures les habitants oublièrent leur infortune, tandis que le gros ballon s'élevait et rebondissait entre les deux camps. Parmi les joueurs se faisait remarquer un jeune gentilhomme espagnol, portant une ceinture rouge, et que Bernino, le brave charcutier, avait fait prisonnier trois jours auparavant. L'Espagnol, bien découplé et très leste, fut le héros de l'après-midi : des fenêtres et des balcons retentissaient de bruyants *evvivas*, tandis que l'étranger de bonne mine marquait point sur point[1].

Au *pallone* succéda la *pugna*, ce combat figuré à coups de poings, jeu sanglant presque aussi propre à discipliner le courage que la guerre elle-même et meilleur pour tremper le caractère. Montluc ne pouvait retenir ses larmes en contemplant ces jeux, tellement il était touché de la bravoure émouvante avec laquelle ce peuple étrange, devant la mort cruelle qui le menaçait de toutes parts, savait ainsi vaincre ses appréhensions et l'affliction.

Cependant les Siennois n'oubliaient pas dans ces jeux leurs responsabilités de citoyens. Comme leur chef, pour friands de plaisir qu'ils fussent, ils ne consacraient de temps aux divertissements que juste ce que le devoir ne réclamait pas. Aussitôt la partie finie, le cri de « Alle guardie ! Alle guardie ! » retentit et chacun, reprenant ses armes, regagna aussitôt son poste.

Les vivres étaient maintenant presque épuisés, et les Siennois avaient, à cette heure, perdu tout espoir qu'on vînt les délivrer. Depuis des mois, Piero Strozzi leur adressait de temps à autre des messages annonçant l'ap-

[1] Sozzini, *op. cit.*, pp. 353, 354.

proche de renforts. À mainte reprise, il leur dépêcha qu'une armée arrivait de France ; mais le corps de secours promis ne vint jamais. Au début, nombre de citoyens étaient enclins à ajouter foi aux affirmations du Florentin, mais, à mesure que les mois succédaient aux mois, ils devinrent de plus en plus sceptiques. Ils comprirent qu'eux-mêmes, leurs femmes et leurs enfants étaient dans sa main autant de pions pour jouer son ambitieuse partie et qu'il les sacrifierait sans balancer jusqu'au dernier si, ce faisant, il arrivait enfin à faire échec et mat à son adversaire.

Donc, en février, le gouvernement, avec l'assentiment de son allié, Henri II, entama des négociations avec le duc : le seul désir des Siennois était de sauvegarder leur autonomie ; ils auraient donné tout pour cela. Mais Cosme ne montra nulle pitié : il leur répondit froidement de traiter avec l'Empereur, et Charles-Quint, ils le savaient, ne se contenterait de rien moins que du sacrifice complet de leurs libertés. L'accablement s'abattit plus que jamais sur Sienne. Les citoyens avaient cru fermement voir enfin le terme de leurs souffrances ; en apprenant l'échec des négociations avec Cosme, beaucoup moururent sous le coup de cette terrible déception, de besoin et par suite des intempéries. On entendait continuellement des gémissements de mourants s'élever des maisons des pauvres ; dans les églises, on ne disait plus que des messes de morts ; on croisait sans cesse des convois funèbres.

Mais, si cruel que fût le siège, il ne se passa pas sans quelques douceurs. Même les farouches Espagnols semblèrent à la fin pris de pitié pour les Siennois. Quand, à la fête de San Felice, on expulsa de nouveau, en pleurs, un misérable troupeau de quatre cents femmes et enfants, *bocche disutili*, des soldats ennemis les emmenèrent au couvent de l'Observance et leur donnèrent un peu de

pain. Le même jour aussi, comme c'était en temps de carnaval, Marignano envoya à Montluc un chevreuil, quatre lièvres, quatre couples de volaille et d'autres friandises pour faire bombance.

Dans leur affliction, les Siennois décidèrent d'adresser en commun un appel suprême à leur Mère, la céleste protectrice de Sienne et de lui vouer solennellement leur ville. La veille de la fête de l'Annonciation, les corps de l'État, suivis d'une multitude, se rendirent en cortège à la cathédrale et, pour la dernière fois, offrirent les clefs de la ville à la Vierge : mais leurs supplications ne furent pas exaucées.

La famine devenait chaque jour plus terrible. « De vin, dit Montluc, il n'y en avoit une seule goutte en toute la ville dès la demy-février. Avions mangé tous les chevaux, asnes, muletz, chatz et ratz[1]. » Même les malades et les blessés n'avaient plus à se mettre sous la dent qu'un morceau de pain noir. Il ne restait plus de viande digne de ce nom, ni de médicaments, ni d'onguents. La pitié des Espagnols d'ailleurs ne dura guère : à la fin de mars, un nouveau convoi de bouches inutiles fut assailli par les Impériaux qui renvoyèrent les malheureux après leur avoir coupé le nez et les oreilles, en les chargeant de faire savoir que tous fugitifs seraient aussitôt pendus que pris[2].

A la fin, les plus braves citoyens commencèrent à perdre courage. Tous les jours, les cris en faveur de la paix retentissaient plus nombreux. Des hommes qui, de longs mois, n'avaient jamais chancelé dans leur détermination de tenir jusqu'au bout, faiblissaient en voyant leurs enfants, pâles et émaciés, mourir lentement de faim, et finalement allaient grossir la foule bruyante des mécon-

[1] Montluc, *op. cit.*, f. 105.
[2] Sozzini, *op. cit.*, p. 391, 392.

tents sur la grand'place. Strozzi lançait toujours des histoires de plus en plus invraisemblables d'importantes armées de secours en marche sur Sienne. Dix mille hommes, disait-il, cantonnaient à Pienza ; une flotte française venait d'arriver à Portercole. Les Siennois souriaient avec une amère incrédulité à l'arrivée de ses messages : ils le croiraient quand ils verraient les troupes. Depuis un mois, pas une miche de pain n'était entrée dans la ville. Leurs prières, leurs adjurations ne leur avaient procuré aucune assistance. La liberté même, pensaient-ils, risquait de leur coûter trop cher.

Enfin, le 17 avril, des conditions de paix furent arrêtées entre les ambassadeurs siennois et les représentants de Charles-Quint. Il était stipulé que Sienne se placerait sous la protection de l'Empereur qui lui restituerait son indépendance. Toutefois il aurait tout pouvoir, « la liberté de celle-ci restant sauve », de changer le gouvernement de la ville et de la République, d'y mettre en garnison les troupes qu'il lui conviendrait d'y envoyer. En même temps, il s'engageait à ne restaurer ou édifier à Sienne aucune forteresse sans le consentement de la République ; absolution était accordée aux citoyens pour toutes offenses passées contre son autorité, tous jouiraient d'une liberté complète d'action et de la tranquille possession de leurs biens. La garnison française quitterait la ville avec les honneurs de la guerre[1].

Le 21 avril, les Français sortirent par la porte Romaine, accompagnés d'une troupe importante de citoyens qui chérissaient la liberté encore plus que leur ville. « *Ubi cives*, disaient-ils, *ibi patria.* » Ils résolurent de transférer à Montalcino le siège de la République. Parmi ces martyrs de l'indépendance se trouvaient des citoyens

[1] Arch. di Stato, Sienne, *Calefetto*, c. 411[1], 413 ; 17 avril 1555.

appartenant aux plus nobles familles : Bandini et Spannocchi, Piccolomini et Tolomei. Les proscrits emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants et tout ce qu'ils purent emporter de leurs biens ; affaiblis et amaigris par la famine, plusieurs tombèrent morts sur le bord du chemin. Montluc, tout soldat qu'il était, ne put contenir son émotion en les voyant se traîner, le visage creusé et pâli, derrière ses hommes, le long de la poudreuse route de Rome, le père tenant sa petite fille par la main, la mère portant dans les bras son nouveau-né, s'enfoncer dans un morne désert parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à la domination haïe des Espagnols. « Oncques à ma vie, dit-il, je n'ay veu despartie si désolée... [Je ne pus] sans larmes veoir toute ceste misère, regrettant infiniement ce peuple, qui s'estoit montré si dévotieux à sauver sa liberté[1]. » Avançant très lentement et souffrant terriblement de la faim, les Français et les exilés qui les accompagnaient atteignirent enfin Montalcino.

Marignano rencontra Montluc le 21 avril, à peu de distance de la porte Romaine[2]. Les deux généraux échangèrent des politesses et s'entretinrent agréablement du siège. L'entrevue terminée, Marignano entra à Sienne et se dirigea sur-le-champ vers la cathédrale pour rendre grâces à Dieu de la prise de la ville. Les cloches des églises sonnèrent ; on amena les drapeaux français qui flottaient encore ; des salves joyeuses retentirent sur la grand'place. Les rues résonnaient des clameurs des soldats en liesse.

[1] Montluc, *op. cit.*, f. 107[t].

[2] Napier écrit que les deux capitaines se rencontrèrent à Buonconvento, ce qui est inexact. Montluc raconte lui-même que l'entrevue eut lieu à trois cents pas de la porte. Cf. Montluc, *Éd. cit.*, p. 108. Le récit du siège que donne Napier, quoique non dépourvu de mérite, contient nombre d'erreurs. Il ne connaissait pas suffisamment les textes originaux et n'avait lu Montluc que dans une mauvaise traduction italienne ; n'ayant jamais eu sous les yeux la *Relazione* de Montalvo, il s'en rapporte, semble-t-il, généralement à Galluzzi qui écrit de seconde main.



SIENNE A L'ÉPOQUE DU SIÈGE

D'après une estampe de la Bibliothèque Nationale. Paris.



PLAN DE SIENNE, VERS 1800, PAR G. PULITI
D'après une estampe de la Bibliothèque Nationale. Paris.

C'était une ville désolée dont les Espagnols prenaient possession : en deux ans sa population était passée de quarante mille âmes à huit mille ; mais la famine et les privations ne pouvaient changer la nature des Siennois. Leur enjouement et leur mobilité habituels, leur caractère hospitalier survivaient à tous les chocs. Ils ne surent résister au plaisir de souhaiter la bienvenue au brave Marignano. L'inscription gravée au-dessus de l'une des portes de la cité : *Cor magis tibi Sena pandit*, le saluait lui aussi. Les femmes suspendirent leurs brocards aux fenêtres et sourirent aux beaux cavaliers espagnols qui défilaient devant elles, de même qu'elles avaient acclamé Charles-Quint lui-même vingt ans auparavant ; la jeunesse fraternisait avec les Impériaux. Les vivres regorgèrent de nouveau ; les tavernes ne désemplissaient ni de jour ni de nuit. Marignano, avec sa fermeté coutumière, ne toléra ni pillage, ni violence ; le changement de gouvernement s'effectua sans désordre[1].

Henri II prit fort à cœur la prise de la ville : il avait espéré faire du territoire de la République un point d'appui de ses opérations dans l'Italie centrale et méridionale, et, de Sienne, une étape sur la route de Naples ; son dépit augmenta lorsqu'il vit les forts de la Maremme tomber l'un après l'autre aux mains de Marignano. Sur le conseil du duc de Guise, il résolut de tenter un nouvel effort pour garder pied en Toscane : s'alliant avec Paul IV et le Sultan, il combina une attaque contre les possessions espagnoles d'Italie. Cette tentative fut un lamentable fiasco ; l'offensive de Guise sur Naples échoua piteusement. Seules, dans l'Italie centrale, Montalcino, Grosseto, Chiusi, Radicofani et quelques petites places appartenaient encore à la France.

[1] Montalvo, *op. cit.*, p. 149.

Entre temps, Cosme machinait tranquillement la chute de Sienne en son pouvoir. Le regain d'activité des Français en 1557 lui fournit l'occasion souhaitée : Philippe, trop occupé par la campagne qu'il menait en Picardie et dans le sud de l'Italie, ne pouvait se passer de ses alliés. Cosme, s'en rendant compte, lui réclama impérieusement le paiement d'une somme de deux millions de ducats que lui devait l'Espagne : affirmant qu'il se trouvait à court d'argent, il lui fit part qu'il avait reçu de très belles propositions des adversaires du roi, propositions qu'il se verrait peut-être obligé, laissait-il entendre, d'accepter, si sa créance ne lui était pas immédiatement remboursée. Philippe, fort irrité de cette prétention, ne put cependant que s'incliner devant les exigences du duc. Il accepta de lui remettre Sienne et son territoire, pour solde de tout ce que l'Espagne restait devoir à Florence[1]. Le 15 juillet 1557, le représentant de Cosme prit officiellement possession de la ville. Ainsi finit l'histoire de Sienne, en tant qu'État indépendant.

« La République de Sienne à Montalcino » ne sauvegarda son existence précaire que pendant deux ans et encore le gouverneur français y exerçait-il en réalité le pouvoir suprême. Finalement en 1559, à la suite du traité de Câteau-Cambrésis, les gens de Montalcino se rendirent aussi au duc qui possédait dorénavant presque toute la Toscane, sauf la petite principauté de Lucques. Dix ans plus tard, une bulle de Pie V élevait Cosme à la dignité de grand-duc de Toscane ; et en février 1570 le Pontife lui-même le couronnait solennellement.

[1] Arch di Stato, Sienne. *Capitoli*, Num. d'ord. 265 ; 3 juillet 1557.

